ESSAI
DE PRATIQUE
ET
RÉGLÉMENS GÉNÉRAUX
RELATIFS

A LA GROSSESSE, AU TRAVAIL ET AUX MALADIES INFLAMMATOIRES ET FÉBRILES DES FEMMES EN COUCHES;

Par JOHN CLARKE, *Chirurgien et Accoucheur de l'Hôpital-général des Femmes en couches dans la* Store-Street, *et Professeur de l'Art des Accouchemens à Londres.*

Anceps hæreo, qua mihi via insistendum est, ut ægris subveniam. SYDENHAM.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par CHARLES DEBRUCQ, *Chirurgien de l'Hôpital-général, Accoucheur et Membre de la Société Médicale de Gand.*

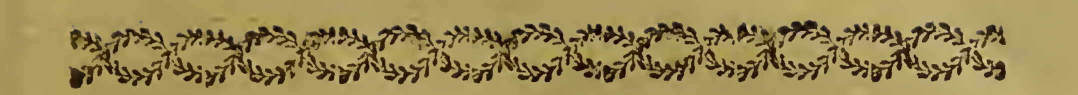
AUGMENTÉ DE QUELQUES OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR.



A PARIS,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Et se trouve à GAND, chez CHARLES DE GOESIN, Rue dite Opper-Hoogpoorte, vis-à-vis la Cour de St.-George, litt. Q, nº 248.

PRAIRIAL, AN IX (Juin 1801).



AUX CITOYENS

COPPENS, *Médecin, Professeur d'Histoire naturelle de l'École centrale du Département de l'Escaut et Membre de plusieurs Académies, &c.*

DEMANET, *célèbre Accoucheur et Chirurgien à Gand, et Membre de plusieurs Sociétés de Médecine.*

ROSELT, *Médecin et Membre de plusieurs Académies.*

LE ROY, *Médecin, Professeur d'Anatomie d'Anvers, Membre de plusieurs Académies, Secrétaire de la Société de Médecine d'Anvers, &c.*

CITOYENS!

Vos connoissances étendues sur tout ce qui a rapport à l'Art des Accouchemens, ainsi que Votre savoir universel, tous ces motifs sublimes m'engagent à Vous offrir

cette Traduction, comme une foible marque de ma reconnoissance pour l'estime dont Vous m'avez toujours honoré.

Si Votre jugement sévére daigne l'approuver, je suis certain de l'opinion favorable de tous ceux qui, comme Vous, font honneur aux Arts et aux Sciences.

Si Vous la condamnés, je sais d'avance le sort qu'elle mérite et celui qu'elle doit attendre du public.

J'ai l'honneur d'être, CITOYENS, avec le respect dû aux personnes d'un grand mérite.

Votre très-humble
Serviteur,

C. DEBRUCQ.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Cet Essai que nous présentons au public mérite d'être plus généralement connu qu'il ne l'est, parce qu'il contient des moyens propres à éviter une chaîne de maux qui affligent souvent la plus belle partie de la création. La pratique des accouchemens est maintenant réduite à une simplicité qui fait honneur aux gens de l'art, qui la suivent avec succès; mais ceux qui n'ont point encore acquis l'expérience nécessaire qui conduit à cette simplicité, doivent nécessairement se trouver souvent dans un état de sollicitude; c'est pour cette raison qu'il est du devoir de tout bon citoyen, de répandre les connoissances qui nous parviennent de loin comme de près, afin d'être utile à ses semblables et à sa patrie.

Personne n'ignore qu'une traduction est ennuyeuse et pénible, lorsqu'on veut saisir le sentiment intime de l'Auteur et s'identifier en quelque sorte avec lui. Mais quel est le mortel assez ennemi de l'humanité, pour ne pas surmonter tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son

zèle, dès qu'il trouve l'occaſion de l'employer à la conſervation de l'eſpèce humaine?

Si les paſſages de la traduction ſont quelquefois arides, cette aridité ſe trouve preſque toujours rachetée par l'utilité qu'ils offrent.

Voilà les motifs qui m'ont ſuggére l'idée de traduire ce petit Traité.

Ce n'eſt pas que nous manquions de livres de cette nature, et qui ſeront toujours reſpectés, mais l'art n'a point de limites pour nous; vouloir en preſcrire, ce ſeroit agir en audacieux et ſe mettre en parallèle avec le créateur. Ne voit-on pas de temps à autre éclore des tréſors, parmi lesquels on doit compter, l'importante découverte de la Vaccine, *qui exiſte déjà depuis un temps immémorial, et que l'heureux génie de* JENNER *vient d'employer en Angleterre avec le plus grand ſuccès pour le ſalut de l'humanité? Ses effets bienfaiſants ſe trouvent maintenant répandus dans une grande partie des contrées de l'Europe, et s'oppoſent déjà par une douce inſinuation aux fureurs hideuſes et deſtructives de la petite Vérole.*

Je ne fais point ici alluſion à ma ſeule expérience, mais je dois faire connoître le prix de ces philantropes (1), *qui ne voudroient point*

---

(1) JENNER, WOODWILL *et une ſérie de noms reſpectables, cités dans le cours de la* Diſſertation ſur la Vaccine, *écrite par le citoyen* KLUYSKENS, *mon collégue.*

ſacrifier leurs caractères à un vil intérêt ou à la vanité de faire valoir le réſultat d'une découverte bienfaiſante avec une telle confiance, qui, tôt ou tard, ſi elle ne la méritoit pas, devroit juſtement porter atteinte à leur honneur (1).

Reſpectons les idées neuves, examinons-les ſévérement, et s'il s'en trouve qui ſe réaliſent pour l'utilité humaine, conſervons-les comme des tréſors additionnels, et rendons graces au zèle de ceux qui les ont ſuggérées (2).

C'eſt pourquoi il faut propager les productions étrangères lorſqu'elles ſont utiles, afin que le monde en ſoit participant. Les ſavants (le Docteur WOODWILL) *en général ſont ſi généreux à cet égard, qu'au milieu des horreurs de la guerre, ils franchiſſent les mers*

---

(1) *Avant l'introduction de la* Vaccine *en Angleterre, l'Inoculation de la petite Vérole étoit ſi généraliſée, qu'à commencer par la famille royale jusqu'au plus pauvre individu, tous jouiſſoient de ce bienfait, c'eſt donc à tort que les antagoniſtes de la* Vaccine *voudroient ſoupçonner un ſemblable motif; car de l'une ou de l'autre manière ils ſeroient toujours inoculés: par conſéquent déſabuſez-vous et croyez avec nous qu'il n'y a d'autre raiſon que celle de ſoulager l'humanité, ſans courir le moindre riſque.*

(2) " *L'art ſeroit reſſerré dans des bornes fort étroites, „ ſi les richeſſes n'avoient pu ſortir que d'une ſource qui „ s'ouvre ſi rarement.* „ – Préface du premier Volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Page *xxx.*

d'un ſeul élant, en oubliant les haines des nations, pour réparer les pertes occaſionnées par un fléau quelquefois inévitable. En effet, telle eſt mon opinion, que, ſi la Vaccine *continue de répondre à notre attente comme elle l'a fait jusqu'a préſent, elle conſervera de milliers d'individus qui auroient été en pure perte pour l'état. Heureuſe l'époque qui bientôt réparera les brêches que les guerres ont faites dans la population!*

Que cette digréſſion me ſoit pardonnée en faveur des nouveautés, d'autant plus que ces dernières ſont ſouvent bonnes à quelque choſe.

Je m'eſtimerai heureux moi-même, ſi après avoir bien ſaiſi le ſens et l'eſprit de l'Auteur, dans la Traduction que je faite de ſon excellent Ouvrage, je puis avoir contribué par mon zèle à la conſervation de l'eſpèce humaine.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Il y a quelques années que j'ai été ſollicité de donner au public un détail ſuccint d'une Épidémie allarmante qui régnoit alors parmi les Femmes en couches, non-ſeulement dans la capitale, mais auſſi dans d'autres parties éloignées du royaume.

Les fonctions de Médecin que j'exerçais dans un hôpital public, m'ont procuré beaucoup d'occaſions d'obſerver les variétés des ſymptômes, et en les comparans avec ceux que j'avois vus dans l'Inflammation de la Matrice ou du Péritoine dans l'État puerpéral, je n'ai pu m'empêcher d'être étonné de la différence remarquable entre ceux-ci et cette maladie.

Cet étonnement au lieu de diminuer en conſultant les auteurs qui avoient écrit ſur les Fièvres puerpérales, m'a mis dans un tel embarras, tant par la confuſion qui régnoit dans leurs écrits, que par la diverſité des ſentiments et par une ſi grande différence dans la pratique recommandée, que bien loin de m'éclairer ſur cette partie intéreſſante, je reſtai dans la plus grande incertitude.

Comme il eſt ſurvenu d'autres cas, et que

le temps a fait naître des occasions plus favorables pour l'exercice des réflexions et du jugement, je me suis convaincu par un mûr examen que l'on n'avoit pas encore fait des distinctions suffisantes des Maladies fébriles des Femmes en couches.

Pour ne pas ajouter aux obscurités déjà trop grandes, et accumuler les doutes déjà trop multipliés, je suis résolu de décrire les choses telles que je les ai trouvées, et j'ai cru qu'il étoit de mon devoir, de publier l'expérience que j'avois acquise pour l'utilité de ceux qui ont eu occasion de faire de nombreuses observations, mais qui, par des circonstances accidentelles, peuvent être moins étendues que les miennes.

Cette Épidémie a disparu insensiblement vers la fin de l'année qui a suivi son apparition, de manière que je n'ai été demandé que dans très-peu de cas pendant les quatre dernières années, soit dans l'établissement public ou dans ma pratique privée; mais par les informations que je me suis procurées sur ce sujet, j'ai raison de croire que, dans ce temps, il n'y a eu que très-peu de mortalité parmi les Femmes en couches. Cependant, comme par les registres ou bills de l'année passée, il paroît que toutes les femmes qui moururent entre l'âge de quinze et quarante-cinq ans, qui est celui qui peut être considéré

comme l'âge propre à la propagation, il y en eut une ſur dix, qui mourut en couche.

L'examen de ces Maladies qui accompagnent ſouvent l'État puerpéral, eſt un objet de la plus haute importance. Par conſéquent je ne ferai point d'apologie pour les traiter d'une manière plus étendue.

Pour faire ceci avec plus d'avantage, j'ai trouvé convénable d'inſérer dans mon plan quelques renſeignemens relatifs aux ménagemens ſalutaires des Femmes groſſes et en travail, parce que je préſume que quelques-unes de ces Maladies puerpérales proviennent du traitement impropre à ces différentes périodes.

Je n'ai pas la vanité de croire, et je ne prétends pas que ces obſervations, dans cet Eſſai, ſoient neuves. Les découvertes en médecine ſont rares à préſent, et à peine peut-on en eſpérer. Les travaux des ſiècles en obſervations et dans le claſſement des cas, doivent avoir été mal employés, s'il reſte encore beaucoup de choſes inconnues qui ſont ſuſceptibles d'être examinées ; ou l'on devroit avoir une opinion bien dédaigneuſe de tous nos prédéceſſeurs, ou une confiance plus qu'ordinaire de croire que tout ce qui à été écrit en médecine, feroit faux, ou qu'après tant de ſuccès en recherches vaines, il nous feroit donné de faire diſparoître toutes les premières erreurs,

en hafardant de propofer des moyens nouveaux et efficaces pour traiter les maladies.

Cependant dans cette branche médicale, nous avons à regretter le peu de progrès fait en comparaifon des autres, et il me paroît que des maladies différentes en fymptômes et en traitemens, ont été entremêlés les uns avec les autres.

Le feul mérite de cet Effai, s'il en a, fera celui de pouvoir diftinguer, afin d'appliquer le traitement respectif aux variétés des Maladies qui exiftent dans l'État puerpéral.

Peut-être fe rencontrera-t-il quelqu'un qui fera enfluencé par des préjugés antérieurs et par là l'on pourroit fuppofer que les diftinctions que j'ai faites, ne font pas réelles, mais idéales. Cependant comme mes propres obfervations m'ont convaincu de leur réalité, et qu'elles font appuyées fur plufieurs témoins, capables d'en juger, je puis me flatter qu'elles feront envifagées comme de vrais faits de pratique.

J'ai pris la précaution de n'admettre aucune matière purement d'opinion, ou fimplement liée avec la théorie; lorsque j'ai introduit quelques raifonnemens hypothétiques, ce n'a été que ceux qui m'ont paru naturellement dériver du fujet.

Quant au fort de ces opinions, je m'en inquiète peu, parce que je confidère les

discuſſions théoriques de moindre conſéquence que celles de pratique.

Avant de conclure cette Préface, j'implore la ſévérité de la cenſure. J'écris ſimplement pour cette partie de la profeſſion qui n'a pas encore acquiſe l'expérience, et avec l'eſpoir que cet Eſſai contribuera au ſoulagement de quelques Maladies auxquelles les Femmes ſont aſſujetties, pendant la groſſeſſe et après l'accouchement.

J'ai taché d'arranger les Obſervations contenues dans les feuilles ſuivantes, d'une manière intelligible et inſtructive pour ceux qui commencent à pratiquer les Accouchemens, et ſi les anciens Praticiens daignent trouver dans mon entrepriſe quelque utilité pour l'humanité, je croirai ne pas avoir mal employé mon temps.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

ESSAI



ESSAI

DES RÉGLÉMENS GÉNÉRAUX

RÉLATIVEMENT

À LA GROSSESSE, AU TRAVAIL ET AUX MALADIES INFLAMMATOIRES ET FEBRILES DES FEMMES EN COUCHES:

CHAPITRE PREMIER.

Des Réglémens ou Notices générales et des moyens de prévenir, dans les Femmes groſſes, les Maladies inflammatoires et febriles, et la Rétroverſion de la Matrice.

De toutes les femmes qui meurent par l'effet de la gravité utérine, il en eſt très-peu qui périſſent pendant le tems de leur groſſeſſe, ainſi il paroît ſuperflu de dire quelque choſe relativement aux réglémens en général des femmes groſſes, parce que l'état de groſſeſſe n'eſt point conſidéré comme maladie; cependant quoiqu'il paroiſſe problable que les femmes, dans cet état, jouiſſent communément d'une meilleure ſanté qu'elles ne

sont lorsqu'elles ne le sont pas, nous n'ignorons pas qu'elles sont souvent atteintes, à cette époque, de quelques maladies analogues à leur situation qui deviennent, dans quelques circonstances, dangereuses.

Plusieurs maladies de la grossesse dépendent simplement de l'irritation : et celles-ci généralement cédent avec le tems ; telles sont les vomissemens, les nausées, diarrhée &c., cependant ces accidens nécessitent quelquesfois la cure palliative.

Les maladies qui dépendent de la compression de la matrice sur les veines, vaisseaux absorbans, nerfs ou autres parties qui y sont assujetties, se développent le plus fréquemment depuis la fin de la quatorzième semaine jusqu'à la fin de la dixhuitième, et ensuite depuis la fin de la trentième jusqu'à la fin de la grossesse. De ce nombre, sont les hémorroïdes, varices, édème dans les parties dépendantes, les crampes et quelquefois la paralysie partielle ou totale des extrêmités inférieures.

Ces maladies seront communément mitigées à l'apparition des mouvemens de l'enfant dans la première période de la grossesse et par le travail dans la dernière, et peuvent, en même-tems, être tellement palliées qu'elles deviennent rarement dangereuses. Cependant les mêmes causes ne sont pas toujours suivies des mêmes effets : dans un cas où je fus demandé, la malade, qui, par défaut de mouvement des extrêmités inférieures, pendant quelques-tems avant l'accouchement, fut affectée d'une gangrène des parties moles qui recouvrent la partie inférieure de l'épine et du sacrum, succomba à cette maladie.

La Rétroversion de la Matrice est la seule maladie que je connoisse susceptible de danger pour les femmes grosses. Celle-ci est une maladie acquise et non une conséquence nécessaire de la gravité utérine ; elle en est tellement éloignée que, dans l'état naturel de la société, je doute beaucoup si jamais elle eut lieu ; car, d'après les usages des sociétés civilisées, il paroît

que, chaque fois qu'elle arrive, ils en ſont la cauſe occaſionnelle.

La rétroverſion de la matrice eſt un déplacement de ce viſcère, de manière qu'il ſe trouve placé transverſalement dans la cavité du baſſin, ayant ſon fond incliné inférieurement vers le coccix, et l'orifice de la matrice ſituée ſupérieurement vers la ſurface interne de la ſymphiſe du pubis. Par le toucher, on ſentira une tumeur ronde qui occupera la partie poſtérieure du baſſin, et la lèvre inférieure de l'orifice de la matrice ſera diſtinctement ſentie contre la partie ſupérieure de la ſymphiſe du pubis. Une ſemblable ſituation fixe peut à peine avoir lieu avant la fin du troizième mois, et ne le peut après les premiers mouvemens de l'enfant; parce que dans le premier cas, quoique la matrice puiſſe changer de ſituation, elle ne pourroit reſter fixée, et qu'après le demi terme de la groſſeſſe, elle ſeroit aſcendue dans la cavité de l'abdomen. Dans les ſujets maigres il deviendra facile de diſtinguer la diſtenſion de la veſſie en appliquant la main au-deſſus du pubis; et dans les femmes qui ont de l'embonpoint la compreſſion de cette partie procurera des envies d'uriner.

Les effets des changemens dans la ſituation relative de la matrice, feront la compreſſion ſur le rectum postérieurement et (ce qui eſt de plus de conſéquence) ſur le méat-urinaire antérieurement; donc il s'en ſuivra, en proportion du degré de la compreſſion, une rétention d'urine partielle ou totale.

D'après une conſidération des cas que j'ai rencontrés, je ſerois diſpoſé d'embraſſer cette opinion, que la rétroverſion de la matrice eſt plus commune aux femmes qui ont le baſſin évaſé ou trop étroit, qu'à celles dont le baſſin eſt d'une proportion ordinaire et que, par cette raiſon, elles y ſont le moins ſujettes.

Dans le premier cas, l'excavation du ſacrum étant ſpacieuſe, offre une place ample pour recevoir le fond de la matrice; et dans le dernier, le prémontoire du

ſacrum eſt très-défavorable à la ſituation naturelle de la matrice, ſi par une foible cauſe elle en étoit un peu écartée. Cependant ſi la cauſe occaſionnelle eſt appliquée, elle peut avoir lieu dans toutes ſortes de formes de baſſin.

Il nous eſt parfaitement connu que la diſtenſion de la veſſie eſt, dans preſque tous les cas, la cauſe occaſionnelle de cette maladie. Cet état de la veſſie eſt capable d'en traîner l'orifice de la matrice vers la partie ſupérieure du pubis, de manière à diſpoſer le fond à tomber ſous le prémontoire du ſacrum. En conſequence, il eſt de toute néceſſité de mettre les femmes en garde contre la rétention d'urine en grande quantité, pendant la groſſeſſe.

Nous devons la connoiſſance de la cauſe générale de cette maladie au Docteur DENMAN, et l'on peut conſidérer cette découverte comme une grande acquiſition pour la pratique; ſans cela il eut peut-être mieux valu, pour l'humanité, que la maladie n'eût point été connue, parce qu'alors elle auroit été conſidérée et traitée comme une rétention d'urine: au lieu que lorsque l'on a ſu que la matrice étoit déplacée et que la rétention d'urine en étoit une conſéquence, et non la cauſe du changement de ſa ſituation, il eſt réſulté que les tentatives les plus violentes ont été miſes en uſage pour la réplacer, au point, de courir le riſque d'endommager tant la matrice que la veſſie, tandis que ni l'une ni l'autre n'auroient ſouffert aucune altération, ſi l'on eut évacué l'urine et que l'on eût ignoré la retroverſion de la matrice.

La compreſſion que fait la matrice ſur la partie interne de la ſymphiſe du pubis, rend l'introduction de la ſonde ſouvent difficile; elle ſera facilitée en employant une algalie d'un petit diamètre; et quelquefois en introduiſant un doigt entre le col de la matrice et la ſymphiſe du pubis, de manière à procurer un paſſage à l'inſtrument. On a dit que l'introduction de l'algalie, dans quelques

cas, a été impraticable au point d'avoir dû recourir à la ponction, au-dessus du pubis. Qu'il me soit au moins permis d'observer, qu'il est singulier qu'un cas semblable ne soit jamais parvenu à ma connoissance ni même à Londres; je crois devoir hazarder une opinion à ce sujet, c'est que par le moyen d'une petite sonde ou une de gomme élastique, l'on est en même d'évacuer les urines dans tous les cas, lorsque l'opération est faite par une personne habituée à l'usage de cet instrument, et qui a une parfaite connoissance de la maladie. Il a également été insinué comme par manière d'intérogation, si dans ces cas il ne seroit pas convenable de poncturer la matrice, afin d'évacuer la liqueur de l'amnios, et par ce moyen diminuer le volume de ce viscere? Mais sur ce moyen mes objections deviendroient encore plus fortes que sur l'autre, parce que je crois que cette opération ne peut jamais être nécessaire, parce qu'elle occasionneroit beaucoup de violence à la matrice, dont il est impossible de prévoir les conséquences, d'autant plus que cet organe ne se trouve point dans aucun danger par ce déplacement.

D'autres ont avancé que la vessie dans cette maladie étoit quelquefois divisée en deux chambres; mais c'est une erreur qui est provenue de ce que l'algalie n'a point été introduite assez avant, jusqu'au point de franchir le col de la matrice, et pour lors, toute l'urine ne pouvoit être évacuée à moins que l'algalie ne fut poussée plus avant, jusqu'à ce qu'elle eut franchi le col de la matrice, et c'est d'après cela que l'on a conçu l'idée que la vessie étoit divisée en deux cavités: ce qui est presqu'impossible; parce que comme ce viscère a changé de l'état de contraction en celui de dilatation, uniquement occasionné par les urines venant des uretères, il s'en suit que l'urine est introduite vers la partie inférieure de la vessie: or donc, la partie supérieure est hors d'état de pouvoir se contracter, de manière à retenir de l'urine dans cette partie, exclusi-

vement, sans que la partie inférieure de la vessie n'en contienne également ; et d'ailleurs l'on ne peut pas supposer qu'il y ait une aussi parfaite contraction partielle de la vessie à ne pas permettre à l'urine de descendre de la chambre supérieure dans l'inférieure.

Il ne suffira point pour la réduction de la rétroversion de la matrice, d'évacuer l'urine une fois seulement : on ne doit pas permettre aux urines de s'accumuler en une quantité considérable, et par conséquent elles doivent être évacuées au moins deux fois dans les vingt-quatre heures. Pendant cet intervalle l'œuf continuant de se développer dans la cavité du bassin, opérera la guérison de la maladie. La matrice n'a jamais souffert d'altération dans aucun cas qui ait été à ma connoissance, aussi il ne faut point montrer de sollicitude relativement à ce viscère ; mais il y a eu d'autres circonstances dans lesquelles la vessie avoit considérablement souffert. Dans quelques-uns elle s'est trouvée enflammée ; dans d'autres, elle s'est dilacérée, l'urine s'est évacuée dans la cavité de l'abdomen et la mort en a été la conséquence.

Ce qu'il y auroit de plus à craindre pour la matrice, c'est que par la compression qui se fait sur elle, la vie du fœtus pourroit être en danger et la femme avorter, sans qu'il y eût du péril pour elle, dans ce période de grossesse, ou du moins beaucoup moindre que celui qui seroit occasionné par les moyens violents employés pour le replacement de ce viscère.

Si cependant la malade étoit mal à son aise, par la durée de la maladie, lorsque la vessie a été vuidée, on pourroit dans ce cas essayer des moyens doux, tels que celui de placer la malade de la manière suivante, les genoux sur le bord du lit et les coudes sur le parquet, par ce moyen toute compression seroit enlevée du fond de la matrice, et pour lors on pourroit souvent la replacer dans sa situation naturelle, par une légère compression sur son fond, en introduisant deux doigts

dans le vagin. Si cette méthode ne remplissoit pas le but, je recommanderois fortement qu'aucune force additionnelle ne fut mise en usage.

J'ai observé ci-dessus que la distension de la vessie étoit toujours la cause prédisposante de la rétroversion de la matrice, qu'elle en est aussi généralement la cause occasionnelle, et il n'y a certainement pas à en douter. Mais il m'est parvenu des cas, ou une force extérieure, étant appliquée au bas-ventre (la vessie en ce moment étant en un état de distension) a occasionné des douleurs immédiates à la femme, en poussant le fond de la matrice en bas et en arrière et son col en haut, et il en est résulté une retention d'urine.

Des semblables cas sont cependant comparativement rares, quoiqu'ils arrivent quelquefois; de plus je suis moralement assuré qu'aucune violence extrême n'est en état de procurer un tel changement de situation de la matrice, pourvu que la vessie soit vide; par conséquent dans tous les cas nous devons considérer la distension de la vessie au moins, comme la cause prédisposante, et communément comme cause occasionnelle.

La retention d'urine occasionnée par cette maladie est accompagnée d'autres symptômes qui, sans être aussi dangereux, ne laissent pas d'exiger beaucoup de soins et d'attentions.

Si la retention d'urine a duré quelque-tems, il en résultera une fièvre considérable, et quelquefois une inflammation de la surface interne de la vessie.

C'est pourquoi si la malade se plaignoit de fortes douleurs aux environs de cette partie, ou si le pouls étoit dur et fréquent, accompagné d'une chaleur et d'une sécheresse à la peau, de la soif et d'autres symptômes fiévreux, la saignée pourroit être mise en usage avec beaucoup d'avantage. Il n'est point nécessaire de prescrire la quantité de sang qu'il faudroit extraire; car cela doit être réglé d'après la violence des symptômes et la constitution de la femme.

La constipation est également une conséquence de cette maladie, elle dépend de la compression du fond de la matrice sur le rectum. On peut y rémédier par les moyens des lavemens fréquemment répétés; si l'on venoit à faire quelques tentatives pour le replacement de la matrice, il faudroit préalablement passer un lavement à la malade, afin d'évacuer les excrémens contenus dans le rectum, et s'il se trouvoit beaucoup d'excrémens dans la courbure du colon, il en résulteroit un obstacle au replacement de ce viscère dans sa situation naturelle, par la compression qu'il occasionneroit également sur son fond.

Dans tout ce qui est relatif aux réglémens généraux d'une femme grosse, nous devons toujours nous rappeler que les progrès futurs du travail, ainsi que les conséquences, dépendront beaucoup de l'état antérieur de la santé de la femme. Par conséquent dans toutes les choses que nous recommandons aux femmes grosses, nous devons considérer les effets quelles peuvent produire sur le travail et sur leur santé après l'acchouchement.

La disposition d'une femme grosse tend vers la pléthore, et ces maladies qui ont été désignées sous le nom d'accroissement d'action; cette cause peut être attribuée au changement de nature du sang, semblable à celui qui a lieu dans ces maladies, où la lymphe coagulée est plutôt en moindre quantité que dans l'état de parfaite santé, ou bien elle a perdu la propriété de se coaguler aussi subitement. Alors le sang qu'on tire des femmes grosses, est généralement recouvert d'une croute inflammatoire et les globules rouges se précipitent au fond du vaisseau. On peut également attribuer à la même cause, le mal de tête, les vertiges, qui sont si fréquents dans ces circonstances, et la grande disposition aux affections pulmoniques. Ces dernières peuvent être augmentées par la compression qu'occasionnent les parties contenues dans la cavité de l'abdomen, particulièrement par le volume de la gravité utérine. Si

cette

cette diſpoſition pléthorique et accroiſſement d'actions ſont occaſionnées ou aggravées par une nourriture échauffante, par un exercice violent, ou par l'uſage trop fréquent de fortes liqueurs, il doit paroître évident que le ſtimulant ſimplement produit par l'exercice du travail d'enfant doit être ſuffiſant, pour produire une ſièvre dans une conſtitution qui y eſt déjà diſpoſée.

Afin de remédier à cela, les femmes groſſes doivent éviter avec ſoin le trop grande excès de la table, et régler leurs diètes de manière que les alimens ne ſtimulent point, ni pendant, ni après la digeſtion. Par conſéquent les fruits, les végétaux et une diète lactée doivent être d'une grande utilité, avec un uſage modéré de viande, des liqueurs fortes et épiceries; l'exercie doit être modéré dans ſes degrés et être fait dans un lieu où l'on puiſſe reſpirer un air pur.

Si une femme groſſe étoit attaquée de ſymptômes de péripneumonie ou bien de quelques maladies de poitrine, il ſeroit de la plus haute importance de s'en occuper à l'inſtant, avant l'approche du travail d'enfant; parce que, pendant le travail, il eſt indiſpenſable d'avoir une libre action des muſcles abdominaux qui coopérent avec celle de la matrice et que les poumons ſoyent remplis d'air, ce qui ne peut ſe faire lorſqu'ils ſont dans un état inflammatoire, ſans produire un mauvais effet. C'eſt pourquoi je recommanderai la plus grande attention à cette maladie.

Il eſt toujours néceſſaire d'employer la ſaignée (excepté dans les conſtitutions extrêmement foibles) parce que la ſaignée contribue ſingulièrement au ſoulagement de preſque toutes les maladies des poumons.

Les autres méthodes de traitemens uſitées dans ces maladies, telles que les ſaignées locales, les applications ſtimulantes externes, et l'uſage des relâchans et adouciſſans intérieurement, ſont ſi bien connus au gens de l'art, qu'il eſt inutile de s'y étendre d'avantage dans ce moment-ci.

En faisant une attention particulière à ces différents cas, nous aurons la satisfaction de conduire une femme, dans tous les progrès de la grossesse, jusqu'à l'époque où elle sera saisie du travail en parfaite santé, et sa constitution sera préparée de manière à soutenir les effets de ce procédé, sans courir le moindre danger d'être affectée de maladie après l'acouchement.

CHAPITRE II.

Réglément général des Femmes en travail d'Enfant, avec les moyens d'éviter des Maladies.

Le procédé que la nature met en usage pour expulser l'enfant et le placenta, consiste dans l'action de la matrice et des muscles abdominaux, de manière à surmonter la résistance occasionnée par le bassin et les parties môles, au passage de la tête de l'enfant.

Dans l'espèce humaine, les difficultés de l'accouchement peuvent fort bien être référées aux sages précautions que la nature a prises, en s'opposant aux maux qui pourroient résulter d'une position perpendiculaire du corps: ceci a été si judicieusement décrit par mon intime Ami et Collégue, le Docteur Osborn, dans les Essais qui furent dernièrement publiés, que rien ne reste à ajouter à cette matière.

Le travail des femmes est aussi assujetti à l'opération de l'esprit, en quoi elles diffèrent des autres animaux; et nous sommes très-bien convaincus que la crainte et le défaut de confiance peuvent le déranger et le retarder, de la même manière que la confiance et l'espoir facilitent également l'exercice de cette opération.

L'action volontaire est aussi capable de faire du mal, dans une opération qui ne dépend nullement de la volonté et où elle se suffit à elle-même, pour terminer son ouvrage.

Il existe une autre difficulté considérable entre l'accouchement humain et le comparatif, à laquelle on n'a pas toujours fait attention; elle consiste dans la structure différente du placenta: dans les animaux la portion maternelle reste attachée à la matrice après l'expulsion des petits, parce qu'elle en est une excrescence.

Mais, dans l'espèce humaine, cette portion est une substance nouvellement organisée, consistant en cellules, dans lesquelles les vaisseaux de la mère viennent communiquer et s'ouvrir, et si, par accident, il s'en séparoit une partie de la matrice, il devroit nécessairement s'en suivre une hémorragie, qui certainement seroit fatale à chaque femme, dans son premier accouchement, en conséquence de la séparation du placenta, si la nature bienfaisante n'avoit point pourvue la matrice d'une structure semblable aux muscles, d'une manière à prévenir dans la généralité des cas, la perte de sang.

Le plus grand nombre des maux qui accompagnent le travail, résultent de l'irrégularité de l'un ou de l'autre point que je viens de mentionner; par conséquent le praticien judicieux ne dédaignera pas de prêter à ces circonstances, les soins et l'attention qu'elles exigent, parce qu'elles constituent une grande partie de la pratique des accouchements, dont le but est plutôt de prévenir les maux que d'y remédier.

Les grandes difficultés ou les dangers dans le travail sont très-rares; et tous les deux peuvent être souvent évités par un ménagement prudent dans l'accouchement naturel, tandis qu'ils sont souvent produits par l'ignorance et une conduite imprudente.

Le premier objet d'un accoucheur, d'après les principes posés ci-dessus, doit être de régler l'exercice des

pouvoirs de la femme, et d'éviter les inconvéniens qui sont susceptibles d'être produits par la violence de ceux-ci. Les deux choses contre lesquelles il faut être en garde, sont la fatigue pendant le travail et la fièvre qui pourroit survenir.

La première peut la rendre incapable d'achever le travail et exiger l'usage des moyens artificiels pour sa délivrance, qui, sans cela, se seroit terminée de soi-même.

Tout épuisement de force doit être évité, en veillant à ce que la femme n'emploie point de force volontaire pendant le tems du travail, parce que si les parties n'étoient point préparées pour le passage de l'enfant, cette force volontaire seroit indubitablement nuisible et inéficace, même inutile, parce que la matrice possède en soi assez d'énergie lorsqu'elle est aidée par l'action involontaire des muscles abdominaux, pour compléter le travail, en accordant du tems et de la patience pour l'effectuer.

Toute tentative employée afin d'augmenter la fréquence des douleurs de l'enfantement, soit en stimulant l'orifice de la matrice, soit en faisant usage des remèdes donnés intérieurement, doit être prohibée.

Une autre raison pour laquelle il faut ménager les forces du systême en général, et particulièrement celle, de la matrice, c'est que, lorsque les ressources de la constitution ont été épuisées pour l'expulsion de l'enfant, il s'en suivra ou une expulsion défavorable du placenta, ou s'il en résultoit une hémorragie, par la séparation d'une de ces parties, la matrice étant en un état d'inertie par l'effet de l'épuisement, il n'y auroit plus d'action par laquelle l'hémorragie put s'arrêter, et la femme seroit menacée propablement de la mort.

L'objet qui suit, tend à conduire une femme par les différens degrés du travail, et à veiller à ce qu'elle ne soit saisie d'une fièvre après l'accouchement.

La violence de l'action seule a une grande tendance

à déranger et stimuler tout le systême en général, et pour que cette disposition ne soit point augmentée, les alimens, pendant le travail, doivent être légers dans leur nature et d'une digestion facile ; par conséquent le bouillon foible, l'eau d'orge, la gelée de biscuit, sont préférables à tout espèce d'aliment solide ; les alimens solides pendant le travail pourront à peine se digérer, excepté chez les personnes qui ont l'estomac fort ; et en cas qu'il ne se digérassent point, ils pourroient faire beaucoup de mal après l'accouchement.

Or donc pour cette raison et pour éviter la fatigue, qu'il me soit permis de m'opposer fortement à une pratique qui est encore très-dominante parmi le peuple, celle de faire usage des substances rendues stimulantes par le mêlange d'épiceries et vins spritueux. Rien au monde ne peut être plus faux dans ces principes, ni plus destructif dans ses effets.

Si le procédé du travail se fait bien, l'usage en est inutile ; et s'il va mal, il est plus pernicieux que bienfaisant. Il augmente l'action du cœur, et du systême artériel au-delà du degré, que celui produit par le travail seulement ; et cette action augmentée ne cessera point après l'accouchement de la femme. S'il existoit quelques prédispositions fébriles dans le systême, rien n'est plus propre à les mettre en activité ; et quoique le travail seul ne puisse stimuler la constitution au-delà de ce qu'elle peut supporter, ou, en d'autres termes, quoique l'augmentation de la circulation occasionnée par l'action de la matrice, puisse graduellement se rétablir dans son état naturel après l'accouchement, si de tels moyens ont été employés, ils tendent encore d'avantage à augmenter l'action du systême vasculaire, et la fièvre peut fort bien en être la conséquence.

Une violence accidentelle faite aux parties qui concernent l'accouchement, produira quelquefois la fièvre, telle qu'une dilatation artificielle ou des attouchemens fréquens.

Ces habitudes heureusement vont en déclinant et ne sont en usage maintenant que chez des praticiens ignorans, principalement chez les sages-femmes, qui n'ont d'autres idées de difficulté, que celles qui résultent de la contraction de ces parties, et en conséquence employent ces moyens pour obvier à ce qu'elles considèrent comme des obstacles : mais rappelons-nous constamment que si l'orifice de la matrice ne peut être dilatée suffisamment pour permettre à la tête de passer ; et que, si cet effet n'est point produit, toute tentative doit inévitablement stimuler et enflammer cette partie ; il me paroît inutile d'alléguer d'autres raisons pour convaincre l'homme judicieux (j'aurai presque dit l'honnête) homme, qui considère son tems de moindre conséquence que le salut de la femme, raisons pour lesquelles il doit éviter cette manœuvre.

Le tems et la patience surmonteront toutes les difficultés produites par la rigidité de l'orifice de la matrice, et en même-tems ne nuiront ni à la constitution ni aux parties de la femme.

La violence produite par l'usage impropre des instrumens, peut également causer la fièvre, par conséquent ils ne doivent être appliqués dans aucun cas, excepté lorsqu'ils sont absolument et indispensablement nécessaires : ceux qui en font usage sans nécessité et uniquement avec l'intention de profiter de leurs tems, deviennent responsables tant à la société qu'à leur conscience.

J'ai déjà observé que l'imagination influoit beaucoup sur le travail d'enfant. L'état de l'esprit de la femme dépendra beaucoup des personnes qui l'environnent ; par conséquent la gaité de l'accoucheur et des autres assistants est de la plus haute importance ; je n'entends point par cela, une licence ou légéreté dans la conversation, qui sympathise aussi mal avec une femme en travail que la mauvaise humeur ou accariâtre, qui témoignée dans ces circonstances, ne seroit rien moins que brutalité, tandis que sa situation a des droits à la douceur, à la pitié et à la compassion.

Le dernier objet dans l'accouchement est le soin du placenta.

Cette partie étant différemment construite dans l'espèce humaine que chez les animaux, nécessite par conséquent un ménagement différent. Si dans le travail d'enfant, la femme laissoit agir la nature sans la séconder, et sans l'assistance de gens de l'art, le placenta seroit communément expulsé une demie heure après l'enfant. Son expulsion se fait rarement immédiatement après.

Mon intention n'est point d'entrer ici dans un long détail sur le ménagement du placenta; mais simplement de réprimer cette extraction hâtée par des moyens artificiels.

L'introduction de la main à ce sujet devient rarement nécessaire, si l'on a soin de retarder l'expulsion du corps de l'enfant, ce qui fut fortement recommandé dans l'Ouvrage publié dernièrement par le Docteur Osborn; cette méthode préviendra certainement, dans la généralité des cas, la retention du placenta et le hazard d'encourir une hémorragie après son expulsion: sans m'arroger le mérite de cette conduite prudente (excepté de celle de ne point précipiter la délivrance de l'enfant) je puis avancer que je me suis trouvé rarement dans la nécessité pendant l'espace de douze ans, d'introduire la main dans la matrice et que je n'ai jamais vu en résulter une hémorragie qui peut être considerée comme allarmante par l'expulsion du placenta, excepté dans un cas où la femme étoit délicate et d'une extrême foiblesse, et même dans ce cas, la femme s'est rétablie.

La délivrance précipitée du placenta, immédiatement après la naissance de l'enfant, n'est jamais nécessaire, excepté dans les cas d'hémorragie, où la vie de la femme est menacée, cela arrive particulièrement après un travail lent et pénible, où la matrice n'est pas disposée à agir.

Quoique cette pratique fut autrefois commune en Angleterre, elle est actuellement si prohibée que tout homme prudent n'oseroit penser d'en faire usage.

Dans le plus grand nombre des cas, le placenta sera expulsé une demie heure après l'enfant, par l'effet des contractions de la matrice, où n'exigera tout-au-plus, qu'une légère assistance pour le dégager du vagin, parce qu'il est hors d'état de l'expulser, par le défaut de contraction.

Des personnes téméraires et ignorantes ont voulu tenter, il est vrai, de renouveller, en différents tems, la pratique de précipiter la délivrance, en introduisant la main dans la matrice; mais leurs avis ont été suivis avec méfiance et heureusement le mal qui en est résulté n'a pas été considérable.

CHAPITRE III.

Du Traitement des Femmes après l'Accouchement avec les moyens d'éviter les Maladies. Des Tranchées utérines et Lochies sanguines.

De toutes les femmes puerpérales qui meurent des suites de la grossesse, le plus grand nombre périt par des maladies après l'accouchement, et il en meurt très-peu pendant le travail d'enfant, lorsque ce procédé est bien conduit. Quoiqu'un petit nombre soit enlevé pendant le tems du travail, cependant les causes des maladies qui ont lieu, sont souvent créées pendant la grossesse par un appetit toléré et deviennent en action après la délivrance: en conséquence les femmes deviennent pléthoriques et ont leurs constitutions tellement disposées aux maladies, qu'il ne faut rien de plus que l'exercice nécessaire qui accompagne l'accouchement, pour les faire développer.

Si

Si cependant l'on suit les régles que j'ai proposées dans les deux Chapitres précédens, cette disposition sera reprimée, et nous n'aurons rien à observer lorsque la femme sera accouchée ; que les conséquences immédiates même du travail, qui toujours accompagnent l'état puerpéral.

La conduite du Créateur relativement à tous ses autres ouvrages, seroit incompatible avec sa sagesse, s'il nous étoit permis de croire que les femmes n'ont été si mal conformées que pour être sujettes à des maladies pour l'exécution d'un procédé naturel : or donc, nous devons attribuer les maladies qui surviennent pendant le travail d'enfant ; aux mauvais traitements qu'on employe, soit avant ; soit après le travail. Les deux premiers cas ont été déjà traités plus haut.

A l'égard du traitement impropre après la délivrance ; quelquefois il peut être en partie imputé à l'accoucheur ; mais plus fréquemment à la femme même, soit en satisfaisant trop son appétit, qui est incompatible avec sa situation, ou par des avis pernicieux, quoique cependant donnez par des amis avec bonne intention, ou par l'opiniâtreté de mauvaises gardes de couches.

Il est inutile d'observer ici combien la tranquillité, le calme immédiatement après l'accouchement, doivent contribuer à appaiser l'irritation du systême, produite par les violens efforts du travail, par conséquent combien n'est-il pas important d'éviter l'admission des compagnies ? La femme doit être placée dans son lit, sans être changée de linge ; et sur-tout on doit la coucher dans une position horizontale. J'ai vu quelquefois des femmes mourir immédiatement après l'accouchement, étant hors d'état de supporter une position perpendiculaire du corps.

On peut faire la même observation lorsqu'il s'agit de la saignée du bras, que bien de personnes ne peuvent soutenir sans foiblir, lorsqu'elles sont dans cette position : en général toute personne supporte mieux la saignée lorsqu'elle est couchée : toutes les femmes doivent

perdre un peu de sang, lorsque l'expulsion du placenta se fait, la constitution soutient fort bien cette perte, lorsqu'elles sont dans une position horizontale; il en est autrement dans une position perpendiculaire. Par plusieurs raisons celle-ci est très-défavorable pendant ces circonstances pour l'exécution des fonctions de la vie.

Le grand objet dans le traitement de la femme après le travail, est celui d'empêcher la fièvre. Mais comme les constitutions des femmes varient extrêmement, il est nécessaire d'adapter le mode de traitement aux circonstances. En général je pense qu'il conviendroit mieux de ne faire usage d'aucuns alimens du genre animal de toute espèce, jusqu'à ce que l'excitabillité, produit par la secrétion du lait, soit diminuée. Cette précaution ne doit pas être générale et prise à la lettre, parce qu'il y a des femmes très-foibles et délicates qui exigent des alimens plus substantieux que l'eau d'orge, eau panée &c., quoique ces dernières conviennent très-forts aux constitutions fortes et pléthoriques. Dans les femmes d'une foible complexion, à peine est-il possible d'observer une diète trop-sévère, mais, dans tous les cas, elle procurera l'effet de diminuer la fièvre de lait et les rendra moins susceptibles d'être atteintes soit de la fièvre ou de l'inflammation. Respirer un air pur est de toute nécessité; ainsi la chambre qu'occupe la femme, doit, s'il est possible, être spacieuse et aérée; un libre courant d'air doit y être admis, les extrêmes du chaud et du froid doivent également être évités, et toutes les impuretés doivent être constamment enlevées de crainte qu'elle ne méphytisent l'air de la chambre.

Les femmes après leurs accouchemens, par la fatigue du travail, ont naturellement une disposition à dormir et à transpirer. On a toujours fait beaucoup de cas d'encourager la transpiration, et pour la procurer l'on a fait un usage fréquent de liqueurs échauffantes. Quoiqu'une transpiration légère ou une moiteur de la peau soit salutaire,

rien ne peut être plus préjudiciable au rétablissement de la femme qu'une transpiration active, produite par de tels moyens. Il en est de même lorsque la transpiration est excitée par une trop grande chaleur, produite par le trop grand nombre de couvertures dont on charge le lit de la malade, en l'isolant dans ses rideaux et en entretenant un grand feu dans sa chambre. Ce n'est point là la nature; et les conséquences d'un tel traitement seront que, si par un accident inévitable la femme étoit exposée au moindre froid, la fièvre devra certainement en résulter, ou si elle n'a pas lieu, la continuation de cette transpiration devra nécessairement beaucoup affoiblir et mettre la mère dans un état incapable de nourrir son enfant.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'encourager la transpiration par de tels agens, l'on tomberoit dans une autre erreur, et il seroit imprudent de contrarier la disposition naturelle à une transpiration légère et bienfaisante, qui accompagne les premiers jours l'état puerpéral après l'accouchement, d'autant plus, qu'il est de notre connoissance que généralement, où elle a lieu, les femmes ont une heureuse convalescence.

Quant au traitement médical, après l'accouchement, si les femmes sont parfaitement exemptes de maladies, en se conduisant implicitement selon les régles suggérées ci-dessus, peut-être ne sera-t-il point nécessaire d'administrer aucun médicament; mais il est d'usage et certainement il ne peut pas être contraire, de faire prendre à la femme quelques légers minoratifs, une mixture saline, donnée de six heures en six heures, ce qui contribue par degrés à seconder l'intention de la nature; et s'il y avoit une disposition à la fièvre, par ce moyen elle seroit en quelque façon enlevée. Je crois être autorisé à dire par experience, que les femmes qui ont été traitées de cette manière, ont moins souffert de la fièvre de lait, que celles auxquelles on a négligée d'employer cette méthode.

Il n'y a pas longtems que l'on a voulu recommander l'emploi des évacuans plus énergiques, tels que la préparation d'antimoine, à la place de la simple mixture saline; et il a été convenu avec confiance qu'il falloit, ou user des remèdes actifs, ou point du tout. Mais la question est de savoir si, par cette opinion, on a eu en vue l'intérêt de l'humanité. L'expérience générale semble prouver, qu'il y a des cas où on retire des grands avantages de l'administration de ces remedès légers, et d'autres ou ceux d'une nature plus violente ont fait beaucoup de mal, au lieu de faire du bien.

Probablement l'unique accident, qui réellement nécessite l'usage des médicamens dans le principe de l'état puerpéral, est ce qui est appelé Tranchées.

Celles-ci ont rarement lieu après la naissance d'un premier enfant, elles sont des contractions spasmodiques de la matrice, soit pour la réduire à son volume originaire, ou (ce qui est le plus commun) afin d'expulser le sang coagulé contenu dans sa cavité.

Effectivement elles peuvent être évitées ou diminuées en quelques degrés, en ne précipitant point l'expulsion du placenta et en abandonnant celle-ci, aux contractions de la matrice. Par ce menagement la matrice sera plus contractée, que si l'expulsion du placenta eût été accélérée, de manière qu'il y aura moins, ou point de place pour la formation des caillots de sang. Malgré tous les soins que l'on prendra, les tranchées quelquefois paroîtront. Si elles répondent aux intentions, c'est-à-dire à ces deux choses mentionnées ci-dessus, il est évident que leur opération est (tout bien considéré) salutaire, et pour cette raison ne devroit pas être empêchée en entier. Mais elle sont quelquefois si violentes dans leurs degrés, qu'effectivement les femmes sont souvent privées de leur repos.

Lorsque le cas aura lieu, l'usage des narcotiques, le soir, sera indiqué, afin de procurer le sommeil, ou au moins les mettre en même de ne produire les effets que

pendant le jour, ou bien ne donner qu'une petite quantité d'anodins, de manière à diminuer un peu la sensibilité, pour qu'elle soit au moins supportable.

Un autre objet auquel on a fait grande attention dans le traitement des femmes pendant l'état puerpéral, est, l'évacuation des Vuidanges. Elles consistent dans le sang qui suinte ou qui est exprimé hors des extrémités des vaisseaux qui alloient communiquer à la partie celluleuse du placenta pendant son séjour dans la matrice, lorsque ce dernier se trouve expulsé, les orifices de ces vaisseaux s'ouvrent dans sa cavité.

On s'est donné beaucoup de peine, afin de s'assurer de la quantité des vuidances, dans l'intention de régler cet écoulement, principalement parce que l'on a attribué plusieurs maladies puerpérales, tant à leur abondance qu'à leur petite quantité. Mais, lorsque nous considérerons la nature de cette évacuation, nous trouverons que la différence de la quantité variéra extrêmement, et qu'il ne sera pas possible de la soumettre à aucune règle quelconque. La quantité des lochies ainsi que les tranchées peuvent être diminuées de beaucoup, par un ménagement prudent du placenta, parcé qu'il doit être évident que dans les cas où la matrice est beaucoup contractée, il y aura moins de lochie évacuée, et où la contraction sera moins forte il y en aura davantage.

Dans le principe cette évacuation sera du sang pur, et ensuite lorsque la matrice devient plus contractée, et les vaisseaux plus fins, elle acquièrera l'apparence d'une eau sanguinolente; alors elle deviendra d'une couleur verdâtre, ressemblera à du serum, et à la fin simplement à de l'eau, jusqu'à ce que les vaisseaux s'oblitèrent entièrement, en mettant une fin totale à cette évacuation. Dans le courant de ces changemens il apparaîtra de tems en tems un peu de sang, même après l'apparition du serum, par l'irrégularité de la diète ou de l'exercice, qui accélère le circulation et augmente l'action du cœur.

Ceux qui ont considéré l'évacuation des lochies comme nuisible, et qui ont attribué des maladies à sa diminution ou à sa suppression, se sont montrés très-actifs en différens moyens pour les faire réparaître, mais ces changemens sont communément les effets et non les causes des maladies, et tous ces moyens ont prouvé qu'ils agissoient plutôt au détriment de la malade qu'à son salut. Si les lochies sont peu abondantes ou point du tout, et si la femme est en bonne santé, les remèdes ne sont point nécessaires, et si elle est maladive, la méthode propre à la guérison de sa maladie reproduira l'écoulement des vuidanges.

Il en est de même de l'abondance des lochies; il est rare qu'elle en soit l'affection primitive, elle dépend, soit de la force de circulation, ou de la grande foiblesse. Dans le premier cas il faut diminuer la force de l'action du cœur et des artères, et dans le dernier, fortifier le système par l'usage du quinquina, les amers, l'accide vitriolique, ainsi que par d'autres remèdes astringents; par ces différens moyens on parviendra à soulager l'état morbifique du système, et l'abondance des vuidanges diminuera lorsque la cause sera enlevée.

Quelquefois on observe que les lochies sont fétides, et cela fut souvent avancé comme une preuve de maladie.

Mais les vuidanges fétides dépendent souvent d'une circonstance accidentelle, sans qu'il y ait de maladie; quelquefois les causes de cette odeur fétide sont une petite portion de la partie maternelle du placenta retenue dans la matrice, ou une portion de la membrane, découverte par WILLIAM HUNTER, qui se putrifie et descend avec les lochies, ou bien du sang qui s'est coagulé dans les extrémités des veines et des artères utérines (particulièrement lorsque la matrice n'a point agi avec force à l'époque de l'expulsion du placenta), enfin lorsque ces différentes parties se putrifient et descendent, elles donnent une odeur fétide au reste des vuidanges.

Il paroîtroit convenable de dire ici quelque chose relalivement au tems, que les femmes doivent se lever de leur lit et de leur permettre de rester levées après l'accouchement.

Il y en a qui ont avancé qu'il étoit essentiel que les femmes se tinssent levées de bon-heure, parce que cette position favorisoit l'évacuation libre des lochies, et que leurs rétentions dans la matrice pourroient produire des inconvéniens.

Cette méthode fut fortement recommandée par un auteur justement célèbre : cependant il paroît naître quelques doutes de l'utilité de cette pratique, lorsque l'on considère, que par la direction du vagin il est à peine possible que les vuidanges soient retenue plus que ne l'est l'évacuation menstruelle.

Si ce que j'avance, est vrai, il paroîtra qu'il pourroit résulter un inconvénient de cette pratique, qui est celui-ci, et qui certainement étant de la plus grande importance, exige toute l'attention ; je veux dire le malheur qu'il y auroit d'encourir le risque d'une hernie de matrice, parce que le poids de ce viscère peut dans les premiers jours après l'accouchement, s'opposer au rétablissement antérieur à la grossesse des ligamens larges, ce qui se feroit certainement plus facilement dans une position du corps horizontale que dans une qui seroit perpendiculaire.

Pour cette seule raison, s'il n'y en avoit point d'autres, il me paroîtroit nécessaire que les femmes ne quittassent point leur lit, et qu'il ne leur fut permis de rester levées avant la fin du troisième ou quatrième jour de leurs couches, et si elles sont délicates et foibles, elles devroient être assujetties à la position horizontale même pendant plus longtems. Il ne faut point conclurre de là qu'il est absolument nécessaire qu'elles soient tenues au lit. Elles peuvent se placer sur un sopha ou sur le lit, parce que cette situation n'affoiblit pas autant que si ellles restoient couchées. Lorsqu'elles commencent à se

lever, elles ne doivent point rester longtems dans la même position de crainte de se fatiguer, ce qui leurs feroit plus de mal que de bien (1).

CHAPITRE IV.

De la Fièvre de Lait, de l'Inflammation et de la Supuration des Mamelles.

RIEN n'est plus évident que l'intention de la nature est; que les mères doivent nourrir leurs enfans. D'après cela il en résulte, qu'une grande partie du sang se porte vers les Mamelles pendant la grossesse, ce qui est cause que leurs volumes augmentent, particulièrement vers le tems de l'accouchement. Cette augmentation de circulation occasionne quelquefois, avant l'époque du travail, une secrétion de lait, et cela d'une telle quantité, qu'il coule en abondance par les mamelons; cependant cette secrétion ne commence communément qu'après la délivrance, et augmente avec rapidité vers le troisième ou quatrième jour des couches, époque où les mamelles deviennent considérablement distendues et douleureuses.

L'irritation qui en est une conséquence, produit quelquefois un grand degré de fièvre dans le systême, qui est souvent précédé d'un violent frisson; suivi d'un accès de fièvre chaude et d'une transpiration abondante: il y a des cas, mais ils sont rares, où cette fièvre a occasionné le délire. Lorsqu'elle n'est point combinée avec

(1) L'Auteur paroît ici vouloir avancer, qu'une position horizontale au moins pendant l'espace de quinze jours après l'accouchement, seroit le meilleur moyen d'éviter les inconvéniens mentionnés ci-dessus. = *Note du traducteur.*

d'autres

d'autres maladics, rarement elle conrinue au-delà des vingt-quatre heures.

Par conſéquent on pourroit conclurre, qu'il ne ſeroit pas néceſſaire d'employer des moyens pour l'éviter ou pour guérir une maladie de ſi peu de durée et de ſi peu d'importance. Mais quoiqu'en la conſidérant comme ſimple, une fièvre de cette nature n'exige que très-peu d'aſſiſtance médicale, cependant lorſqu'une fois elle eſt excitée, elle pourroit être entretenue par d'autres cauſes, par conſéquent il eſt néceſſaire de faire en ſorte de l'éviter, et de la reprimer directement à ſon apparition.

Une évacuation alvine ſemble produire plus d'effet que tous les autres moyens qui ont été employés dans l'intention d'éviter ou de guérir cette fièvre.

Depuis quelques années on s'eſt fait un habitude de donner à la femme un purgatif, trois jours après la délivrance, de manière à procurer deux ou trois ſelles, et cela particulièrement à des perſonnes fortes.

Par ce moyen le ſang ſe porte des mamelles vers les inteſtins, ce qui fait que la ſecrétion diminue, et la conſtitution devient moins ſuſceptible d'être ſtimulée.

Rien n'eſt plus certain, que les femmes traitées de cette manière ſeront moins aſſujetties à ces attaques ſévères de fièvre et que le même traitement réuſſira à celles chez leſquelles on l'auroit omis, même après que la fièvre ſe ſeroit déclarée.

Après les effets d'un purgatif, l'uſage de la mixture ſaline deviendra ſalutaire, avec une petite quantité de vin, d'antimoine tartariſé, donné de quatre heures en quatre heures, juſqu'à ce que la fréquence du pouls, la chaleur et la ſoif ſoient diminuées.

Avant de quitter ce ſujet, je ne m'en écarterai pas beaucoup en touchant quelques mots relativement à l'Inflammation et la Supuration des Mamelles ; c'eſt une maladie à laquelle les femmes en couches ſont très-aſſujetties, et qui, ſelon mon opinion, n'a point été généralement traité avec ſuccès.

Quoique je sois d'avis qu'il est nécessaire que chaque femme nourrice son enfant, il y en a cependant que des circonstances particulières les en empêchent, soit par leurs genres de vie, par la grande délicatesse de leurs constitutions, ou par le défaut des mamelons; et il y en a d'autres, qui par d'autres prétextes ne veullent point s'acquitter des devoirs des mères.

Dans l'un et l'autre cas, le sang se porte abondamment aux mamelles, la secrétion du lait se fait, mais ce dernier n'étant point consumé par l'enfant, il en résulte que les tubes lactés se distendent au point à occasionner de l'inflammation.

Outre ces causes d'inflammation des mamelles, il y en a d'autres qui sont l'application du froid sur les parties, soit qu'il produise immédiatement ses effets aux mamelles, ou qu'il agisse seulement en produisant un changement dans la constitution, lequel fait partie de l'inflammation des mamelles, ou soit que ni l'une ni l'autre ne soient point la cause de cet accident, et que l'application du froid produise une disposition fiévreuse, qui se termine par une inflammation des mamelles, provenant d'une augmentation de la circulation, ou soit que quelquefois l'une ou l'autre ayant lieu, cela ne me paroît point être une conséquence à approfondir. Il nous paroît suffisant pour notre dessin actuel de savoir, que le froid est fréquemment une cause d'inflammation des mamelles.

Le premier symptôme que la femme ressent, est généralement l'apparition d'un petit corps situé dans l'une ou l'autre partie de la mamelle, qui est sensible au toucher. Dans quelques heures il augmente au point d'occuper une plus grande partie de la glande, et quelquefois toute la mamelle participe de l'inflammation, en acquièrant de la dureté et de la sensibilité. Le gonflement de l'une ou de l'autre partie, ou de la mamelle entière, ne dépend point entièrement de la quantité absolue de l'inflammation, mais en partie de celui édémateux des parties environnantes, et l'on observera qu'il

laissera une impression, après avoir retiré le doigt, particulièrement à la partie la plus inférieure de la tumeur.

Lorsque l'inflammation a duré pendant quelques jours, la peau qui recouvre la partie affectée devient rougeâtre, et cette rougeur se répand, selon l'étendue de la partie malade. Bientôt l'on découvrira le développement d'une éminence; la peau sera plus mince dans cette partie par l'effet de la résomption, et particulièrement plus tendre que dans tout autre endroit de la tumeur. A la fin la tumeur s'ouvre par une ou plusieurs petites ouvertures, en donnant un issue graduée au pus qui s'y trouve contenu; si l'orifice se préserve de sa communication jusqu'à ce que le tout soit évacué, l'inflammation se dissipera, la formation du pus sera supprimée ou beaucoup diminuée dans la quantité. Alors l'ouverture laissera échapper, ou du lait pur, ou mêlé avec du serum, ou avec du pus jusqu'à ce que l'orifice de la plaie sera entièrement cicatrisé.

Cependant quelquefois de tels abcès n'ont pas toujours été des terminaisons aussi favorables lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Une plus grande partie de la peau se trouve comprise dans la maladie, il en résulte alors plusieurs ouvertures, qui, par la suite, communiquent l'une dans l'autre et forment un ulcère considérable, de manière que la cavité de l'abcès devient plus exposée, et nécessite un plus long temps pour la guérison.

Dans d'autres cas où l'orifice ne se trouve point à la partie la plus déclinée, le pus, par son poids, produit un autre orifice plus bas, qui donne issue au reste, pour se cicatriser ensuite.

Pendant le progrès de cette maladie, si elle est montée à un haut degré, la constitution sera quelquefois affectée de symptômes febriles; ceci aura lieu particulièrement dans les femmes pléthoriques; le pouls acquièrera de la dureté, de la plénitude et de la force; la langue sera blanche, la soif grande, quelquefois de maux de tête, accompagnés d'inquiétude. Lorsque toute la

mamelle est enflammée, les douleurs sont par fois insupportables et si violentes jusqu'au point d'ôter à la malade toute espèce de repos, après que le pus est formé. Dans la tumeur, la malade est quelquefois fréquemment saisie d'un violent accès de frisson, jusqu'à ce qu'il soit évacué par une ouverture naturelle ou artificielle.

Cette maladie a été considérée comme une déposition de surabondance ou d'un lait nuisible, qui repercuté dans la constitution, occasionnoit d'autres maladies plus dangereuses encore, telles que la fièvre puerpérale, des jambes édémateuses, l'inflammation de la matrice et même la manie. Nous ne sommes point surpris qu'il y ait eu de praticiens, qui, induits en erreur par de telles opinions, ont craint d'empêcher la suppuration. Aussi tous leurs procédés ont tendu directement vers une ample suppuration, et pour lors le pus fut évacué librement par le moyen d'une grande incision.

D'après cela on nous a conseillé d'employer sur ces parties les émollients et les annodins, pendant les progrès de l'inflammation, afin de procurer de l'aise à la malade, et d'accélérer la formation du pus.

Ayant eu des fréquentes occasions d'observer ce mode de traitement, j'ai eu des raisons abondantes d'en être très-mécontent, et il ne paroît point qu'il n'y ait des bons motifs de permettre que l'inflammation de cette nature aille jusqu'à la suppuration, lorsqu'on peut l'en empêcher.

L'on éviteroit beaucoup d'inconvéniens actuels et futurs à la femme, si la cure, par résolution, étoit tentée dès le principe.

Si elle étoit d'une forte constitution et si les symptômes fébriles ou l'inflammation étoient considérables, la saignée du bras deviendroit nécessaire, ainsi que l'usage des minoratifs, dans les vues de diminuer la quantité de sang et la forte action des vaisseaux: pour obtenir le succès de ce même moyen, la diète doit être purement antiphlogestique.

L'objet suivant est de diminuer la circulation dans la partie même ; par conséquent les saignées locales, par l'application de deux ou trois sangsues, incluses dans un verre à vin, jusqu'à ce qu'elles ayent prise à la partie la plus enflammée, laquelle on permettra de saigner pendant quelque tems, après qu'elles se seront détachées.

Les évacuations purgatives journalières, de manière à procurer deux ou trois selles, outre les avantages qui dérivent de leurs principes en général, sont encore utiles, parce qu'elles produisent une révulsion vers les intestins, et conséquemment diminuent la circulation dans les mamelles.

J'ai dit ci-dessus que je m'opposerois à l'usage des fomentations et cataplasmes ; qu'il me soit permis ici de dire ce qu'ils sont. En premier lieu par leur chaleur, ils attirent une grande quantité de sang vers ces parties, et en second, par leurs qualités rélâchantes, ils affoiblissent le ton, et la force a un tel degré, que s'il se formoit du pus par une conséquence inévitable (qui, lorsque cela a lieu, est généralement en grande quantité) l'abcès se guériroit difficilement si l'on y faisoit une grande ouverture.

Par conséquent au lieu d'employer de telles applications, il conviendroit mieux, je crois, et il en résulteroit plus d'utilité de faire usage des préparations de plomb (*) froid appliquées constamment sur la partie enflammée, quand même ce seroit sur la mamelle entière. Les avantages de ce traitement sont nombreux :

1°. Le froid chasse le sang de cette partie, ce qui est encore favorisé par les qualités astringentes du plomb, il en résulte que l'inflammation diminue.

2°. La mamelle n'est point affoiblie ; ce qui fait que s'il s'y formoit un abcès, la cavité seroit plutôt remplie de granulations saines.

(*) Je suis dans l'habitude de recommander une solution d'un drachme de cerussa accetata dans deux onces de vinaigre de vin, à laquelle on peut ajouter une once d'esprit de vin rectifié et cinq onces d'eau distillée.

3°. Si l'inflammation se trouve diminuée, la femme souffrira moins, et la constitution sera moins affectée.

4°. Ou l'on évitera la formation d'un abcès, ou s'il est inévitable, le pus sera en moindre quantité, ce qui abrégera de beaucoup la maladie.

Si les douleurs étoient fortes, il conviendroit de faire usage d'une quantité suffisante d'opium mêlée avec la mixture saline prises de six heures en six heures, afin d'appaiser leurs violences.

Si cette méthode a été commencée de bonne heure et suivie strictement et ponctuellement, l'on parviendra souvent à supprimer entièrement l'inflammation.

Mais si l'assistance chirurgicale étoit appelée trop tard, pour produire une résolution complette, au moins l'étendue de la suppuration sera de beaucoup diminuée.

Cependant, supposons que la mamelle doit suppurer et que l'ondulation du pus peut être distinctement sentie sous la peau, je serai encore d'avis, que l'on persistasse, avec la dissolution saturnine, sans intermission jusqu'à ce que l'abcès se soit élevé en pointe; mais, lorsque les douleurs ne sont point très-fortes, et qu'il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup de peau comprise dans la maladie, on pourroit, dans ce cas, permettre à l'abcès de s'ouvrir spontanément; et si l'ouverture étoit trop petite, elle pourroit être facilement aggrandie par l'introduction d'un morceau d'éponge préparée, ou de racine gentiane, attachée à un morceau de fil, afin d'éviter qu'elle ne glisse dans la cavité de l'abcès; par ce moyen on pourra donner à l'orifice le calibre d'une petite plume à écrire.

Cependant si le pus paroissoit près de la surface de la peau, et qu'il fût probable que celle-ci menaçat de céder par une grande ouverture, ou si les douleurs devenoient insoutenables, il conviendroit mieux alors, de faire une petite ouverture artificielle avec une lancette, pour évacuer une partie du pus, ce qui mitigera de beaucoup les douleurs.

Le tout ne devroit point être évacué en un jour, parce que le vuide de l'abcès seroit grand et se rempliroit toujours avec grande difficulté et demanderoit beaucoup de tems. Au contraire, supposons qu'il semble au chirurgien que l'abcès contienne huit onces de pus, il conviendroit de n'en laisser échapper qu'une demie once, ou tout-au-plus une once, et alors il faudroit oblitérer l'orifice avec du charpie ou de l'éponge préparée, jusqu'au lendemain; alors il faudroit ôter l'appareil afin d'en évacuer d'avantage. Cette opération devroit être répétée pendant plusieurs jours jusqu'à ce que le total fut évacué.

Par ce mode de traitement les côtés de l'abcès se contracteront d'eux-mêmes, indépendamment des granulations, jusqu'à ce que sa cavité ne contienne plus à la fin qu'une quatrième partie du pus de ce que l'on auroit trouvé au moment de l'ouverture. Lorsqu'une fois le tout a été évacué, la cavité doit être entretenue dans un état vuide, en exprimant le pus au-dehors au moins deux fois le jour. Après quelque tems la nature de l'évacuation change; de purulante elle devient séreuse, et à la fin d'une apparence laiteuse, ce qui prouve que les parties ont repris leurs actions naturelles; alors, l'orifice se cicatrisera, même malgré les moyens qu'on mettroit en usage de la tenir ouverte.

J'ai été conduit vers cette manière, de traiter la suppuration des mamelles, parce que j'avois vu résulter de très-mauvaises conséquences de la méthode des grandes incisions, ainsi que des pansemens qui consistoient à remplir le vuide d'une grande quantité de charpie. Il est vrai que les granulations se feront assez vîte, et dans quelques cas elles rempliront bientôt le vuide de l'abcès; mais elles seront toujours foibles, se séparant aisément l'une de l'autre, pâles et sujettes à l'effusion de sang, et cela en profusion, lorsqu'on les touchera un peu fort, particulièrement si l'on a employé pendant le traitement les fomentations et les cataplasmes, la peau ne s'adhérera

point sur elles. La quantité de suppuration conjointement avec l'irritation qui résulte d'une grande plaie, affoiblit les forces de la femme, et produit quelquefois des symptômes d'une fièvre hétique pendant la durée de laquelle la plaie empire et à la fin se guérit avec difficulté après l'espace de quelques mois, et pour lors il faut même employer le quinquina du vin, l'air de la campagne et d'autres toniques et remèdes cordiaux.

De ce traitement conseillé ci-dessus, il résulte seulement un inconvénient, qui est celui d'un second orifice qui se fait à la partie la plus éloignée de la mamelle par la pression qu'a occasionné le poids du pus; mais cet inconvénient n'est point dangereux à la malade ni pénible au chirurgien, parce que communément elle se guérit bientôt.

N'importe, le traitement que l'on suit dans la suppuration des mamelles, il laissera souvent pour quelque tems une dureté dans la partie, qui a été le siége de la maladie. Celle-ci généralement céde avec le tems, mais sa disparition sera beaucoup encouragée par l'usage d'un liniment, appliqué sur la partie dure deux ou trois fois par jour, qui consiste en une partie de camphre sur quatre d'huile, que je préfère surtout aux liniments mercuriels, parce qu'il est plus propre, et qu'il n'est pas suivi de symptômes désagréables, tels que la salivation qui quelquefois a lieu dans les constitutions délicates par l'usage d'une très-petite quantité d'onguent mercuriel.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Des autres Maladies inflammatoires et fébriles qui attaquent les Femmes dant l'État puerpéral.

SECTION PREMIÈRE.

PARMI les écrits des médecins, tant anciens que modernes, l'on trouve peu d'observations détachées relativement aux maladies auxquelles les femmes, d'ans l'État puerpéral, sont assujetties ; cependant il est remarquable, qu'elles sont souvent d'un caractère sérieux, qui entrene avec elles des fatalités, et quelquefois enleve un grand nombre de malades en très-peu de tems.

La raison de cette négligence apparente est que dans beaucoup de contrées, la pratique des accouchemens et le traitement consécutif des femmes en couches ont été abandonnés à des sages-femmes, qui n'étoient point qualifiées pour faire des observations. A Athènes, les anciens ont souvent voulu ôter des mains des femmes ignorantes cette partie de la pratique chirurgicale ; mais des préjugés enracinés et invétérés ne cedent pas facilement aux innovations, malgré les preuves de leurs utilité, et les humains ont souvent montré de l'inclination à rester dans l'erreur volontaire plutôt que de changer leurs anciennes habitudes, qui ne sont respectables que par leur antiquité. A peine y a-t-il un siècle que les hommes de sciences se sont dévoués à la pratique

des accouchemens. Lorsqu'on conſidère la vîteſſe avec laquelle le tems s'écoule, on eſt ſurpris que l'on ait déjà tant fait de choſes et qu'on n'ait pas fait davantage; ſpécialement ſi nous réfléchiſſons, que d'un côté les progrès de l'art ont été contrariés par la délicateſſe des femmes, et que d'un autre côté, il a eu à lutter contre des préjugés ſuggérés par l'intérêt et ſubtilement propagés par des praticiens dans d'autres branches de la médecine; nous ſommes forcés de convenir que malgré ces obſtacles, la pratique des accouchemens ſous tous les rapports, eſt actuellement très-bien connue et que les régles en ſont ſimples et intelligibles.

L'accouchement dans l'état le plus naturel n'eſt certainement point expoſé à beaucoup de dangers; cependant le luxe et la manière de vivre ont aſſujettis les femmes à des difficultés pendant le travail, et à des maladies après les couches d'une grande importance. Et nonobſtant toutes les oppoſitions qui ont été miſes en uſage, avec beaucoup d'induſtrie, contre la pratique des accouchemens, les femmes à la fin ont ſacrifiée des fauſſes idées, pour adopter la conſidération prépondérante de leur conſervation.

Cependant, nos connoiſſances, ſur les maladies des femmes en couches, ne ſont pas encore fort étendues. Ce n'eſt certainement pas par déſaut d'attention, mais parce que rarement l'on atteint la perfection d'une ſcience dans ſon enfance. Des hommes inſtruits et d'une grande réputation ont beaucoup écrit ſur ce ſujet, tant dans ce Royaume qu'en France, et s'il reſte encore quelque obſcurité, nous devons en partie l'imputer à la difficulté qu'il y a à d'éclaircir un ſujet dans une ſeule fois.

Une autre cauſe qui a empêché les progrès des connoiſſances de ces maladies, qui auroient peut-être été mieux connues, c'eſt que toutes les maladies qui attaquoient les femmes après leurs accouchemens, ont été appellées Fièvres puerpérales. Il en eſt réſulté beaucoup de confuſions, de manière que les ſymptômes

les plus oppoſés dans leur nature, ont été par différens auteurs conſidérés comme caractériſant la même maladie; et ils ont recommandé des modes de traitemens, qui étoient auſſi contradictoires l'un à l'autre, que leurs deſcriptions des ſymptômes et leurs opinions ſur la maladie, ayant donné indiſtinctement le nom de Fièvre puerpérale à toutes ces maladies fébriles qui attaquoient les femmes en couches, il s'en eſt ſuivi beaucoup d'inconvéniens. Les praticiens, induits par ce faux raiſonnement, ſe ſont perſuadés que la forme de la maladie qu'ils avoient reſpectivement connue, étoit le plus ſouvent la ſeule, et que les auteurs qui ont décrit une maladie d'un autre eſpèce, qui attaquoit les femmes en couches, ſe ſont ou trompés ou bien ſe ſont fauſſement repréſentés les apparences de la maladie, et ont conſéquemment érré dans le mode de traitement.

Cependant ſi nous conſidérons que pluſieurs de ces auteurs ont été des hommes d'une réputation reconnue dans la profeſſion médicale, et des praticiens nullement ſéduits par les idées capricieuſes et fantaſques de la théorie, nous devrions conclure que leurs deſcriptions ont été tirées de la nature, malgré la différence que l'on peut y appercevoir. Mais ils ſe ſont contentés de conſidérer tous les cas, qui ne s'accordoient point avec l'idée qu'ils entretenoient de la maladie, comme complications; ne ſe ſont point permis de rechercher ſi une femme en couche étoit ſuſceptible d'être atteinte de différentes maladies ou non.

Un apperçu de ce qui a été dit par différens auteurs, viendra bientôt à l'appui de la vérité de ces obſervations (*).

(*) Je bornerai mes remarques principalement à ce qui a été écrit ſur ce ſujet dans le tems des modernes. Le lecteur curieux qui deſire de ſavoir ce que les anciens ont dit relativement aux maladies des femmes en couches, trouveront pluſieurs bonnes obſervations parſemées dans leurs ouvrages depuis le tems d'Hippocrate jusqu'à celui

Quelques auteurs ont considéré cette maladie comme une fièvre inflammatoire, et l'affection de l'abdomen comme symptômatique.

D'autres l'ont considéré comme une inflammation de la cavité de l'abdomen, et les apparences fébriles comme symptômatiques, et ont expliqué cela de cette manière en supposant que, par l'enlevement subit de la compression des vaisseaux sanguins au tems de l'accouchement, une plus grande proportion de fluide qui y circule communément dans l'état naturel, pouvoit se porter sur quelques parties particulières, et que par là, la plus petite obstruction pouvoit occasionner une pléthore locale, et ensuite l'inflammation.

L'inflammation a été ensuite attribuée aux mauvais ménagemens pendant le tems du travail, à une dilatation artificielle de l'orifice de la matrice, par une extraction violente et hâtée du plancenta, par la suppression des vuidanges, par le métastase du lait, &c. Parmi ceux qui ont considéré la maladie comme inflammation locale, il y a eu beaucoup de différence dans les opinions relativement aux parties affectées. La matrice, les ovaires, l'épiploon, les intestins, le péritoine, tous en général, ou une partie en particulier, ont été tour-à-tour supposés d'être le siége exclusif de l'inflammation.

Ainsi ceci ayant été considéré comme la nature de la maladie, les symptômes ont été également décrits sous les rapports correspondans; tel que frisson, douleurs et tuméfaction de l'abdomen partiel ou général; chaleur, soif, une langue blanche et sèche, un pouls dur, plain et fort &c., et il fut dit que l'inflammation se terminoit, soit par résolution, suppuration ou gangrène, avec les symptômes qui accompagnent ces différens états.

---

de Sydenham: ce ne fut qu'après cet époque que la pratique des accouchements commença d'être cultivée en Angleterre comme une branche de la chirurgie.

Le traitement recommandé a été conforme à l'idée qu'on avoit conçu de la maladie, et consistoit en des évacuations répétées, par les saignées les purgatifs pendant ces différens progrès, lesquelles ont été décrites comme spécifiques, et même ont été appliquées à des constitutions foibles et délicates. On a aussi recommandé les préparations d'antimoine avec l'intention d'encourager la transpiration, les vomissemens ou les selles, et l'opium pour calmer les douleurs.

Quelques-uns ont ajouté à ces modes généraux de traitement, la saignée locale, les vésicatoires sur l'abdomen et les fomentations, &c.

Au contraire d'autres auteurs pensent, que la fièvre puerpérale a des marques évidentes de la putréfaction, dont l'on a tracé la cause comme provenant d'un mauvais ménagement pendant le premier période de la grossesse; tel que l'usage des corps-de-jupes, des habits gênés, qui conjointement avec le poids de la matrice, détenoient les excrémens dans les intestins, et que la partie putride et liquide de ceux-là étoit entraînée dans la circulation du sang.

Ceci étoit suivi de perte d'appetit, ce qui faisoit que la bile s'amassoit, devenoit putride, et étoit absorboit. L'habitation des petits chambres, l'usage de liqueurs fortes, un air confiné, et la position horizontale trop longtems continuée (qui en retenant les vuidanges, est supposée occasionner leurs putréfactions) sont considérés comme les causes immédiates; et l'on dit même que la maladie est du genre des fièvres des prisons.

Les symptômes décrits sont ceux que l'on rencontre ordinairement dans les fièvres malignes, conjointement avec la fétidité des lochies, la tuméfaction de l'abdomen.

Avec de telles opinions de la maladie, on a recommandé les moyens de prévenir et de contracter les causes prédisposantes, et éviter les causes occasionnelles de la putréfaction.

Les saignées, les véficatoires, les purgatifs et toutes évacuations extraordinaires sur ces principes, doivent être évitées; mais l'usage de l'émétique est fréquemment donné, afin de favoriser l'évacuation de la salive putrifiée, ainsi que des autres sucs dénaturés que l'on suppose exister dans l'estomac et le duodénum.

Le reste du traitement consiste en des moyens qui préviennent l'abattement des forces, et qui résistent ou détruisent les symptômes putrescents.

J'ai pris ces différentes rélations des auteurs desquels le public avoit avec justice une bonne opinion; et je tâcherai d'éclaircir les diversités de sentimens et de pratiques, en supposant qu'ils ont décrits différens états de la maladie sous le même noms; et je ferai mention dans la conclusion des variétés des Máladies febriles et inflammatoires que j'ai eu occasion de rencontrer chez les femmes puérperales.

Il me paroît absolument impossible d'éclaircir de telles diversités d'opinions suivies par des praticiens instruits, sur d'autres principes, que sur ceux que j'ai mentionnés, qui sont d'appliquer le même nom à différentes maladies.

Pour éviter de tomber dans la même erreur, lorsque j'étois occupé de décrire la Fièvre épidemique qui régnoit parmi les femmes en couches pendant les années 1787 et 1788, j'étois déterminé à n'appliquer aucun nom à la maladie, mais simplement d'assembler les faits, et les décrire comme je les ai rencontrés, sans aucun penchant pour un systême particulier quelconque, et sans tâcher d'éclaircir les apparences avec celles qui ont été mentionnés par quelques auteurs précédens, qui ont écrit sur les maladies puerpérales.

Ceci me paroît la meilleure méthode de communiquer les observations que j'ai faites, et en même-tems pour me mettre à même d'éviter les contradictions.

Depuis ce tems, ayant beaucoup réfléchis sur les différens cas des maladies puerpérales, que j'ai rencontré

dans ma pratique: ayant comparé ceux-ci avec les cas et les obſervations décrits par des auteurs en réputation; et dernièrement ayant par la converſation de mes amis et collégues, rencontré des obſervations valables à ce ſujet, j'ai cru qu'il pourroit être de quelque avantage, au moins pour les jeunes praticiens, d'arranger le réſultat de l'enſemble dans un certain ordre.

Quoique ce ſujet m'ait demandé beaucoup de tems et d'attention, je ne laiſſe pas d'être convaincu de la difficulté de l'entrepriſe, et je réclame l'indulgence du lecteur, qui voudra bien me pardonner les erreurs qu'il rencontrera dans ces pages.

M'étant ainſi engagé, je ne voudrois plus déſiſter; cependant je ſouhaiterois que mes connoiſſances fuſſent égales au deſir que j'ai de rendre ce ſujet d'une manière plus intelligible, qu'il me paroît avoir été rendu jusqu'à préſent. Si j'obtiens le but deſiré, ce ſera aux praticiens, qui font honneur à la profeſſion, d'en décider. Si je ſuis parvenu en quelque façon à expoſer cet objet dans un plus beau jour, et ſi j'ai contribué par mon travail à diminuer les ſouffrances, ainſi qu'à obvier aux malheurs auxquels les femmes en couches ſont aſſujetties, mes eſpérances ſeront pleinement remplies, et je ſerai ſuffiſamment récompenſé de mes peines.

SECTION II.

De l'Inflammation de la Matrice et des Ovaires.

DANS le cours de cet Essai, nous avons déja dit, que le procédé du travail consistoit à vaincre la résistance, ainsi que l'exercice des pouvoirs destinés à la surmonter. La résistance provient du volume de la tête de l'enfant, du rétrécissement comparatif du bassin, et de la rigidité des parties môles. Les pouvoirs employés pour effectuer le passage de la tête de l'enfant sont, l'action de la matrice et des muscles de l'abdomen, qui s'exercent premièrement sur les membranes; et ensuite sur le corps de l'enfant lorsque la liqueur de l'amnios est évacuée. Dans la première période du travail, il arrive assez fréquemment, que le col de la matrice s'engage dans la cavité du bassin en recouvrant la tête de l'enfant, et cette situation fait qu'il se trouve comprimé entre la tête et les côtés du bassin.

En considérant toutes ces circonstances, il paroîtra évident qu'il doit souvent en résulter des causes de violence dans un accouchement naturel, tant à la matrice et au péritoine qui la recouvre, qu'à la partie inférieure de la vessie.

La contraction de la matrice continuée pendant longtems sur le corps de l'enfant, peut à peine avoir lieu sans inconvéniens, et la compression violente que fait la tête de l'enfant sur les parties môles, exposera encore davantage ces parties à être endommagées. En outre, il est à présumer que, dans quelques cas, l'usage impropre des instrumens, particulièrement celui

du

du lévier, qui peut être appliqué clandestinement, occasionne encore plus de violence (*).

En conséquence il peut en résulter des inflammations de l'une ou l'autre de ses parties, qui produiront des symptômes selon la nature de la partie enflammée et l'étendue de l'inflammation.

Mais soit que toutes ces causes d'inflammation existent, les effets sont généralement prévenus par l'évacuation topique des vuidanges; la conséquence nécessaire de la séparation du placenta contribue également à éviter ces accidents, qui, sans cela, auroient probablement lieu.

Une autre cause qui tend vers la même fin, c'est l'apparition du lait qui a lieu, au tems où l'évacuation des lochies commence de diminuer en quantité. Cette révulsion de sang qui se fait de la matrice vers les mamelles, ôte, à ce viscère, la disposition d'alimenter l'inflammation.

Mais nonobstant ces sages précautions de la nature, l'inflammation de la matrice a lieu, par les causes mentionnées ci-dessus, auxquelles on peut ajouter, l'exposition au froid, comme en permettant à l'accouchée de se lever très-peu de tems après l'accouchement. Cette méthode qui a été judicieusement condamnée par le grand SYDENHAM, a une tendance générale à renvoyer les fluides de la circulation sur les parties internes du corps. La direction du sang qui se fait à la matrice pendant la grossesse, dispose naturellement le cours des fluides vers le viscère, par préférence à toute autre partie. Cela, joint à la prédisposition occasionnée par le travail, produira une inflammation dans la substance de la matrice, qui (quoiqu'elle paraisse quelquefois distincte et sans

(*) L'impropriété de l'usage des instrumens uniquement pour abréger le tems de l'accoucheur; et par conséquent dans les cas où ils sont appliqués sans nécessité, a été fortement condamné par le Docteur OSBORN dans les Essais publié dernièrement.

aucune combinaison avec d'autres maladies) ne laisse pas que de se communiquer au péritoine qui la récouvre, ainsi qu'aux parties environnantes; comme par exemple aux ovaires et trompes de fallope.

Lorsque l'inflammation a commencé, les fonctions naturelles de cette partie se dérangent; alors la suppression des vuidanges aura lieu, et la maladie augmentera.

Lorsque la matrice est uniquement dans un état d'inflammation, les symptômes sont assez biens prononcés. Elle commence communément aux environs du deuxième ou troisième jour, après la délivrance, et on la reconnoit premièrement par une sensation douloureuse qui se fait sentir à la partie inférieure de l'abdomen, qui s'accroit par degrés en violence et se distingue des tranchées par sa permanence. Les tranchées sont intermittentes, comme les douleurs du travail, elles dépendent également des contractions de la matrice, tandis que les douleurs de l'inflammation de la matrice sont produites de l'irritation des nerfs de cette partie, qui conséquemment doivent être constantes. La malade se plaint beaucoup comme si l'on faisoit une compression sur la matrice. Par l'examen externe, on trouvera communément la matrice plus volumineuse; elle sera aussi plus dure au toucher, ressemblant à-peu-près à la dureté d'une pierre.

Je ne connois rien de l'orifice de la matrice dans cet état de maladie chez une femme vivante, parce qu'il n'est point d'usage d'examiner cette partie dans des cas semblables, et probablement cela ne procureroit aucun avantage; mais j'ai vu dans une femme morte, que j'ai eu occasion de disséquer, que la matrice se trouvoit beaucoup plus contractée que dans l'état ordinaire de la même période après la délivrance. Il est cependant possible que cela ne se rencontre pas toujours de même; mais je crois qu'il est nécessaire que j'en fasse mention, puisque je l'ai observé une fois.

Bientôt après l'apparition des symptômes dont je viens

de parler, le systême en général s'affectera, tout le corps éprouvera une augmentation de chaleur, la langue deviendra blanche et sèche; il y aura altération, douleur de tête, dureté, plénitude et force dans le pouls (lorsque la maladie a lieu chez de fortes constitutions) et, dans tous les cas, il bat fréquemment depuis 100 jusqu'à 120 pulsations dans une minute.

Après que la maladie s'est manifestée, la malade éprouvera des nausées et de vomissemens. Comme ces symptômes ne sont pas toujours constans, ne pourroient-ils pas dans des cas particuliers dépendre de l'affection de l'un ou de l'autre des ovaires, à cause de la connexion intime qui existe entre ces parties et l'estomac ? Dans la plupart des cas la malade se plaint de fortes douleurs dans la region des reins, et de picotemens dans les aines. L'évacuation des lochies diminue communément de beaucoup, et dans quelques cas elle est totalement supprimée, et la secrétion du lait est en grande partie interceptée.

Les intestins sont différemment affectés dans cette maladie: au commencement il y a souvent constipation, suivie d'une diarrhée, qui, dans quelques cas, devient salutaire, en diminuant les symptômes de l'inflammation.

Les urines sont pour la plupart chargées de couleurs, déposant quelquefois un sédiment transparent colorié, lorsque l'on a occasion de les voir sans être combinées avec l'écoulement de vuidanges. L'on rencontrera quelquefois une rétention d'urine lorsque la maladie a communiqué avec le col de la vessie, ou lorsque la matrice et ce viscère ont souffert au point de nécessiter l'introduction du cathéter deux ou trois fois pendant la journée.

Si les symptômes inflammatoires ne se portent pas à un haut degré, l'abdomen ne se gonfle pas; mais si le contraire arrive, alors l'inflammation affecte le péritoine, et fait naître des nouveaux symptômes, semblables à ceux qui seront observés dans la maladie, que

nous traiterons dans la troisième Section, et pour lors la maladie devient combinée.

Dans le progrès de la maladie, il arrive fréquemment que la malade éprouve de légers frissons à différens tems, pendant le jour, et que son visage devient rouge par intervalles. Sous ces rapports la langue prend un aspect d'un rouge vif, ou une apparence écarlate. Communément après cela, le pouls augmente en pulsation et en foiblesse, bientôt succèdent des symptômes d'irritation du systême en général et la malade est souvant enlevée en très-peu de tems. Cependant quelquefois, ces cas ne se terminent pas toujours aussi fatalement; une évacuation des lochies fétides rend les symptômes moins graves, le pouls devient moins fréquent, la rougeur des joues paroît moins souvent, la langue devient plus pâle, et la peau qui étoit avant chaude et aride, se relâche et se tempère, une diarrhée spontannée a lieu, et la malade se rétablit.

L'espoir de la guérison est beaucoup plus fondé, lorsqu'il n'a point apparu de frissons, ni rougeur à la face, ni aucun de ces symptômes défavorables décrits ci-dessus; mais lorsque la matrice se ramollit graduellement, et qu'elle devient moins sensible, que l'évacuation des vuidanges reparoît dans sa quantité et qualité ordinaire, et que la secrétion du lait a repris ses fonctions, ces derniers sont de la meilleure augure.

Une cessation subite des douleurs, suivie d'un affaissement des forces et du délire, n'est pas communément considérée comme un symptôme fatal dans cette maladie, comme il l'est dans celle que nous décrirons ci-après. Lorsque cette maladie est mortelle, c'est ordinairement par les symptômes d'irritation.

En examinant les corps des femmes qui moururent de cette maladie, nous n'avons rencontré que très-peu ou point du tout de fluide extravasé dans la cavité de l'abdomen, lorsque la maladie avoit existé simplement. Le péritoine a été également trouvé, dans quelques

cas, dans un état d'intégrité; dans d'autres cependant, cette partie de cette membrane qui recouvre la matrice a été trouvée dans un état d'inflammation partielle, ainsi que cette partie qui recouvre la partie postérieure de la vessie, on trouve souvent de l'inflammation le long des trompes de fallope, qui, lorsqu'on en fait l'ouverture, paroissent chargées de sang.

Les ovaires sont souvent affectés semblablement. La matrice offre une substance extrêmement ferme, et plus volumineuse que dans l'état contracté naturel. En incisant la substance de la matrice, elle offrira souvent une matière purulente, qui dans tous les cas où je l'ai rencontrée, se trouve située dans les grandes veines de ce viscère; l'on rencontre aussi souvent du pus dans les cavités des trompes de fallope ainsi que dans la substance des ovaires, qui se trouvent distendus par l'inflammation, et cette matière purulente représente dans quelques cas un œuf de pigeon.

Il ne s'est présenté qu'un cas, qui se soit terminé par la gangrène de la substance de la matrice où son col offroit une apparence gangréneuse: mais il faut observer que dans ce cas l'accoucheur avoit fait usage des instrumens.

Je sais fort bien que l'on a souvent avancé que la matrice étoit atteinte de gangrène; mais je suis persuadé que cela a été dit principalement par des personnes qui n'étoient point dans l'habitude d'examiner les corps des femmes mortes, pendant l'état puerpéral, en se laissant tromper par les apparences de cette partie de la matrice, où le placenta avoit adhéré pendant son séjour et en prenant cet endroit pour celui gangréné, tandis que ce n'est communément que les restes de la portion maternelle du placenta, et du sang coagulé qui obliterent les extrêmités des grands vaisseaux de la matrice, par la séparation du placenta; en y prêtant un peu d'attention, et en grattant légérement cette substance, l'on découvrira en dessous la surface interne de ce viscère sans apparence de gangrène.

Cette maladie, selon moi, n'a jamais été épidémique, et il n'est pas propable qu'elle le devienne jamais; mais elle a lieu plus fréquemment à la campagne que dans les grandes villes, par rapport à la différence de l'atmosphère qui est plus susceptible de coopérer à l'inflammation.

On la rencontre aussi plus souvent dans les femmes robustes, que dans les constitutions délicates, et particulièrement, dans celles qui, pendant la grossesse, ou immédiatement après la délivrance, ont fait usage des alimens grossiers et des liqueurs spiritueuses.

Il est raisonnable de croire, que dans une légère disposition à l'inflammation d'un viscère quelconque, on peut empêcher le développement, par une attention convénable au régime &c., tandis que la moindre irrégularité la met en activité. En effet, je crois avoir vu plusieurs cas où il y a eu un degré de douleur constant et de sensibilité à la partie inférieure de l'abdomen, après la délivrance, dans lesquelles, par des attentions soignées et dirigées vers ces circonstances, on a évité la maladie, parce qu'elles ont une tendance à vaincre la cause, ou à diminuer la durée de l'inflammation : ces moyens sont trop bien connus de tous les praticiens, pour qu'il soit nécessaire de les développer ici.

Tous les préservatifs de cette maladie peuvent être aidés par des soins relatifs à la femme, avant et pendant le travail : on pourroit se conduire selon le plan suggéré dans le premier, le deuxième et le troisième Chapitre.

De toutes les maladies qui affligent les femmes dans l'état puerpéral, je considère celle-ci, comme la moins fatale et à laquelle l'accoucheur instruit peut presque toujours remédier, lorsqu'il s'y prend dès le commencement, le principe étant accompagnée de douleurs et souvent suivi de symptômes constitutionnels, qui alarment bientôt la femme ainsi que l'accoucheur. Ces symptômes démontrent suffisamment la nature de la maladie, et pour lors le mode de traitement convénable au

foulagement devient apparent, et ſera très-fréquemment accompagné du ſuccès, ſi l'inflammation ſe borne ſimplement à la matrice.

Tous les moyens qui ont une tendance quelconque à diminuer la quantité des fluides en circulation, et d'affoiblir l'action du cœur et des artères, doivent être employés au commencement afin de vaincre l'inflammation.

Par conſéquent la ſaignée du bras (dans les fortes conſtitutions et particulièrement à la campagne) doit être employée, parce que d'elle dépend tout le ſuccès, lorsqu'elle eſt faite de bonne heure. La quantité doit être appréciée d'après la conſtitution de la femme, la violence des ſymptômes et l'état du pouls. Dans la répétition de cette opération, il faut ſe gouverner d'après les mêmes circonſtances, et les effets qu'aura produis ſur la maladie l'évacuation antérieure. Il faut obſerver en outre qu'il ſera ſouvent néceſſaire de répéter la ſaignée, non-ſeulement pour la deuxième mais pour la troiſième fois. Dans des malades moins robuſtes, en cas que les ſymptômes ſoient diminués, mais non point entièrement diſparus par la première ſaignée, on trouvera convénable d'appliquer une demie douzaine de ſangſues ſur le bas-ventre, afin d'évacuer d'avantage de ſang: s'il étoit néceſſaire de continuer cette évacuation après la chûte des ſangſues, on pourroit l'effectuer par l'application, ſur le bas-ventre, de la flanelle chaude.

La fomentation faite par le moyen d'une infuſion de fleurs de camomilles, la décoction de têtes de pavots (le linge employé pour ce ſujet étant arroſé avec de l'eſprit de vin camphré) eſt auſſi d'une grande utilité pour mitiger les douleurs et diſpoſer la malade à une légère tranſpiration. Il faut prêter la plus grande attention à ce que l'on ne mouille pas les draps de lit, en appliquant ces fomentations et que la malade ne ſoit point expoſée au froid; et lorsque l'on enlève la fomentation, il ſera avantageux d'eſſuyer la peau jusqu'à ce

qu'elle soit parfaitement sèche, et pour lors on fera une embrocation sur le bas-ventre d'un liniment huileux chaud, tel qu'une once d'huile d'olive mêlée avec deux drachmes ds camphre et une drachme d'huile de cloud de girofle.

Quant à l'application des vésicatoires sur l'abdomen, qui paroissent si salutaires dans plusieurs autres inflammations internes, je ne puis en recommander l'usage, ni en garantir les avantages: au contraire, ils ont souvent augmenté considérablement la fréquence du pouls, et l'irritation du systême en général.

En outre, je sais que plus d'une fois les effets des cantharides ont évidemment produits, par leur absorption, l'inflammation des reins, le long du trajet des uretères, de la vessie, et méat-urinaire accompagnée de grandes douleurs ajoutées aux autres symptômes.

D'après ces rapports, je suis incertain sur l'utilité de l'usage des vesicatoires dans cette maladie; cependant, comme ils sont très-salutaires dans plusieurs autres cas d'inflammation interne, tels que dans la pleurisie et péripneumonie &c., je n'oserai pas trop interdire leur usage, quoique je n'aye pas été assez heureux pour en retirer beaucoup d'utilité.

Je n'oserois non plus recommander les purgatifs, comme salutaires, dans l'inflammation de la matrice, qui succède à l'accouchement. Je crois qu'il est toujours raisonnable de procurer deux ou trois selles à l'apparition de la maladie; mais après, il sera suffisant de tenir le ventre libre, en faisant prendre à la malade quelques légers minoratifs, tels qu'un peu de rhubarbe, une petite quantité d'huile de castor, ou d'autres médicamens de cette nature. L'inconvénient que j'ai rencontré dans l'usage continué des purgatifs, c'est qu'ils ont toujours supprimé cette légère transpiration, qui, lorsqu'elle peut être produite et maintenue, contribue plus au rétablissement de la malade qu'aucun autre moyen que je connoisse.

Cette opinion de pratique peut paroître contradictoire à

à ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'une diarrhée ſpontanée quelquefois ſoulagoit la malade. Mais qu'il me ſoit permis d'obſerver, qu'il peut y avoir une différence eſſentielle entre une diarrhée naturelle et une diarrhée artificielle. En premier lieu, une action de la conſtitution peut produire une détermination, qui eſt au-deſſus de notre intelligence, et par ce moyen ſupprimer l'inflammation de la matrice: mais dans le deuxième cas, quoique nous puiſſions procurer un dévoiement, ſi cette évacuation n'a pas le changement deſiré, qui accompagne ordinairement l'évacuation ſpontanée, cette diarrhée artificielle ne peut pas guérir la malade; et ſi elle ne fait pas, de bien elle peut être nuiſible, non-ſeulement par ſes effets ſur la tranſpiration, mais par la détermination de la circulation vers les parties internes du corps.

Après la diminution de l'action du ſyſtème vaſculaire, il eſt de la plus haute importance, s'il eſt poſſible, d'exciter une tranſpiration légère, qui eſt évidemment avantageuſe, telle que nous avons mentionnée ci-deſſus.

L'uſage des petites doſes d'antimoine et l'opium, en y ajoutant un peu de rhubarbe, ſous la forme de pillules qui peuvent être ſuivies d'une doſe de la mixture ſaline priſes tous les ſix heures, répond parfaitement à l'attente; l'opium tend à calmer les douleurs et la rhubarbe aſſure aux inteſtins une action régulière ſans évacuations violentes. Une doſe compoſée d'environ trois grains de poudre d'antimoine, avec la même quantité de rhubarbe et un demi grain d'opium, réuſſira communément. La doſe d'antimoine ne doit point être auſſi forte que pour provoquer des vomiſſemens.

On peut augmenter l'opium tant en quantité que dans la fréquence de la répétion, de manière à calmer les douleurs, qui ſeules aggraveront la maladie. En outre, à moins que l'on n'ait mitigé les douleurs, la malade ſera totalement privée de ſommeil et tombera dans des ſymptômes d'irritations.

En effet, à moins que l'on ſoupçonne la préſence

des alimens indigestes ou indigérables dans l'estomac, l'action de vomir doit être évitée, parce que constamment elle aggrave les douleurs par les effets de l'agitation, et de la compression des muscles du bas-ventre sur la matrice enflammée.

Si, pendant le cours de la maladie, il survenoit une diarrhée spontanée, il ne faudroit que faire attention à l'état des forces pour qu'elles ne se réduisissent pas trop par les effets de cette diarrhée. Si cependant les évacuations étoient fréquentes et copieuses, il seroit nécessaire d'administrer quelquefois quelques doses de la mixture crétacée, avec une petite quantité d'opium et d'ipécacuanha, de manière à modérer le dévoiement sans le supprimer.

Si par l'un ou l'autre de ces moyens recommandés ci-dessus, on étoit parvenu à vaincre la violence de la maladie, ce plan devroit être continué pendant tout son cours, ou jusqu'à ce que nous serions assurés que la malade est hors de danger.

Mais si, nonobstant l'usage de remèdes que nous venons de conseiller, les symptômes continuoient dans leur vigueur, il vaudroit mieux temporiser, comme le grand SYDENHAM la recommandé dans un cas semblable, en comptant sur les pouvoirs de la constitution; ainsi, si nous n'obtenons point de succès au commencement, nous n'aurons pas lieu d'espérer de gagner sur la maladie en poursuivant pendant un assez long temps le même plan, et nous ne pouvons alors que séconder les efforts de la nature.

Dans le cours de cette maladie il paroît à peine nécessaire de recommander que la nourriture de la malade doit être d'une consistance légère et facile à digérer. Les alimens animaux de toute espèce et toutes sortes de liqueurs fermentées doivent être strictement prohibés.

Si, après que les symptômes ont continué pendant plusieurs jours, la femme étoit saisie d'un frisson, il est presque certain que l'inflammation s'est terminée par la

suppuration. Ici les ressources de l'art paroissent inéficaces. Dans des circonstances aussi fatales, plusieurs en seront nécessairement les victimes. Si la suppuration se fait dans les veines de la matrice ou dans les trompes de fallope, le pus pourra probablement s'échapper dans la cavité de la matrice. Mais s'il se trouve situé (comme je l'ai vu) dans les ovaires, l'évacuation se fait soit par par absorption ou en se frayant un chemin dans la cavité de l'abdomen, ou par une adhérence entre l'ovaire et les parois de l'abdomen, et par ce moyen il peut se faire jour à l'extérieur. Quant au premier cas, nous ne pouvons en obtenir des preuves évidentes et l'on peut douter si jamais il a lieu; quant au second, je n'ai point été dans le cas de l'éprouver. Mon expérience ne m'a fourni qu'une exemple d'un abcès circonscrit qui s'est développé dans la cavité de l'abdomen à la suite d'une inflammation de la matrice dans une femme puerpérale. Celui-ci s'est ouvert quelques mois après la délivrance à l'ombilic: mais les événemens de ce cas ne me sont jamais parvenus.

Je suis incliné à penser que la suppuration qu'entraîne la maladie, détruit communément la malade. J'en augure ainsi, par l'aspect que m'a présenté l'ouverture des corps, dans l'état de suppuration de la matrice et des ovaires.

Comme les effets de la matière purulente dans ces circonstances sont d'exciter l'irritation, les moyens sédatifs, tels qu'ils sont ordinairement employés dans la suppuration interne, comme la décoction de sarsaparille avec l'opium, peuvent être administrés; mais malheureusement je doute fort de leur efficacité. La femme perd évidemment l'embonpoint et les forces; sa contenance devient pâle, appauvrie, à l'exception de quelques taches rouges qu'on apperçoit quelquefois sur les joues, les paumes des mains et les plantes des pieds sont affectées d'une chaleur brûlante; le pouls devient petit, fréquent et dur; les yeux creux, et la face dans un état

d'anxiété ; les sueurs colliquatives succèdent bientôt ; à la fin les extrémités deviennent froides, et la malade s'affaise et meurt.

Section III.

De l'Inflammation du Péritoine ou de la Membrane qui tapisse la Cavité de l'Abdomen.

Il paroît qu'il y a dans le péritoine une grande disposition à s'enflammer dans les femmes après l'accouchement, de manière que les causes appliqués aux corps qui ont généralement une tendance à exciter l'inflammation des parties internes, paroissent particulièrement se diriger dans leurs opérations vers cette partie pendant l'état puerpéral.

Ainsi cette maladie est très-fréquente, et a également été appelée Fièvre puerpérale.

L'on s'est imaginé que cette prédisposition pouvoit dépendre de quelques changemens dans l'état de ces parties, ou de la cavité de l'abdomen à la suite de l'action du travail, ou de la contraction de la matrice. Il paroît cependant contraire à la sagesse de la nature de former de parties qui, par des circonstances, se trouvent nécessairement inclinés par elle-même dans l'état de santé, à une disposition, ou une cause de maladie. En outre, le changement de la cavité de l'abdomen est si fréquent en occurences, et cette maladie est comparativement si rare, qu'il est à peine croyable qu'il y ait tant de personnes qui puissent l'éviter et si peu qui soient assujetties à son influence.

Dans quelques cas, la compression qu'occasionne la tête de l'enfant sur le péritoine en entrant dans le détroit

supérieur du bassin, ou sur la partie qui recouvre le col de la matrice, ou celle de la vessie peut être une disposition à la maladie, si elle ne la produit point; et je crois que souvent elle en est une cause occasionnelle.

On pourroit objecter à cela que cette compression devroit produire plus souvent la maladie, qu'en effet elle le ne fait. Mais d'un autre côté, on doit se rappeler, que ce n'est pas seulement dans les cas où la tête de l'enfant est comparativement grosse, qu'il en résulte un grand degré de compression au point d'occasionner la maladie. Mais que lorsque les dimentions de la tête sont petites en proportion de celles du bassin, ou de la grosseur ordinaire, à peine peut-il arriver une violente compression, ce qui explique pourquoi la maladie n'a pas toujours lieu après tous les accouchemens.

Outre cette cause d'inflammation du péritoine, l'application du froid extérieurement en est une autre, qui étant jointe à la plus petite contusion, qui pourroit avoir été occasionné par le travail et qui seule n'auroit point produit de maladie, pourra occasionner l'inflammation du péritoine. La maladie a été dans plusieurs cas produite, soit en serrant fortement le ventre immédiatement après l'accouchement, soit par l'usage de boissons fortes, ainsi qu'il a été dit plus haut.

S'il est permis de juger par ce que la malade ressent, l'inflammation commence en certains cas, dans une petite partie de la membrane, et se propage ensuite dans toute son étendue; dans d'autres, elle paroît s'affecter entièrement tout d'un coup.

Au premier abord la douleur se fait sentir dans quelques parties particulières de l'abdomen, c'est le premier symptôme, au lieu que par la suite le ventre sera communément sensible au toucher; généralement cette sensibilité augmente très-rapidement, lorsqu'elle a commencé, et comme les douleurs augmentent, la tuméfaction de l'abdomen paroît bientôt et s'étend dans le cours de la maladie, au point qu'elle ressemble à celle qui étoit avant la délivrance.

Plusieurs symptômes tant constitutionnels que locaux se manifestent dans les progrès de la maladie et la caractérisent évidemment, en la distenguant des autres affections.

La permanence des douleurs la distingue des tranchées et les douleurs universelles de la cavité de l'abdomen empêchent qu'on ne la confonde avec l'inflammation de la matrice. Toute la duplicature interne de l'abdomen étant dans un état enflammé, les douleurs deviennent si violentes par l'effet de la plus petite compression, même par le poids des draps du lit, et le moindre mouvement la dérange si fort, qu'elle est hors d'état de se tourner d'un côté ou de l'autre, et conséquemment elle est absolument contrainte de garder toujours une même position.

Plusieurs symptômes particuliers naissent de l'affection du péritoine, qui recouvre différentes parties, tels que des nausées constante et vomissement de matière bilieuse, comme lorsque l'estomac est affecté. Cette matière paroît être augmentée considérablement en secrétion au-delà de la quantité, dans l'état naturel. L'état de l'action et de la secrétion des intestins varie beaucoup; quelquefois cette action paroît se faire naturellement, et quelquefois elle est suivie d'un violent vomissement, et les excrémens sont entremêlés d'une portion considérable de bile. Les fonctions de la vessie se dérangent également par des envies constantes d'uriner; pour lors les urines s'échappent fréquemment et en petite quantité.

Communément la malade éprouve de la difficulté à respirer, principalement dans le violent état de cette maladie, qui dépend de la grande distention de l'abdomen qui, par cette raison, comprime le diaphragme et empêche l'action libre des poumons.

En conséquence de la dérivation générale vers les intestins, la secrétion du lait comme dans la maladie déjà décrite, diminue, se supprime entièrement, et les mamelles qui étoient tendues avant la maladie, deviennent flasques et vuides.

L'évacuation des vuidanges, par la même raiſon, éprouve un changement et occaſionne une ſuppreſſion totale.

La conſtitution s'affecte bientôt par cette maladie. Une chaleur générale ſe manifeſte parmi tout le corps, avec une rougeur à la face et s'étend ſucceſſivement ſur les yeux, la langue devient blanche et ſèche, accompagnée d'une ſoif qui ne peut être appaiſée, la peau arride, tachée et d'une chaleur brulante. Les pulſations du cœur et du ſyſtème artériel ſont conſidérablement augmentés, et le pouls qui eſt pour la plupart du temps petit, eſt rarement dur.

Lorsque les progrès de la maladie tendent vers la deſtruction de la malade, tous les ſymptômes s'aggravent; les douleurs du ventre augmentent en violence d'heure en heure. Elle eſt contrainte de ſe coucher entièrement ſur le dos, par rapport aux douleurs qui vont toujours en augmentant et qui l'empêchent abſolument de remuer : pour la même raiſon les genoux ſont rapprochés du ventre. Le pouls devient plus fréquent, la reſpiration plus difficile, et à la fin après que la malade a ſouffert, pendant pluſieurs jours, les douleurs les plus aigues, ſurvient ſubitement un calme trompeur. Alors la fréquence du pouls augmente et perd ſa force, la malade devient pâle, les extrêmités du corps et le viſage ſont froids et accompagnés d'une tranſpiration viſceuſe. Les excrémens paſſent involontairement; l'esprit s'égare dans un délire violent, et la malade inſenſiblement ſe meurt.

Lorsque les douleurs diſparoiſſent ſubitement dans cette maladie, c'eſt presque toujours un ſymptôme mortel.

S'il y a apparence de guériſon, ſoit par les effets de la nature ou les ſecours de l'art, elle eſt généralement indiquée par une diminution inſenſible des douleurs de l'abdomen, et particulièrement lorſqu'elle change de ſituation, c'eſt un ſigne certain de décroiſſement de l'inflammation. Un autre ſymptôme très-favorable c'eſt

le retour du lait dans les mamelles, et l'évacuation des vuidanges; mais il faut aussi observer que la dernière dans quelques cas ne revient plus, ayant été une fois supprimée, quoique la malade se rétablisse. Le pouls devient moins fréquent et plus développé, et même plus plain que dans l'état le plus violent de la maladie.

La langue est plus humide et perd graduellement sa blancheur; communément elle devient nette sur ses bords; l'excrétion des urines se fait en grande quantité; la peau est plus souple et plus fraiche; la respiration insensiblement est moins laborieuse jusqu'à ce qu'elle devient naturelle.

Vers la fin de la maladie, tandis que les symptômes disparoissent, il survient quelquefois une diarrhée considérable, qui souvent procure la guérison de la maladie.

Cette affection ainsi que la précédente n'a point été reconnue pour épidémique; mais on la rencontre beaucoup plus souvent à la campagne; rarement dans les grandes villes, et particulièrement dans les hôpitaux. En effet, elle n'arrive jamais qu'aux constitutions les plus robustes et pléthoriques, ou à la suite de l'application violente des instrumens.

Lorsque la maladie a produit une grande distension de l'abdomen, la malade rarement échappe par des raisons tout-à-fait évidentes. Cette maladie est plus fatale que celle que nous avons décrite dans le Chapitre précédent.

La première n'affecte qu'une partie seule, qui par sa fonction, n'est point nécessaire à la vie; tandis que l'autre par son étendue, attaque un grand nombre d'autres parties qui sont indispensablement nécessaire au salut et même à l'existance du corps.

Les apparences qu'offre l'inspection des femmes mortes de cette maladie, sont celles de l'Inflammation du péritoine, qui recouvre les différens viscères, surtout la partie qui recouvre le col de la matrice et de la vessie, qui sont généralement plus enflammées que les autres.

autres. Cependant il est peu de parties qui ne soient sujettes à cette inflammation. La surface de l'estomac, le foie, la râte, l'épiploon, les grands et les petits intestins, la matrice, la partie interne du péritoine qui recouvre les muscles abdominaux, y participeront tantôt l'un tantôt l'autre, ou tous ensembles. D'après l'expérience que j'en ai faite, l'une n'y participera pas plus que l'autre. Je crois qu'il est particulièrement nécessaire de faire cette remarque, parce qu'il y a eu différens auteurs qui ont traité de cette maladie et mis beaucoup d'importance sur la suppuration exclusive de l'affection de quelques parties particulières, principalement de l'épiploon. D'après une expérience étendue, je suis convaincu, que cette supposition est erronée et que l'affection est générale ou que du moins elle n'est point confinée dans une partie exclusivement. Il y a généralement une collection considérable de fluide dans la cavité de l'abdomen, qui ressemble à du serum mêlé de pus; mais il diffère de tous les deux, parce qu'il n'est point homogène dans sa texture, et qu'il est entremêlé avec des portions de matière solide, comme l'on rencontre sur la surface du péritoine. Nous parlerons plus amplement ci-après de la nature de ce fluide.

Je n'ai jamais rencontré, dans aucune femme morte de cette maladie, des marques de gangrène, ni de mortification dans les viscères de la cavité de l'abdomen.

DISSECTION (1).

« Nous avons fait le citoyen Van Lokeren, médecin de l'Hôpital, et moi, l'ouverture du corps d'une femme le 15 pluviôse an 7, à l'Hospice civil de la ville de Gand; voici ce que nous avons observé de plus remarquable au bas-ventre:

1°. Le ventre tuméfié au point qu'il représentoit celui d'une femme grosse au terme de neuf mois.

2°. Dans la capacité de l'abdomen un épanchement considérable de sérosité lymphatique. Le péritoine étoit recouvert d'une croûte semblable à une lymphe coagulée de la même nature du fluide épanché, car en agitant le péritoine dans ce fluide, cette lymphe coagulée s'en détachoit et se mêloit ensemble pour ne former qu'un même fluide.

3°. L'estomac et les intestins étoient considérablement distendus par l'air qui y étoit contenu.

4°. La matrice n'offrit rien de particulier à sa surface externe.

5°. La surface interne étoit recouverte par un sang qui indiquoit la nature des lochies sans odeurs.

6°. Tous les viscères du bas-ventre en général ne laissoient appercevoir aucune trace d'inflammation marquée, ni de gangrène, et l'un n'étoit pas plus affecté que l'autre.

Avant de procéder à l'ouverture de la Poitrine, nous avons eu soin d'évacuer le fluide contenu dans la cavité

---

(1) Qu'il me soit permis d'insérer ici la dissection du corps d'une femme morte en couche à la suite d'une Inflammation du Péritoine, parce que les phénomènes ressemblent parfaitement à ceux que Messieurs White, Clarke, &c. ont rencontrés dans d'autres femmes mortes de la même maladie. = *Observation du traducteur.*

du bas-ventre, de crainte qu'une partie de ce fluide ne ſe fit jour à travers le diaphragme, ce qui auroit pu nous induire en erreur.

La poitrine étant ouverte, les poumons, la pleure, le péricarde, le cœur, &c. étoient tous dans un état d'intégrité parfaite; mais il y avoit également un épanchement conſidérable dans la cavité droite de la poitrine, avec cette différence que ce fluide étoit une lymphe jaunâtre et ne reſſembloit nullement en apparence à celle épanchée dans le bas-ventre.

Il en réſulte de cette obſervation, que la malade avoit eu les mêmes ſymptômes décrits par l'Auteur dans le Chapitre de l'*Inflammation du Péritoine.* Cette femme n'a été admiſe à l'hôpital que deux jours après ſon accouchement, qui avoit été terminé par le forceps.,,

---

Le mode de traitement de cette maladie, eſt le même que celui qui a été démontré dans le Chapitre précédent. Mais il faut obſerver que les moyens que l'on employera, ſeront généralement moins efficaces, particulièrement s'il n'ont point été mis en uſage dans le principe de la maladie.

Si l'abdomen eſt conſidérablement tuméfié, s'il y a fluctuation et que l'on ſoit aſſuré que c'eſt un fluide extravaſé dans la cavité, il eſt rarement à eſpérer que la malade recouvre la ſanté.

Lorſqu'il eſt poſſible, la ſaignée du ſyſtème en général et locale doit être employée et répétée ſelon le jugement des praticiens, et d'après les circonſtances qui accompagnent la maladie, c'eſt-à-dire, eu égard à la conſtitution de la femme, à la nature de l'épidémie, s'il en exiſte, à ſa manière de vivre, à ſa demeure, ſi elle eſt dans un hôpital, dans une grande ville, ou à la campagne.

Toutes ces considérations doivent être appréciées, pour diriger notre conduite ; et dans ces cas, comme dans tous les autres qui regardent la médecine, on ne peut prescrire que fort peu de régles générales, qui ne soient fréquemment sujettes à des exceptions. Il arrive souvent après la saignée, que le pouls devient plus libre et la douleur moins forte. Le sang qui provient de la saignée a toujours une croûte sur la surface.

Mon intention n'est pas d'ajouter encore à la manière de traiter cette maladie, parce que c'est la même que celle qui a été décrite dans le premier Chapitre ; et par conséquent j'invite le lecteur à y voir ce que j'ai dit à ce sujet.

Dans les Chapitres précédens j'ai décrit l'inflammation de la Matrice et du Péritoine, distinguée de l'une et de l'autre, comme elle a lieu quelquefois.

Cependant il y a des cas où, par la même cause, la substance de la matrice et la surface du péritoine, ainsi que les autres viscères, deviennent toutes à la fois affectées de l'inflammation. Dans ce cas, il y aura une combinaison ou complication des symptômes des deux maladies. J'ai jugé à propos, dans les deux Chapitres précédens, de traiter l'état de l'Inflammation de la Matrice et du Péritoine séparément. Mais il est juste que j'observe ici, qu'ils sont souvent mêlés ensemble et que les cas mixtes sont ceux que nous rencontrons le plus souvent, dans lesquels nous trouvons une complication de symptômes provenant de deux parties affectés différentes. Cet état est très-dangereux pour la malade, et le degré de danger doit être estimé d'après la violence des symptômes déjà décrits, en se rappelant constamment qu'il s'aggravera proportionnellement au grand nombre des parties affectées.

Avant de terminer ce sujet, qu'il me soit permis de prévenir ceux d'entre mes lecteurs, qui n'ont point atteint assez d'expérience, qu'ils doivent user d'une grande circonspection, afin de distinguer ces maladies d'entre les cas de fièvres qui sont des conséquences de l'accouchement.

Ces maladies régnent chez les constitutions affoiblies, principalement dans les hôpitaux, lorsqu'il y a une disposition à une épidémie, et qu'elles ont une tendance à l'abattement.

Dans toutes ces circonstances, il faut particulièrement avoir attention de ne pas employer la saignée, excepté dans le cas où elle est indispensable et ce cas arrive très-rarement.

SECTION IV.

De l'Inflammation de la Matrice, des Ovaires, et des Trompes de Fallope ou du Péritoine, accompagnée d'Affections inflammatoires du Systême.

Les auteurs ont traité des cas de fièvres inflammatoires qui attaquoient les femmes puerpérales; et ils ont imaginé, que cette fièvre se déclaroit premièrement, et que les affections inflammatoires de l'abdomen, qui survenoient après, étoient consécutives.

Cette idée provenoit de ce que, dans plusieurs cas, le premier symptôme de la maladie qui se déclaroit, étoit un frisson. Lorsque celui-ci arrive, et qu'il est violent, c'est une preuve que le systême sympâthise avec l'affection locale au commencement de la maladie; dans ce cas la malade est dans un plus grand danger, que lorsqu'il n'y a point eu de frisson précédent, ou quand il

n'a été que léger, peut-être c'est l'étendue de la maladie locale qui occasionne si tôt, dans quelques cas, l'affection du système. Quoique la fièvre se déclare la première, n'importe, (si elle est d'une nature inflammatoire) et que l'inflammation lui succède, ou qu'elle la précède et que l'affection inflammatoire en soit seulement la conséquence, l'état de la maladie sera à-peu-près le même.

Lorsque le principe de la maladie est accompagnée de frissons, le système en général souffre considérablement pendant tout son cours (si la constitution est robuste et pléthorique); alors tout le corps s'altère, les yeux deviennent rouges, le cerveau éprouve un violent battement, la malade ressent un grand mal de tête accompagné d'un tintement d'oreilles, le visage est rouge, les yeux sont égarés. La chaleur parmi tout le corps s'accroit; quelquefois la malade a aux environs de la tête une transpiration abondante, qui cependant ne mitige point les symptômes. Bientôt il succède a cela une confusion d'idées, qui est suivie d'un délire violent, dans lequel souvent la malade meurt. Dans d'autres, quand la maladie locale ne la détruit point, le délire se termine en manie; mais ce cas est rare.

Tous ces symptômes indiquent fortement non-seulement la présence d'une maladie locale, mais aussi une augmentation de l'action du cœur et des artères de tout le système en général. Maintenant quoiqu'il paraisse que l'action des pouvoirs soit grande, nous devons cependant nous rappeler, qu'il doit y avoir un plus grand épuisement de force absolue que dans un cas où il y a seulement une maladie accompagnée d'une augmentation d'action d'une partie du corps, parce que le tout est plus grand que sa partie.

La diversité de traitement dans ces différens cas est manifeste, quand il n'y a qu'une partie du corps atteinte d'inflammation, et qu'elle n'est point accompagnée d'une affection considérable du système: il conviendra de tenter

immédiatement la résolution, par une forte saignée du systême, en la répétant à des petits intervalles. Cette méthode ne pourra qu'être avantageuse, parce que tout le corps n'est pas affecté et que, par son application, la maladie parviendra à un parfait rétablissement; mais si, par une idée erronnée, l'on suivoit le même traitement que dans le cas spécifié plus haut, nous réduirions les forces de la malade au-delà d'un certain point, et l'augmentation de l'action ne laisseroit pas que de continuer. Mais un corps où les pouvoirs sont épuisés, est hors d'état de la supporter, la malade tomberoit dans un état considérable d'irritation, et la maladie se termineroit d'une manière funeste.

Or donc, quoiqu'il soit nécessaire de saigner dans le principe de la maladie, la quantité de sang doit être petite, et ne peut rarement aller au-delà de huit ou dix onces; et à moins qu'on ne s'apperçusse (par la diminution de quelques symptômes) qu'elle a été beaucoup salutaire, elle ne devroit être répétée qu'avec grande précaution; ou si on le fait, il vaudroit mieux qu'elle se fit à des petits vaisseaux qu'à des grands, et cela par l'application des sangsues ou par des vantouses scarifiées. Par ce moyen la malade sera moins affoiblie, tandis que la saignée locale sera également efficace. On doit aussi employer l'opium avec plus de précaution, parce qu'il est sujet à augmenter la disposition que la malade pourroit avoir au délire. Lorsqu'il y a une telle tendance, l'application des cataplasmes aux jambes et aux pieds seront avantageux, et je crois que dans ces cas, ils le seront plus que les vésicatoires, parce qu'ils n'irritent point autant la constitution que les cantharides.

L'alkali volatil appliqué sur la tête du malade, après l'avoir rasée, produira quelque soulagement. Ce moyen ne devra jamais être omis dans des cas urgens.

Quant aux autres circonstances du traitement, elles ressemblent à celles que nous avons déjà recommandées dans la deuxième Section de ce Chapitre. Conséquemment il n'est point nécessaire de les répéter ici.

Cette maladie paroît fréquemment à la campagne et régne plus souvent que les deux autres dont on a parlé dans les deux précédentes parties de cet Essai. Quelquefois elle paroît également dans les grandes villes, mais plus rarement parce que là, les constitutions sont plus sujettes à être affectées de symptômes d'irritations que d'inflammations générales.

Aucune de ces maladies précédentes ne paroît pas être épidémique dans aucun tems quelconque, ni même endémique ; mais nous la rencontrerons plus fréquemment dans les constitutions, et sous des circonstances favorables aux maladies inflammatoires, plutôt que dans celles qui ont une tendance opposée.

Mais aucune de celles-ci n'est, en aucune manière, contagieuse, dans aucun cas, si je puis en juger par l'expérience que j'en ai faite.

SECTION V.

De l'Affection de la Matrice et du Systême, causée par la Rétention d'une partie du Placenta dans ce Viscère.

CETTE affection de la matrice est bien différente de celle que nous avons décrite plus haut, et elle produit des effets différens sur la constitution.

J'ai eu occasion, dans la première partie de ce Chapitre, d'indiquer l'importante conduite qu'on devoit tenir dans le travail d'enfant, de manière que le placenta soit expulsé en entier par les pouvoirs de la nature. Cependant il arrivera quelquefois, que malgré tous les soins que l'on prend, il deviendra nécessaire (quoique ces

ces occurences sont rares) de l'extraire artificiellement, à cause de sa rétention contre nature, ou d'une hémorragie. Lorsque cette nécessité existe, il arrive que des praticiens, lorsqu'ils rencontrent des difficultés à son extraction totale, laissent une partie du placenta adhérent à la matrice par timidité, ou par une idée que la rétention de cette partie ne peut faire aucun mal. Je sais que cette conduite imprudente peut avoir lieu, et que la partie retenue sera expulsée dans plusieurs cas; mais qu'il me soit permis d'observer, que cette pratique a été, souvent, très-dangereuse et que mon opinion est, que lorsqu'on a introduit la main, pour détacher le placenta, il faut, s'il est possible, l'extraire en entier, quand bien même cela souffriroit quelques difficultés, qui, quand on y met l'attention nécessaire, ne peuvent porter aucun dommage à la matrice.

Pendant les trois ou quatre premiers jours, la femme ne souffre aucun inconvénient de la partie du placenta retenue, excepté lorsque l'évacuation des lochies est en plus grande quantité que dans l'état ordinaire.

L'altération suivante est que l'évacuation acquiert une mauvaise couleur, abondante en quantité et extrêmement fétide.

Alors la malade commence à se plaindre de douleurs aux lombes, et dans la région de la matrice, le pouls devient très-fréquent, accéléré, contracté et dur.

La contenance devient pâle et appauvrie, et la femme perd de jour en jour de l'embonpoint, les yeux deviennent vitrés, l'angle interne de la paupière devient pâle, ainsi que la langue et les lèvres, les paumes de la main et les plantes des pieds sont brûlantes.

A ces symptômes, les nausées et les vomissemens succèdent, et ceux-ci sont suivis premièrement de baillemens et du hoquet. La malade est ensuite dans cet état pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'à la fin rien ne peut rester dans l'estomac; alors les extrémités deviennent froides, couvertes d'une sueur visqueuse,

jusqu'à ce que quinze jours ou trois semaines après l'accouchement, elle est emportée par les symptômes d'irritation.

Si on reconnoît que le placenta n'a pas été expulsé en entier, et qu'il en est resté une partie dans la matrice, quelquefois on parviendra à l'extraire dans un état putride, lorsque les petites parties se présentent à l'orifice de la matrice. Mais si cela ne peut se faire, alors nous devons diriger toute notre attention, afin de prévenir l'affection de la constitution qui pourroit être produite par le corps étranger, ou au moins obvier aux mauvais effets déjà produits.

Les injections avec la décoction de quinquina dans le vagin (et dans la matrice s'il est possible) seront utiles, si elles ne faisoient simplement qu'enlever la matière qui pourroit s'y trouver. L'usage de quinquina intérieurement, le vin, et d'autres cordiaux, doivent être administrés autant que l'estomac peut le supporter. Si cependant le vomissement avoit déjà commencé, alors il faudroit faire usage de la mixture saline effervescente, donnée d'heure en heure, avec l'opium; et lorsque l'estomac sera calme, le quinquina avec le vin deviendra salutaire.

En fait de médicamens et des alimens, il faut les employer en très-petite quantité, et souvent répéter; parce que si l'on en introduit trop dans l'estomac en une fois, ils seront certainement rejetés, et par là, nous aurions fait plus de mal que de bien. Les alimens doivent être simples et en même-tems nourrissans. Le bouillon, la gelée de biscuit, le lait, avec le sago, et d'autres alimens de cette nature peuvent être recommandés.

Ce plan diminuera l'irritation, et maintiendra les forces, jusqu'à ce que la matière putride soit entièrement expulsée, et alors la malade pourra guérir.

Mais si cette maladie a été longtems négligée, aucun remède ne pourra s'opposer à la mort de la femme.

SECTION VI.

D'une espèce de Fièvre qui survient aux Femmes en couches, accompagnée d'affections de l'Abdomen, laquelle est quelquefois Épidémique.

LORSQUE nous réfléchissons sur la nature de la grossesse, que nous considérons les dimensions comparatives de la tête de l'enfant à celles du bassin, le violent exércice des pouvoirs pour opérer son expulsion, la grande agitation que celle-ci occasionne dans le systême, et les douleurs aigues qui accompagnent tout le procédé, nous devons absolument admirer les soins préservatifs que la bienfaisante providence a pris pour protéger les femmes contre des accidens, qui nous paroissent devoir être accompagnés des conséquences inévitables.

J'ai observé, dans une partie de cet ouvrage, les moyens, par lesquels l'auteur de la nature s'est opposé à ces maux, pour que les femmes ne soient point victimes de ce procédé laborieux. Le petit nombre des femmes qui périssent dans leurs couches a fait penser à la plupart des hommes et donner comme un fait certain, qu'un homme qui en perd beaucoup dans sa pratique, est un mauvais praticien. Ceci peut être considéré jusqu'à un certain point, parce qu'il est probable qu'une personne voit rarement ses procédés sans succès dans les accouchemens, et qu'il réussit au contraire presque toujours, à moins que ce ne soit par le défaut de savoir, ou par une conduite imprudente.

Cependant il y a eu des saisons où la mortalité des femmes puerpérales a été très-allarmante, et il paroît

que toute la prudence et toute la science des hommes n'ont pu résister à la force d'une des plus fatales maladies à laquelle les femmes sont sujettes.

La première rélation d'une épidémie des femmes en couches se trouve insérée dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, de l'année 1746, et comme elle est très-correcte et analogue à ce que j'ai eu occasion d'observer, je prendrai la liberté de la transcrire, afin d'éviter au lecteur la peine de recourir à l'ouvrage où elle se trouve contenue.

" Il a régné pendant l'hiver de 1746, une maladie
,, épidémique parmi les femmes en couches: Mr. DE
,, JUSSIEU a, le premier, observé cette maladie, elle
,, commençoit par le dévoiement ou par une disposition
,, au dévoiement qui continuoit pendant la couche,
,, les eaux qui accompagnent ordinairement la naissance
,, de l'enfant, sortoient pendant le travail de l'accou-
,, chement; mais, après ce temps, la matrice devenoit
,, sèche, dure et douloureuse, elle étoit enflée et les
,, vuidanges n'avoient pas leur cours ordinaire.

,, Ensuite, ces femmes éprouvoient de douleurs
,, dans les entrailles, sur-tout dans les parties qu'oc-
,, cupent les ligamens larges de la matrice; le ventre
,, étoit tendu, et tous ces accidens étoient accompa-
,, gnés d'une douleur de tête et quelquefois de la toux.

,, Le troisième et le quatrième jour après l'accou-
,, chement, les mamelles se flétrissoient, au lieu qu'elles
,, durcissent et se gonflent naturellement dans ce temps
,, par le lait qui s'y filtre alors en plus grande quan-
,, tité: enfin ces femmes mouroient entre le cinquième
,, et le septième jour de l'accouchement. Cette maladie
,, n'a attaqué que les pauvres femmes, et elle n'a pas
,, été aussi violente, ni aussi commune parmi les pau-
,, vres femmes qui ont accouché chez elles, que parmi
,, celles qui ont été accouchées à l'Hôtel-Dieu; on a
,, remarqué que, dans le mois de février, de vingt de
,, ces femmes malades en couche à l'Hôtel-Dieu, à

„ peine en échappoit-il une ; cette maladie n'a pas été
„ si meurtrière dans le reste de l'hiver.

„ Messieurs COL-DE-VILLARS et FONTAINE, Médecins de cet Hôpital nous ont rapporté qu'à l'ouverture des cadavres de ces femmes, ils avoient vu du lait caillé, et attaché à la surface externe des intestins, et qu'il y avoit une sérosité laiteuse épanchée dans le bas-ventre ; ils ont même trouvé aussi de cette sérosité dans la poitrine de quelques-unes, et lorsqu'on en coupoit les poumons, ils dégorgoient une lymphe laiteuse et pourrie.

„ L'estomac, les intestins et la matrice bien examinés, paroissoient avoir été enflammés et il est sorti des grumeaux de sang à l'ouverture des canaux de la matrice.

„ Dans plusieurs de ces femmes, les ovaires paroissoient avoir été en suppuration. „

Dans les *Commentaires sur la Médecine*, publiés par le Docteur DUNCAN, d'Edinburgh, pour l'année 1790, il se trouve quelques Observations du Docteur JOSEPH CLARKE, de Dublin, relativement aux époques où la Maladie épidémique a régnée parmi les Femmes en couches, et depuis ce temps, on n'en a plus fait mention ; je prendrai la liberté d'en tirer quelques extraits, particulièrement du tems où elle étoit au plus haut degré.

" Dans l'année 1760 (qui est à-peu-près onze ans après la première institution des Hospices des Femmes en couches en Angleterre) la fièvre puerpérale étoit, à cette époque, épidémique à Londres. Depuis le 12 juin jusqu'à la fin de décembre le Docteur LEAKE nous dit (*), que vingt-quatre femmes en son mortes, dans l'Hôpital Britannique des Femmes en couches.

„ Dans l'année 1761, Mr. WHITE, de Manchester,

(*) *Practical Observations on Child-bed Fever. Last page.*

,, dit (*) : " Un gentilhomme auquel on peut ajouter
,, foi, m'informa, qu'il soignoit, dans un petit hôpital de
,, Londres, des femmes en couches depuis la fin du mois
,, de mai, jusqu'au commencement de juillet; que pen-
,, dant tout ce tems, la fièvre puerpérale y fut très-
,, fatale, que selon qu'il pouvoit s'en ressouvenir, il y
,, périt vingt femmes dans le courant du mois de juin,
,, et que souvent l'on mettoit deux femmes dans un
,, même cercueil, pour voiler la malignité de cette ma-
,, ladie qu'on traitoit sans succès. "

,, Pendant l'année 1770 cette fièvre infecta, d'une
,, manière violente, plusieurs hôpitaux de Londres. Dans
,, l'hôpital de Westminster (**), entre novembre 1769
,, et mai 1770, de soixante-trois femmes accouchées,
,, il y en eut dix-neuf atteintes de cette fièvre, et qua-
,, torze qui en moururent, ce qui est à-peu-près une
,, sur quatre.

,, Dans l'Hôpital Britannique, de huit cents et qua-
,, tre-vingt-dix accouchées pendant le courant de cette
,, année, il en mourut trente-cinq, ou une sur qua-
,, torze et demi.

,, Dans un troisième hôpital, que Mr. WHITE n'a
,, pas jugé à propos de nommer (***), pendant le
,, courant de 1771, de deux cents et quatre-vingt-deux
,, accouchées, dix moururent ou une sur vingt-huit.

,, Dans l'année 1773 la fièvre puerpérale se mani-
,, festa dans la Salle des femmes en couches de l'Infir-
,, merie-générale d'Edinburgh, suivant le rapport ci-
,, après qu'en a fait le feu Professeur YOUNG: " Elle
,, commençá vers la fin du mois de février, et attaqua
,, toutes les femmes immédiatement après leurs accou-
,, chemens ou vingt-quatre heures après, et elles mou-

(*) *Treatise on the Management of Lying-in Women, &c. Chap. VI, Page 165.*

(**) LEAKE's *practical observations. Page* 241.

(***) *Postcript to Mr.* WHITE's *Treatise. Page* 305.

„ rurent toutes, malgré tous les moyens qu'on employa „ pour leur guérison. Cette maladie n'a point existé „ dans la ville. J'ai trouvé que les femmes de la Salle „ des accouchées ne se sont pas si bien rétablies l'an- „ née passé qu'avant; mais à peine y en a-t-il eu de „ mortes. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il y avoit une „ infection locale, ce qui me détermina de supprimer „ la salle jusqu'à son entière purification, c'est ce que „ je fis après avoir perdu six femmes."

„ Dans l'année 1782 la Société Royale de Médecine „ fut chargée par le Roi de France, de faire un rapport „ sur le Mémoire du feu DOULCET, Docteur en Méde- „ cine, contenant une nouvelle méthode de traiter la „ Fièvre. Cette très-respectable Société informa le pu- „ blic, que la fièvre puerpérale s'étoit plus souvent „ manifestée dans l'Hôtel-Dieu de Paris, depuis l'année „ 1774; et qu'elle avoit toujours été fatale à toutes „ les personnes qui en avoient été atteintes. En outre „ elle a rapportée, que pendant quatre mois où cette „ maladie épidémique régna avec violence, il y eut „ deux cents femmes environ, de sauveés par la mé- „ thode de traitement de Mr. DOULCET; nous donne- „ rons dans la suite quelque détail sur les succès que „ cette méthode a obtenus dans ce pays (*).

„ En 1786 un comitté nommé par l'Académie „ Royale des Sciences publia un rapport sur les recher- „ ches d'un nouvel Hôtel-Dieu. Dans ce rapport il est „ dit, que dans l'année 1774 il régnoit une épidémie „ parmi les femmes en couches, qui faisoit les plus „ grands ravages; qu'elle avoit reparu tous les hivers, „ jusqu'à l'année 1781; et qu'encore elle s'y manifesta „ plus ou moins dans les saisons froides. Ces faits sont

(*) Le Docteur OSBORN m'a dit, que dans l'année 1783 la maladie se déclara dans l'Hôpital des Femmes en couches de la Store-Street, et que dans l'espace de quatre mois dix femmes moururent de la maladie.

„ tirés des Mémoires de Mr. Tenon, desquels il résulte
„ aussi, que toutes les femmes, qui ont été frappées de
„ cette épidémie, sont mortes; et que de douze il y
„ en a eu sept d'attaquées. De là on a conclu, que
„ dans l'Hôtel-Dieu il y meurt plus de la moitié des
„ femmes qui y vont accoucher.

„ La fièvre puerpérale a premièrement paru à l'Hô-
„ tel-Dieu des Femmes en couches de Dublin dans
„ l'année 1767, dix ans après qu'il fût ouvert pour
„ la réception des femmes grosses. Depuis le premier
„ décembre jusqu'à la fin de mai, de trois cents et
„ soixante femmes accouchées, il en mourut seize.

„ Sept ans après cette époque, cette fièvre reparu;
„ de deux cents et quatre-vingt femmes accouchées
„ pendant le courant des mois de mars, avril et mai,
„ dans l'année 1774 il en mourut treize.

„ Depuis l'année 1774 jusqu'en l'année 1787, cette
„ fièvre ne fut point reconnue comme épidémique à
„ Dublin.

„ Depuis le 17 mars de cette même année jusqu'au
„ 17 avril, cent et quatre-vingt-huit furent accouchées
„ dans l'hospice; il y en eut onze qui furent guéries
„ de la fièvre puerpérale et sept qui en moururent.

„ En novembre 1788, la même fièvre a reparu
„ pour la quatrième fois depuis l'institution de l'hôpi-
„ tal, pendant ce mois-là, et les deux mois succédans
„ il y eut trois cents et cinquante-cinq femmes accou-
„ chées; dix-sept furent atteintes de cette fièvre et
„ quatorze en moururent. „

En 1787 et 1788 cette maladie paroît avoir préva-
lu à Dublin. Elle étoit aussi extrêmement générale par
tout ce pays-ci; mais particulièrement à Londres et
dans les hôpitaux, et a fait beaucoup de ravage parmi
les femmes en couches, ce qui a considérablement alar-
mé les esprits des femmes ainsi que les personnes dé-
vouées à la pratique des accouchemens.

En rapprochant le nombre de femmes aisées qui se
sont

sont trouvées attaquées de cette maladie et de celles pour lesquelles on n'a pas prise toute l'attention nécessaire et qui d'ailleurs ne jouissoient pas de toute l'aisance nécessaire à la vie, l'on pourra calculer le ravage qu'elle a fait parmi ces dernieres et le nombre de celles qui en ont péri.

M'appercevant que les personnes de l'art, qui joignoient à l'âge l'expérience nécessaire aux maladies des femmes dans l'état puerpéral, étoient contrariées par des fatalités, et embarassées dans le choix du mode de traitement de la maladie, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de tracer les principaux traits qui caractérisent cette maladie, de manière qu'on puisse la reconnoître et d'indiquer les moyens qui ont été employés inutilement, dans la vue d'en employer d'autres avec l'espoir d'un meilleur succès.

Mes observations, sur ce sujet, ont été faites dans le temps, à la hâte, et publiées de même. Mais je suis très-flatté que la description de la même épidémie faite par le Docteur JOSEPH CLARKE (quoiqu'il paroît par son écrit, qu'il n'avoit jamais vu mon Essai publié deux ans avant le sien) corresponde si exactement dans tous les points avec le mien. Il résulte que l'on peut considérer comme une forte preuve, que la nature de l'épidémie et sa fatalité ont été ici, comme là, semblables l'une à l'autre.

Le contenu de cette Section consistera dans quelques objets traités déjà dans les Chapitres précédens, auxquels j'ajouterai quelques observations que j'ai faites, depuis que cet ouvrage a été publié.

Vers le milieu de l'année 1787 il parut à Londres une maladie parmi les femmes puerpérales, qui a été fatale à un grand nombre des accouchées.

Dans plusieurs de ces symptômes et dans son cours, elle paroît différer essentiellement des maladies, qui attaquent les femmes dans l'état puerpéral, décrites par les auteurs ; et nonobstant l'analogie qu'il y a dans

quelques circonstances avec les maladies décrites dans les Sections précédentes de cet Essai, il y a une différence si essentielle dans la nature de la déclaration, dans les progrès généraux, et dans la manière de sa terminaison, que je crois que nous rencontrerons l'existance d'une différence sensible entr'elles.

Par conséquent au lieu de ranger cette maladie dans la classe particulière, décrite par les Nosologistes, je me bornerai plutôt au résultat de mes propres observations, et aux renseignemens qui me sont parvenus des personnes qui ont vu des malades atteintes de cette maladie; et je ne fatiguerai pas mes lecteurs par des raisonnemens à ce sujet; d'autant plus, que je suis très-bien persuadé qu'il doit résulter pour la société en général, et particulièrement pour le progrès de la médecine, plus davantage d'une relation de faits fidèles et impartiaux, que d'une opinion, qu'on peut avancer par l'attachement d'un systême.

Il a été d'usage, avant de procéder à la description d'une maladie épidémique, de faire un rapport sur l'état de l'air, parce que l'on a éprouvé qu'il affectoit le thermomètre et le baromètre: l'on n'a obtenu cependant, de cette observation, que très-peu de lumière sur la cause et la nature de l'épidémie.

On ne peut pas raisonnablement douter que le climat (ou ce qui y est très-analogue) une longue succession de saison, dans un climat quelconque, produise certains effets sur le corps humain. Les variétés qui dépendent de la chaleur, du froid, de l'humidité ou sechèresse, étant des changemens très-manifestes, ou une différence dans l'état de l'atmosphère, les effets de ces variétés peuvent être facilement apperçus et observés; mais les propriétés particulières de l'état de l'air, qui assujettit le corps à l'influence de la maladie, doivent être et sont probablement trop subtiles pour être apperçues, et il nous est impossible de découvrir des moyens qui nous conduisent au point de pouvoir

apprécier l'état de chaleur ou le poids de l'atmosphère (*).

Pour ces raisons, j'éviterai d'entrer dans un détail minutieux de la nature de l'air. Cependant il ne sera point superflu d'observer simplement que les deux hivers de 1785-6 et 1786-7, quoiqu'il y eut un peu de gêlée, le froid ne dura pas longtems, au contraire le temps étoit doux, accompagné de beaucoup de pluie, ni l'un ni l'autre des étés précédens ne furent pas fort chauds, mais tous les deux furent plus pluvieux que d'ordinaire dans ce climat et pendant ces saisons. Les rapports qu'il y a entre certaines saisons et les actions du corps animal, quoique le mode de ces actions ne nous sont connu qu'imparfaitement, sont cependant suffisamment établis, pour qu'ils soient admis comme un fait en médecine. Peut-être pouvons-nous attribuer, à quelques particularités des successions des saisons mentionnées ci-dessus, les espèces des maladies qui ont prévalu antérieurement aux apparences de l'épidemie. Les maladies inflammatoires ont été extrêmement rares; et même je doute s'il y en a eu; elles ont été principalement du genre des érysipéles. Grand nombre de personnes ont été atteintes de maladies d'éruptions, et particulièrement de celles qui sont accompagnées d'un abattement de forces.

L'on a généralement observé à Londres et à une distance de la capitale, des personnes affectées d'ulcères à

(*) *Profecto quicquid nobis de hac omni quæstione scire, conceditur, angusta admodum metitur circumscriptio, et laboribus quibuscunque frustra exantlatis, fateamur tandem necesse est cum optimo.* SYDENHAMO: "*Quæ qualisque sit illa aëris dispositio, nos pariter, ac complura alia, ,, circa quæ vecors, ac arrogans philosophantium turba nugatur, plane ,, ignoramus.,, Neque sane virum philosophum dedecet nescire ea fateri quæ nesciat, adhibito modo prius ad res rite perpendendas diligentia: at incognita pro cognitis habere, eaque incertissima quæ sint, pro certis venditare, id vero dedecet.* = Sir GEORGE BAKER's Opuscula Medica. Octavo. Lond., 1771.

la gorge, accompagnés quelquefois de la scarlatine. La plupart des fièvres avoient été du genre putride, nerveux et d'un caractère de malignité, qui ont entraîné beaucoup de personnes des deux sexes au tombeau, mais particulièrement des enfans d'une constitution délicate.

Aux environs de la même époque, dans quelques parties de l'Angleterre, principalement dans celles marécageuses et situées dans des fonds, la généralité des individus soumis à l'inoculation se sont rétablis avec grande difficulté. Dans quelques sujets, il s'est manifesté des abcès sous l'aisselle et des grands ulcères accompagnés des escarres tant à cette partie, qu'à la place de l'insertion du virus variolique et le nombre de malades qui ont péri, a excédé de beaucoup les proportions antérieures, même dans des semblables situations.

Le Docteur JOSEPH CLARKE a donné quelques détails sur l'état de l'air et des maladies qui dominoient en Irlande, à-peu-près dans le même temps; mais les observations ont été faites pendant le printems de la même année, dans laquelle la maladie s'est manifestée; et il dit: " Que la température de l'air étoit généralement très-
,, froide, accompagnée de vents de bise venant de l'est
,, et nord-est, et que les maladies inflammatoires ré-
,, gnoient davantage parmi nos malades que d'ordinaire,
,, particulièrement les rhumatismes aigus. Quelques-uns
,, furent affectés de fortes douleurs à la poitrine, de
,, difficultés de respirer. En conséquence nous avons
,, dû avoir recours aux saignées plus fréquemment pen-
,, dant les mois de février et mars de cette année, que
,, dans le courant de toute l'année précédente.,,

Il me semble difficile de concilier ceci avec ce qui suit: " Nos malades se sont rétablis lentement, ou, en
,, me servant du langage des nourrices, il y avoit beau-
,, coup plus de difficulté que de coutume de les avoir
,, hors du lit.,, Dans un autre endroit le Docteur JOSEPH CLARKE dit: " La plupart de nos malades qui
,, ont été attaqués dans l'année 1787, ont été reduits

„ dans un état foible, ou ont eu un travail lent et pénible. — Comme il y avoit longtems que les salles n'avoient été blanchies et peintes, j'ai cru que cette circonstance pouvoit contribuer à rendre la convalescence des femmes fort lente.„ — Comme le Docteur JOSEPH CLARKE n'a pas fait mention de l'état de l'atmosphère qui a précédé longtems l'apparition de la maladie, je serai incliné à croire que l'effet général des saisons continuées ont été là, comme ici, la cause de la débilité des constitutions, et d'une excitabilité d'irritation, d'autant plus qu'il dit, que les malades attaqués de cette maladie, avoient été admises à l'hôpital des femmes en couches dans un état foible. Si c'est là le cas, à peine pouvons nous penser que ces effets, qui peuvent avoir été produits dans le printems par des vents froids, aient eu assez de pouvoir pour renverser les prédispositions à cette maladie, dont la cause fondamentale avoit été créé par une longue succession des saisons. En effet, il paroît que tel a été le cas ; parce que, malgré que les vents froids de ce tems semblent s'être opposés aux prédispositions de la maladie putride ou (*Low Fever*) et que leur conséquence ait produit des maladies des poumons ; cependant la prédisposition continuoit en activité, comme il est prouvé par l'état général de débilité de ces malades.

Il est singulier qu'avant l'apparition de l'épidémie des femmes en couches à Paris en 1746, dans le mois de janvier, il y ait eu une épidémie d'une fièvre d'un caractère putride accompagnée d'ulcères à la gorge. Et que en février, lorsque les vents de nord-est qui occasionnerent des pleurésies et des rhumatismes aigus, n'aient point eu le pouvoir de surmonter les prédispositions de cette fièvre, parce que l'épidémie puerpérale est survenue quelques-tems après ; suivant la relation, publié dans les Mémoires de l'Académie, il est évident que cette maladie étoit d'une nature putride.

Après avoir traité des saisons et de la nature de la

maladie, qui avoit prévalu dans cette période de la conſtitution de l'air, je procéderai maintenant à décrire la maladie d'après notre conſidération. — Dans cette deſcription, j'éviterai le récit des cas individuels, qui ne fairoit qu'occaſionner de la confuſion et mettre la patience du lecteur à bout; mais à la place je ferai connoître toutes les circonſtances, d'une manière auſſi intelligible qu'il me ſera poſſible; j'énumérerai les ſymptômes qui caractériſent la maladie, en faiſant attention, ſelon l'occaſion, aux variétés qui arrivent à des différens malades.

Le premier cas que j'ai rencontré étoit dans le mois de juillet de l'année 1787, qui m'a étonné ſingulièrement, en obſervant la rapidité de ſon cours, et la manière extraordinaire avec laquelle la malade a été enlevée. Depuis ce tems j'ai eu occaſion de voir un grand nombre de cas de cette eſpèce, qui m'ont procuré, au moins, une connoiſſance plus parfaite.

Dans les premiers cas, la courte durée de la maladie me donna à peine le tems de diſtinguer ſa nature; mais par des obſervations attentives de ceux que j'ai vus depuis, pendant les différens progrès de la maladie, et par la diſſection de pluſieurs corps après leurs morts, j'eſpère avoir obtenu quelques lumières ſur la pratique, et des meilleures connoiſſances de la maladie.

Le tems le plus commun de l'attaque de la maladie a été au ſecond ou troiſième jour après l'accouchement: mais dans quelques cas, les femmes ne ſe ſont jamais rétablies de la fatigue de leur travail; et dans d'autres, la maladie ne s'eſt déclaré que le huitième jour. — Dans le cas où les femmes ont été atteintes de la maladie immédiatement après la délivrance, il paraîtroit probable, que la prédiſpoſition a été très-forte, ou qu'elle a dû être expoſée à l'infection de la fièvre, avant l'accouchement. Il eſt poſſible que cette dernière ſuppoſition ſoit la cauſe de l'introduction de cette maladie, dans les hôpitaux.

A peine m'est-il arrivé de voir un cas où la maladie ait commencé par un frisson, ce qui est commun au principe de toutes les autres fièvres, et dans ce cas où la constitution sympathise avec des inflammations locales que nous avons déjà traités. S'il y avoit quelque degré de frissons, il étoit si léger qu'il échappoit à l'attention de la malade, et à l'observation des traitants. En effet il y a eu une telle diminution de sensibilité en général et d'irritabilité qui accompagnent tout le cours de cette maladie, que, même, si la malade étoit saisie d'un foible frisson, elle ne s'en appercevoit, ou si elle le remarquoit à ce tems, il étoit si peu sensible, qu'elle n'auroit pu s'en rappeler après.

Un symptôme, que j'ai observé dans plusieurs femmes qui ont été affectées de cette maladie, a été celui de refuser le sein à leurs nourrissons, et une indifférence envers leurs enfans. Dans le principe, je n'ai point considéré ceci comme une partie de la maladie, et j'ai même pensé qu'il ne pouvoit probablement pas en être une; mais comme il a lieu si fréquemment, je suis incliné à le placer au nombre des symptômes, croyant qu'il fait partie de la maladie.

Le Docteur Garthschore m'a fait part dernièrement d'une circonstance qui semble prouver davantage que ceci peut être considéré comme un symptôme de la maladie. Une chienne qu'il avoit chez lui, immédiatement après avoir mis bas, devint extremêment malade. Le Docteur G. fut invité par un de ses domestiques à la voir; après s'être informé de ses petits, on lui dit qu'elle avoit perdu son lait et qu'elle les avoit écartés, en refusant de leur donner à têter. A cette époque ses extrêmités devinrent froides, et elle expira le lendemain.

Il ne peut exister de doute que l'intention de la nature est que chaque femme nourrisse ses enfans. La coutume d'employer des nourrices mercénaires a été introduite par le luxe, et elle est certainement contraire à la nature. Cependant il est des situations particulières dans la vie, comme nous avons déjà observé, qui s'opposent aux devoirs des mères par les inconvéniens qui en résulteroient, et d'autres sont dans l'impossibilité de s'acquitter d'une si belle tâche, sans courir le risque de faire tort à leurs réputation, Si le degoût de nourrir avoit seulement étoit observé dans des femmes dont nous venons de parler, je n'y aurois pas prêté tant d'attention; mais cela est arrivé dans toutes les circonstances, et chez des femmes dont la tendresse et l'affection pour leurs enfans n'étoit pas équivoque; de manière à supposer, que c'est un symptôme de cette maladie.

Lorsque ce symptôme a paru, il est difficile d'en déterminer la cause et de l'attribuer au lait, qui a perdu ses propriétés et qui s'est tellement altéré qu'il n'est plus propre pour la nourriture de l'enfant, ou plutôt à une légère affection du cerveau au commencement de la maladie. Quant au premier, il n'a pas été possible de découvrir, par l'observation, une altération dans les propriétés de ce fluide; quant à la quantité, dans la pluralité des cas, elle est certainement diminuée. Il est des cas où la secrétion dans les mamelles est si petite, que ce n'est pas la peine d'en parler, et elles ne se tuméfient jamais, particulièrement si la maladie s'est emparée de la femme immédiatement après l'accouchement: il en est d'autres, où la maladie a commencée après que la secrétion du lait a eu lieu; alors le lait disparoît et les mamelles deviennent flasques et s'affaissent. Il est propable que la secrétion du lait dans les glandes, et le desir de nourrir peuvent en quelque façon sympathiser ensemble, et l'existance du desir peut dépendre de la présence de la secrétion du lait, de la même manière que se fait la secrétion des testicules qui produit

la

la passion pour la propagation; et la passion, à son tour, affecte la disposition de la sécrétion. Ceci devient plus probable par cette considération, que les femmes, lorsque elles jouissent d'une bonne santé, regardent l'action de nourrir leurs enfans, comme un plaisir, indépendamment du devoir qui leur en est imposé.

Généralement dans le commencement de cette maladie, la contenance prend une apparence particulière, longtems avant que nous puissions nous appercevoir que les forces absolues de la malade sont épuisées; le visage devient pâle, égaré, il y a une apparence d'un relâchement général de tous les muscles du visage: les lèvres et les angles des yeux perdent leurs couleurs incarnates, les joues et les reste du visage acquièrent une apparence cadavéreuse, et ces symptômes paroissent chez les personnes qui ont été épuisées par des longues maladies: une sueur visqueuse ou humide paroît communément sur la figure; mais jamais au point de présenter une transpiration complette. Les pupilles des yeux sont plus dilatées, mais se contractent lorsqu'on les expose à une forte lumière: les yeux mêmes, en très-peu de temps, perdent leur lustre et leur vivacité, et acquièrent une apparence terne; ils paroissent égarés, sont tournés sans attention vers quelques objets, et alors ils ne restent pas longtems fixés, et se dirigent vers un autre.

Dans le cours de cette maladie, la langue subit plusieurs changemens, les apparences ne sont point uniformes dans tous les cas, le plus fréquemment dans le commencement elle est fort pâle, sans être sèche; et cet état souvent se continue pendant tous les progrès; mais on la voit plus communément dévenir blanche et sèche par la suite, et dans quelques instans très-arride. Lorsque la maladie est d'une forme plus maligne, et qu'elle dure depuis quelques jours, elle devient presque constamment brune; quand cela arrive, la surface de dents se trouve recouverte pour la plupart d'une fourrure de la même couleur.

L.

Dans quelques moments il se manifestera des aphtes dans toute la surface interne de la bouche, de la langue, du palais, de l'aluette, des amigdales et du pharynx, de manière à dévenir blanche et beaucoup enflée. L'irritation provenant de cette cause, produit constamment une disposition à tousser, qui est aussi occasionnée, en partie, par la secrétion d'un mucus épaix aux environs du pharynx, qui gène la trachée artère, et entretient une difficulté de respirer continuelle. Dans quelques instans l'on rencontrera des semblables aphtes, aux environs de l'anus; ceci a donné matière à une opinion générale, que les aphtes longent toute l'étendue du canal intestinal. Les dissections n'ont cependant point prouvé cette opinion, et je suis disposé à croire que cela n'est pas ainsi, parce que je n'ai jamais vu rien de semblable aux aphtes évacués, par les selles. L'irritation aux environs du pharynx produit quelquefois des nausées, ordinairement les aphtes continuent pendant longtems, particulièrement aux environs des amigdales et de l'aluette.

La peau de tout le corps, comme celle du visage, n'est point dure, mais paroît, au toucher, plus relâchée qu'elle ne l'est, même dans un état naturel, et quelquefois recouverte d'une espèce d'humidité glutineuse.

La chaleur de la malade est rarement augmentée, et où l'on s'est apperçu qu'il y en avoit à un certain degré, la malade ne s'en est jamais plainte. La soif qui accompagne communément toutes les fièvres, ainsi que les affections décrites dans les articles précédens, est généralement peu considérable dans cette maladie.

L'action du cœur et des artères est affectée au commencement de la maladie, et la fréquence du pouls est souvent le premier symptôme que l'on observe. Dans quelques malades qui étoient fortes et pléthoriques avant l'attaque de la maladie, le pouls se trouvera pendant quelques heures plus fort en apparence qu'avant; mais peu de temps après il deviendra foible.

J'ai observé, dans la plupart de cas, que la fréquence de l'action du cœur et des artères s'est augmentée à un degré surprénant, que le nombre des pulsations, en une minute, étoit communément depuis 110 jusqu'à 130, au commencement de la maladie. Dans le cours de celle-ci, il deviendra de plus en plus fréquent, irrégulier, intermittent, foible et convulsif, jusqu'à ce que les pulsations puissent à peine se faire appercevoir.

Dans quelques cas il s'est manifesté des tâches pourprées avant la mort, telles que dans les fièvres pétéchiales, probablement qu'elles dépendent de la grande foiblesse des vaisseaux, qui permettent au fluide de s'échapper dans la membrane celluleuse, ou de l'altération des fluides mêmes, par la raison qu'ils ne sont pas si facilement retenus, ou en partie par l'une ou par l'autre.

Par cette circonstance seule c'est-à-dire par la fréquence du pouls sans d'autres raisons apparentes, j'ai souvent découvert le principe de la maladie, lorsque la femme ne s'étoit pas encore plainte. Ici je n'ai pu m'empêcher d'observer qu'il est très-rare de rencontrer un pouls qui bat jusqu'au nombre de 110, ou plus, après que la femme a eu un temps suffisant pour se délasser et se remettre de la fatigue de l'accouchement, sans avoir de fortes inductions de soupçonner qu'il existoit quelques dispositions antérieures à la maladie; quand bien même elle ne se déclareroit pas, ce sera au moins une raison suffisante pour l'accoucheur d'être sur ses gardes, et de veiller scrupuleusement à ce qu'il puisse découvrir cette perfide et cruelle maladie, qui, lorsqu'une fois elle s'est emparée de la constitution, rarement lâche prise jusqu'à ce qu'elle ait effectuée la destruction de l'infortunée malade.

La cavité de l'abdomen participe beaucoup de la maladie: quelquefois elle est effectée dès le commencement et quelquefois après une période plus avancée. Il survient une tuméfaction générale du bas-ventre, dont

la malade se plaint à peine dans son principe. Elle est bientôt suivie d'une sensation douloureuse qui s'annonce au plus léger mouvement, par la compression des muscles, qui passent sur la cavité, pendant leurs contractions. La tuméfaction ayant une fois commencé, augmente avec beaucoup de rapidité, jusqu'à ce que l'abdomen devienne au point où il étoit avant la délivrance.

La douleur n'est cependant pas proportionnée au volume de la tuméfaction. J'ai même vu quelques cas, où quoique la tumeur fut considérable, la douleur n'étoit que légère. — J'ai communément attribué ce phénomène à une diminution de sensibilité, faisant une partie de la maladie, particulièrement quand cela se rencontroit dans les cas où les muscles de l'abdomen étoient fortement relâchés dans le commencement de la maladie, et où les pupiles des yeux avoient été le plus dilatées. Dans ces cas où la malade ne s'est plaint que de foibles douleurs, et qu'en même-tems il y a eu grande distension de l'abdomen, la terminaison a généralement été très-défavorable. Lorsque la tumeur est à un grand degré, la respiration devient considérablement affectée ; elle devient courte et laborieuse. Ceci est en partie occasionné par le diaphragme qui comprime le thorax en conséquence de la distension de l'abdomen, et en partie, dans quelques intervalles, par une affection organique de la poitrine même, semblable à celle que nous avons déjà décrite.

Les fonctions des premières voies sont généralement beaucoup dérangées dans cette maladie. Au commencement elles marchent souvent régulièrement ; mais dans le progrès, il survient le plus communément un dévoiement qui est souvent excessif, particulièrement dans ces cas où l'abdomen est le plus distendu. Il y en a où les excrémens se sont échappés involontairement. Les évacuations des intestins dans cette maladie, sont généralement d'une mauvaise couleur, et d'une odeur très-fétide.

Je ne puis pas décrire l'état des urines, car elles sont ordinairement mêlées avec quelques parties de vuidanges. Celles-ci, ainsi que les excrémens, passent particulièrement vers la fin de la maladie. Les vuidanges sont communément supprimées, ou en moindre quantité. Et lorsqu'elles ne le sont pas, elles acquièrent une odeur très-putride.

Les femmes sont souvent sujettes à de vomissemens à cette époque, et quelquefois à un tel degré, qu'à peine l'estomac peut supporter la plus petite quantite de boisson, d'alimens ou médicamens. La matière que l'estomac rejete est généralement d'une couleur verdâtre, quelquefois presque noire et a une odeur très-désagréable.

La diarrhée a, dans la plupart des cas, paru au troisième ou quatrième jour de la maladie, mais plus tard dans quelques autres cas.

Le cerveau et les nerfs paroissent participer considérablement de la maladie. L'énergie de l'un et de l'autre est manifestement diminuée, de sorte que dans le commencement nous trouvons les pouvoirs musculeux beaucoup affaissés, et dans une période plus avancée, la sensibilité est évidemment empirée : nous devons peut-être attribuer à cette insensibilité, la raison pourquoi les personnes affectées de cette maladie se plaignent si peu, et la célérité avec laquelle quelques-unes ont été emportées, sans avoir presque témoigné de sensation douloureuse. Les praticiens qui se sont trouvés dans de cas semblables, n'ont pu qu'être surpris des rapides et funestes effets de cette maladie. Si au commencement de la maladie on leur demande si elles souffrent, elles répondent ordinairement qu'elles se portent très-bien, ou si elles se plaignent de quelque chose, ce n'est que de foiblesse ou d'une espèce d'apathie, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui continue pendant tout le cours de la maladie. J'ai vu, dans une occasion de cette espèce, une femme qui, au septième

jour de la maladie, à deux heures après-midi, demanda à se lever du lit, (ce qui cependant ne fut point accordé) en alléguant qu'elle étoit presque rétablie, et elle mourut le lendemain. La tumeur de l'abdomen, chez cette femme, étoit à un degré énorme, et cependant elle ne se plaignoit pas, à moins qu'on ne la pressât vivement.

Il est rare qu'un délire violent paroisse dans cette maladie; mais la malade tombe communément dans un état de déjection, de stupidité ou comiateux, elle n'aime point d'être dérangée; cependant si on lui parle et si on lui fait de questions, elle répondra raisonnablement jusqu'au dernier moment (*).

Il y a un autre symptôme qui paroît quelquefois au commencement de la maladie, et qui se continue pendant tout son cours. C'est un tintement dans les oreilles (ce que les malades appelent un bruit chantant).

Nous connoissons à peine des maladies dont les conséquences soient plus fatales que de celle-ci. Il est à ma connoissance que, de quatre femmes qui en ont été atteintes, trois ont succombé à sa malignité. Cependant dans la pratique privée, les malades ont infiniment plus d'espoir de guérison que dans les hôpitaux.

Le danger paroît plus éminent, lorsque la maladie se déclare immédiatement après le travail.

Celles qui ont eu la maladie dans une période plus avancée, n'ont point été attaquées avec la même violence; la dépression de forces a été moins considérable, la tuméfaction de l'abdomen moins étendue, elles ont eu un plus grand espoir de rétablissement.

D'après les observations que j'ai faites, j'ai vu que

(*) Le Docteur JOSEPH CLARKE, dans son récit déjà cité, conformément à ce que j'ai déjà observé, quoiqu'il paroisse qu'il ne l'avoit jamais vu, dit: "Une telle insensibilité, nous la considérons toujours dans un „ jour défavorable, comme marquant un grand dérangement dans les „ fonctions du systême nerveux. „

dans le cas où la tumeur du ventre étoit portée a un très-haut degré, les malades ne se sont pas rétablies. En effet, lorsque nous considérons les ravages qui se font sur toutes les parties, par l'effusion de cette liqueur étrangère épanchée dans la cavité, comme nous le décrirons ci-après, il n'est pas possible que les malades ne succombent point à la maladie.

L'accroissement du danger est marqué par l'augmentation de la fréquence du pouls, par sa foiblesse qui va en augmentant et par son irrégularité, qui, fréquemment, précède la mort. L'accroissement du volume de l'abdomen est également un symptôme très-dangéreux.

Il est digne aussi de rémarquer, que les malades qui se plaignent le moins pendant le cours de la maladie, particulièrement dans le tems que le pouls est très-fréquent, et la tuméfaction du ventre considérable, sont toujours dans le plus grand danger, soit que cette circonstance provienne d'un degré de délire, ou que la sensibilité soit si émoussée, que la distension (qui dans d'autres cas, tels que dans l'inflammation de la matrice, ou du péritoine que nous avons déjà décrite, est accompagnée de grandes douleurs) ne communique point à l'esprit. Je ne puis absolument le déterminer; mais je suis incliné pour la dernière opinion, parce que j'ai entendu souvent ces malades répondre avec justesse à toutes les questions qu'on leur faisoit. Et je panche plus fortement pour celle-là, par rapport à la correspondance générale qu'elle a avec le caractère de la maladie, dans laquelle il n'y a rien de plus apparent que la diminution de la sensibilité.

La rapidité avec laquelle cette maladie marche pendant tout son cours, est des plus alarmantes. J'ai vu succomber une femme en trente-six heures après son apparition, par l'unique dépression de forces. Plusieurs sont mortes au troisième jour; cependant il y en a eu qui ont langui dans un état de stupidité pendant huit jours et plus, et alors se sont affaissées et sont mortes.

Je n'ai jamais vu que l'action de mourir fut accompagnée d'efforts ou de douleurs, excepté dans le cas où la tuméfaction de l'abdomen avoit rendu la respiration très-difficile et laborieuse.

Les extrêmités, avant la mort, deviennent froides, le pouls bat foiblement et irrégulièrement; tout le corps est couvert d'une sueur gluante, la malade paroît indifférente à tous les objets externes, et souvent meurt sans le moindre gémissement.

La destruction rapide et extraordinaire opérée par cette maladie, m'a fait faire des observations dans cette circonstance, lorsqu'elle étoit dernièrement épidémique à Londres, pour savoir si la dissection de celles qui en sont mortes, ne me donneroit pas une nouvelle lumière sur ce sujet, ou une méthode sûre et probable de guérison. Par conséquent j'ai saisi toutes les occasions pour m'assurer de tout, sans négliger les apparences et les phénomènes que m'a offert l'ouverture des corps morts. J'en ai ouvert un grand nombre dans toutes les périodes de la maladie, et comme les apparences varient singulièrement dans les parties, par l'intervalle qui s'est écoulé après la mort de la malade, j'en ai examiné quelques-uns immédiatement après, de manière que s'il existoit quelque différence, je puisse au moins m'en assurer.

La première chose qui se présente dans le plus grand nombre de cas, est une collection de fluide dans la cavité de l'abdomen, quelquefois si grande en quantité, que j'en ai souvent absorbé plusieurs pintes, mesure de Paris, par le moyen d'une éponge. Il est de la même nature que celui que j'ai décrit dans une Section précédente, autant que l'on peut l'apprécier par ses qualités sensibles. Il y a quelque chose de très-rémarquable dans l'odeur de ce fluide, qui lui est particulier et le distingue de tout autre fluide que j'ai rencontré dans le corps humain, soit dans un état de maladie ou de santé. --- Lorsqu'il se trouve en grande quantité, toutes les surfaces

surfaces des viscères et du péritoine sont généralement recouvertes d'une croûte, formée d'une partie solide de cette matière, qui ressemble à de la lymphe coagulée; ces particules n'y adhèrent que légèrement, de manière, que, par le moyen d'une foible agitation, elles se mêleront avec le fluide. Cependant les parties qui se trouvent sous cette croûte, ne sont pas toujours enflammées. S'il y a des interstices, entre les intestins et les autres viscères de l'abdomen, elles sont souvent remplies par des grandes masses de la même nature, qui représente la même forme de ces interstices. La quantité du fluide et des parties solides ou encroûtées flottantes dans la cavité, est quelquefois prodigieuse, lorsque la maladie a été de courte duree, principalement quand elle n'a point excédé deux ou trois jours. Autant que je puis en juger les viscères ne paroissent pas être affectés d'inflammation dans une proportion limitée, car nous rencontrons souvent un peu de rougeur sur quelques-unes de leur surfaces, mais elle n'est jamais générale.

Dans la plupart des intervalles il y a quelques légères marques d'inflammation dans la cavité de l'abdomen; mais elles ne sont pas confinée dans quelques parties particulières. Quelquefois la partie du péritoine qui recouvre les intestins, l'estomac et quelquefois la membrane qui revêtit les muscles, ont été trouvés enflammés particllement: mais à peine ai-je jamais rencontré un degré étendu d'inflammation dans aucun cas quelconque, et dans quelques-uns on pouvoit à peine avancer qu'il y en eût. J'ai quelquefois vu la matrice et les ovaires enflammés, mais pas plus fréquemment ni à un plus grand degré que les autres parties. La partie interne de la matrice ou des intestins n'a point été trouvée dans un état d'inflammation dans toutes les femmes que j'ai eu occasion d'examiner après la mort, et encore moins atteinte de gangrène ou mortification.

Quelquefois l'on rencontrera, dans les deux capacités de la poitrine, une quantité de fluide de la même espèce

que celui qui a été décrit, et une partie solide et flottante, qui s'attache aux surfaces de la pleure. J'ai également trouvé une grande quantité de fluide aqueux dans le péricarde, accompagné de petites parties flottantes (qui avoient l'apparence d'une lymphe coagulée); mais je n'ai jamais rencontré de ce fluide jaunâtre (déjà décrit) dans cette cavité.

Souhaitant de pouvoir m'assurer de la nature du fluide et de la matrice solide trouvés dans la cavité de l'abdomen, et n'étant point suffisamment expérimenté dans la chimie, pour m'en rapporter à mes propres expériences, je desirois de le faire faire par quelques personnes bien versées dans cette science, et conséquemment j'ai sollicité la faveur du Docteur PEARSON, afin de les examiner. Il a fait cela obligeamment et m'a permis d'insérer le récit de ses expériences dans ce petit ouvrage (*).

Dec 1792 Leicaster Square.

Mon cher Monsieur,

„ JE ne puis que vous envoyer imparfait ce recit des
„ propriétés du fluide animal, que vous avez laissé
„ chez moi il y a quelques jours.

„ (1) Lorsqu'il fut remis entre mes mains, c'étoit
„ un fluide ressemblant à une crême jaunâtre, accom-
„ gné d'une odeur de viande gardée depuis quelques
„ tems, cependant sans fétidité.

„ (2) après avoir été quelques heures chez moi,
„ il se fit une déposition d'une opacité copieuse et d'un
„ fluide un peu caseux qui put être distingué d'un autre
„ fluide brun et à-peu-près clair.

(*) La femme mourut la nuit avant qu'elle ne fut disséquée, le fluide et la matière solide par l'agitation, en la transportant, s'étoient un peu entremêlées l'un dans l'autre.

„ (3) Le fluide brun et le sédiment (2) ont été
„ soumis à la filtration, à travers de trois doubles de
„ papier aux environs de $\frac{7}{8}$; tout le fluide a passé len-
„ tement et a laissé sur le papier une matière épaisse,
„ jaunâtre et un peu caseuse.

Propriétés du Fluide filtré.

„ (*a*) Il avoit l'odeur de viande (3) mentionnée
„ ci-dessus, consistant et visqueux, un peu trouble et
„ une saveur très-saline.
„ (*b*) Il se coaguloit à-peu-près au même degré
„ de chaleur, de la même manière, mais moins con-
„ sistant que le serum du sang.
„ (*c*) Il ne montroit point d'alkali à l'épreuve du
„ tournesol et du sirop de violette; au contraire le
„ premier annonçoit la présence d'un acide, étant
„ évidemment rouge.
„ (*d*) L'eau de chaux n'occasionna point de nuages
„ ni d'épaisseur.
„ (*e*) L'acide de sucre produisit à l'instant un trou-
„ ble, et après un certain temps, une déposition de
„ matière blanche, qui adhéroit fortement au fond du
„ vaisseau.
„ (*f*) L'alkali fixe n'occasionna aucun change-
„ ment.
„ (*g*) La baryte muriatique occasionna d'abord de
„ l'épaisseur.
„ (*h*) Lorsqu'il fut trituré avec de la chaux, l'odeur
„ de l'alkali volatil se fit un peu sentir, et l'on apper-
„ cevoit des petits nuages blancs, en tenant au-dessus
„ de cette mixture, un morceau de verre mouillé d'a-
„ cide muriatique.
„ (*i*) La nitrate d'argent dans l'instant rendit ce
„ fluide blanc et opaque, et dans quelques minutes il
„ y avoit un sédiment blanc et copieux.

„ (*k*) Par l'adition de la sode phosphorique il n'a
„ point subi d'altération,
„ (*l*) Ni par l'acide prussique.
„ Le fluide filtré mentionné ci-dessus (3), paroît
„ par conséquent contenir une matière coagulée sem-
„ blable à celle du serum du sang; l'acide est dans
„ un état libre, ce qui n'est pas le phosphorique ou
„ l'acide carbonique, mais probablement la terre cal-
„ caire combinée avec l'acide phosphorique ou vitrio-
„ lique, l'acide muriatique uni ou à l'alkali fixe,
„ ou volatil, ou à tous les deux, ou l'alkali volatil dans
„ un état combiné, mais point de matière métallique.
„ Il ressemble par conséquent beaucoup au serum du
„ sang. Cependant je n'ai trouvé dans les expériences
„ que j'ai faites, ni acide vitriolique ou terre calcai-
„ re, ni acide dans un état dégagé.
„ Ce fluide filtré (3) est essentiellement différent du
„ liquide que l'on rencontre dans les ventricules du cer-
„ veau, dans les hydatides, et dans le tissu cellulaire
„ des hydropiques; lorsque dans tous ces cas, le fluide
„ est transparent et sans couleur comme de l'eau de fon-
„ taine, contenant de l'acide phosphorique précipita-
„ ble dans l'eau de chaux, qu'on a pris pour de l'acide
„ carbonique (*) il ne contient ni matière coagulée et
„ ne peut être d'acide vitriolique, mais tous ces flui-
„ des sont imprégnés de sel marin.
„ Le fluide aqueux dans les cas d'hydropisie de la cavi-
„ té de la poitrine et de l'abdomen, a de l'analogie avec
„ le fluide mentionné (3) et contient de la matière coa-
„ gulée, quoiqu'en moindre proportion; il est visqueux
„ et contient du sel muriatique: mais les liquides diffè-
„ rent en ce que le fluide hydropique est souvent impré-
„ gné d'acide phosphorique précipitable par l'eau de
„ chaux; et je n'ai pas trouvé qu'il contint de la terre

(*) Voyez les *Transactions médicales*, vol. 3, un de mes écrits sur un cas d'hydropisie.

„ calcaire, ou de l'acide vitriolique, ou de l'acide „ dans un état dégagé, mais au contraire souvent de „ l'alkali.

„ L'urine diffère essentiellement du fluide mentionné „ ci-dessus (3), parce qu'elle contient une grande pro- „ portion d'acide phosphorique précipitable par l'eau „ de chaux, et point de matière coagulée.

„ Le fluide hydropique, dans tous les cas, le serum „ du sang et les parties musculaires ont une odeur, „ mais pas aussi forte à beaucoup près, que celle de „ ce fluide, d'après l'examen qui en a été fait.

Propriétés de la Matière (3) épaisse, qui ne peut être filtrée.

„ J'ai mêlé cette substance avec six fois autant d'es- „ prit de vin rectifié, que son volume, ce qui, en appa- „ rence, la fit coaguler plus qu'avant, et par ce moyen „ j'ai completement séparé le fluide séreux qui passe „ facilement à travers du papier avec l'esprit de vin, „ laissant après une matière blanchâtre et caseuse. Celle- „ ci étant desséchée pesoit aux environs de $\frac{1}{64}$ partie de „ tout le fluide, (1) dans lequel elle étoit originaire- „ ment contenue.

„ (*a*) Cette matière desséchée étoit d'une couleur „ jaunâtre, serrée dans sa texture, fragile, sans goût „ et sans odeur; elle se détachoit facilement, par mor- „ ceau, du papier sur lequel elle avoit séché.

„ (*b*) Sur un feu modéré, elle se noircissoit, et en „ émanoit une forte odeur empireumatique, comme du „ fromage brûlé et ressembloit encore plus à des écail- „ les d'huitres brulées; elle se fondoit à un feu plus „ violent, s'enflammoit et laissoit échapper une fumée „ blanche lorsqu'on diminuoit le feu subitement, et en „ continuant le degré de chaleur, il ne resta plus qu'une „ substance de charbon, qui par une augmentation de „ chaleur, s'échappa totalement en vapeur.

CONCLUSION.

„ Ce fluide animal, mentionné plus haut, ressemble
„ à de la crême, paroît être un mixte mécanique, en
„ apparence, une matière légèrement coagulée et un
„ fluide de la nature du serum sous plusieurs aspects,
„ dans la proportion d'une partie du premier jusqu'à
„ soixante-trois du dernier. Mais quant à la différence
„ de la qualité entre cette apparente matière coagulée,
„ et la lymphe coagulée du sang, et lymphatique, ma-
„ tière caseuse, pus, mucus et autres mucilages ani-
„ maux, nous ne pouvons en faire la distinction, sans
„ faire d'autres expériences.

„ J'ai l'honneur d'être,

„ Votre, &c.

„ GEORGE PEARSON.

Comme le cerveau et les nerfs ont paru être affectés dans quelques cas, immédiatement après l'attaque de la maladie, je n'ai pas manqué d'ouvrir egalement la tête, mais j'ai toujours trouvé dans un bon état les parties qui y étoient contenues.

J'ai tâché de décrire, le mieux qu'il m'a été possible, les symptômes qui communément caractérisent la maladie, ainsi que les apparences que les dissections m'ont mis à même d'observer. J'essayerai de présenter au lecteur un état des causes prédisposantes et occasionnelles ; je souhaiterois pouvoir traiter ici, ce sujet, d'une manière claire et précise et atteindre le but que je me suis proposé, afin que si nous ne pouvons guérir la maladie, il nous reste au moins quelque espoir de la prévenir.

Relativement aux causes prédisposantes des maladies épidémiques des femmes en couches, qui dépendent de la constitution, je dois observer qu'elles en ont été toutes attaquées, n'importe leur constitution, puisque les fortes et les foibles, les pléthoriques et celles d'une constitution opposée, ont succombé à la violence de ces maladies.

Les femmes mariées en ont également été attaquées ainsi que celles qui gémissent dans le célibat, et ces dernières dans une plus grande proportion, au moins dans les cas que j'ai vus où elles étoient en apparence dans les mêmes circonstances. J'ai observé aussi que cette maladie régnoit beaucoup plus parmi les femmes du peuple, que parmi celles d'une autre classe, quoique les unes et les autres y aient été assujetties.

La classe inférieure et laborieuse du peuple de Londres et de toutes les grandes villes de commerce, se trouve serrée dans un trop petite espace; les rues et les ruelles dans lesquelles le peuple habite, sont généralement trop étroites, et l'air par conséquent très-confiné; en outre, il est rendu insalubre par les immondices, ou au moins par une négligence de propreté. Il faut ajouter à cela que les quartiers sont rarement exempts de fièvres putrides, ce qui fait que la maladie est moins fréquente dans les maisons particulières que dans les hôpitaux, où, une fois qu'elle s'est manifestée, elle y fait les ravages les plus cruels.

Ainsi en premier lieu, je suis incliné de ranger toute cette chaîne de circonstances externes, qui font naître des épidémies d'une tendance putride, parmi les causes prédisposantes. A peine savons nous même, ce qu'elles sont, excepté que par leurs effets elles dépendent de la variation des saisons, du chaud et de l'humide, ou de tous les deux et souvent ni de l'un ni de l'autre; nous ne possedons pas maintenant des faits suffisans pour les déterminer. Nous croyons cependant que celles-ci, ajoutées à quelques locaux désavantageux, tels qu'on

terrein marécageux, un air confiné et plusieurs autres circonstances, tendent à affoiblir le corps, à le rendre irritable et à donner des dispositions à la production de ces maladies ou fièvres connues sous le nom de Typhus, et des ulcères à la gorge, avec une éruption scarlatine &c. un tel état de l'atmosphère, ou la tendance à cette maladie, s'il nous est permis de juger par ce que nous avons déjà dit dans la première partie de cette Section, dispose les femmes en couches à contracter une maladie de cette espèce, si elles ont la moindre fièvre.

L'abattement des passions de l'esprit, occasionné par le chagrin, la crainte, les revers et l'anxiété, concourent singulièrement à affoiblir et à irriter le corps et facilitent l'attaque de l'épidémie, ou pour mieux dire procurent des maladies d'une grande action avec abattement des forces.

La combinaison de ces deux causes est une forte raison, pour penser que les femmes, dans les hôpitaux, sont particulièrement prédisposées à cette maladie, soit qu'elles soient mariées ou non.

L'hôpital-général de la Store-Street, *Tottemhum court Road* (ce qui fait honneur à son institution), admet non-seulement les femmes mariées, mais aussi les filles ou les femmes dans le célibat si c'est leur première grossesse. Et quoique la morale austère, dédaigneuse et fausse trouve à rédire sur une charité si étendue, il faut nous ressouvenir que les malheureux de toute espèce ont des droits à notre pitié, ainsi qu'à notre assistance ; l'acte de charité de délivrer seulement des femmes mariées est digne d'être loué, mais celle qui étend encore plus loin ces bienfaits, l'est encore d'avantage. En effet un homme qui voudroit priver des secours une personne de son espèce qui se trouveroit abandonné, seroit un être très-méprisable, quand bien même ce seroit un effet de sa propre imprudence ou folie.

L'état précédent de l'abattement d'esprit chez des femmes mariées ou non, qui sont admises dans des hôpitaux

hôpitaux, eſt ſouvent extrême, et probablement les diſpoſe à cette maladie ; il peut fort bien, comme nous l'avons obſervé plus haut, être aſſigné comme une preuve qu'elle eſt plus fréquente dans les hôpitaux. Les femmes mariées ſont ſouvent des perſonnes qui ont été abandonnées de leurs maris, des veuves ou des jeunes femmes infortunées qui n'ont pas ſeulement été ſéduites, mais aſſez fréquemment abandonnées par ceux qui les ont débauchées, au lieu de les protéger. Sous ce poids d'infortunes, les facultés de l'eſprit vers la dernière période de la groſſeſſe ſont tout-à-fait abſorbées par la cruauté de leur ſituation. Or donc le corps s'affoiblit et les pouvoirs du ſyſtème s'épuiſent, de manière que tous deux ſont plus ſujets à l'attaque de la maladie et moins en état de la ſupporter.

L'on a obſervé, que, relativement aux hôpitaux des femmes en couches, la maladie n'a pas été auſſi fréquente parmi les pauvres femmes qui ſe ſont accouchées dans leur domicile ; mais il faut ſe rappeler que leur ſituation n'eſt presque jamais ſi miſérable que de celles qui ſont des objets généraux de charité dans les hôpitaux. Des femmes ſans demeure, ſans amis, ſans maris, ſans protection et ſans aucun des moyens néceſſaires à la vie, avant leurs admiſſions à l'hôpital, et lorsqu'elles le quittent, ſont ſouvent ſans la moindre perſpective de ſubſiſtance tant pour elles que pour leurs enfans. Rien ne ſe préſente à leur vue pour l'avenir qu'un ſort miſérable accompagné d'une réputation flétrie, de la pauvreté et du beſoin.

De cette différence de ſituation, il réſultera probablement une grande inégalité dans l'état du corps et de l'eſprit des femmes en couches dans les hôpitaux, et de celles qui accouchent dans leurs propres maiſons. Cela explique ſuffiſamment pourquoi les dernières ne ſont point atteintes de maladie à moins que ce ne ſoit dans de cas très-rares et pourquoi les premiers peuvent à peine s'y ſouſtraire, lorsque la cauſe occaſionnelle eſt appliquée.

Pour confirmer ceci, j'observe qu'une femme qui est morte dans sa maison propre, étoit une personne dont la mère avoit péri autrefois après l'avoir mise au monde. Pendant toute la grossesse ses esprits étoient constamment préoccupés de la crainte qu'elle mourroit aussi pendant ses couches. Depuis le temps de son accouchement son pouls n'a jamais été moins de 120 dans une minute. Ceci devoit être probablement attribué à l'irritabilité produite par le misérable état où ses facultés intellectuelles s'étoient trouvées antérieurement. La violence de son travail occasionna un degré de fièvre, qui dégénera en conséquence en épidémie qui étoit du genre des symptômes, accompagnée de l'affection de l'abdomen, et qui l'emporta sous peu de jours.

Une autre cause prédisposante de la maladie, est probablement l'abus des alimens de tout espèce ou impropres, et le trop-peu d'attention à la régularité du mode de régime, vers la conclusion de la grossesse.

Il ne faut pas blamer, dans ces circonstances, un exercice modéré mais bien une vie violente, tumultueuse, un travail trop fatigant, une suite invariable de plaisirs, le repos interrompu ou pris dans des heures irrégulières et d'autres intempérances. Tout cela produisant au moins un état d'irritation dans la constitution, ne peut qu'être très-nuisible à l'ordre naturel d'un travail d'enfant, et doit conséquemment être strictement évité.

C'est pourquoi les femmes doivent être circonspectes vers la fin de leurs grossesses, et mener un genre de vie tel, qu'elles ne soyent pas au moins dans un état de maladie, lorsqu'elles seront saisies du travail. Nous avons déjà insisté si fortement sur cet objet, dans une partie précédente de cet Essai, qu'il seroit superflu de le repetter ici.

Je fus invité d'aller voir une autre malade qui avoit été accouchée deux jours au-paravant, et qui, depuis ce temps, n'étoit pas bien portante : son pouls, lorsque je la vis, étoit très-fréquent, et cette fréquence étoit

accompagnée des autres symptômes rapportés plus haut. Cette femme avoit eu beaucoup de chagrin, et avoit été employée à des exercices violents pendant les deux jours qui avoient précédé l'accouchement, et fut saisie par le travail d'enfant dans un état de grande fatigue. Il est à croire que ces circonstances la disposerent à la maladie qui ensuite devint épidémique par l'influence de la saison qui lui imprima ce caractere; s'il en étoit autrement, la même maladie auroit toujours lieu si la même cause occasionnelle étoit appliquée, ce qui n'est pas le cas.

Par conséquent la nature de la constitution épidémique, qui a prévalu dans le temps où cette maladie étoit dominante à Paris en 1746 et à Londres en 1787-8, étoit une disposition aux maladies débiles, telles que nous avons remarqué plus haut. S'il apparoissoit un état de maladie particulière, comme la fièvre dans une femme en couche, elle prendroit certainement ce caractère que la relation précédente de cette maladie a pleinement justifié.

La cause immédiate dans plusieurs cas paroît être un effet de l'accouchement; au moins il est très-difficile d'en désigner un autre.

Il nous est parfaitement connu, que pendant le fort exercice du travail d'enfant, toutes les femmes sont sujettes à une fièvre momentanée, ou pour dire autrement, l'action du cœur et des artères est très-considérablement accélérée. Or donc si cela arrivoit à une femme qui se trouveroit sous l'influence des causes énoncées plus haut, et si sous ces rapports il survenoit une cause occasionnelie de fièvre, par l'exposition au froid ou à l'infection, la maladie qui surviendroit alors, seroit la plus susceptible de ce type, auquel le systême a le plus d'aptitude, ce qui sera ici un typhus, ou d'une espèce nerveuse, ou peut-être l'action ayant une fois été produite simplement par la violence du travail, sera continuée par l'irritabilité acquise déja décrite.

Dans ces exemples où l'attaque de la maladie ne suit

pas immédiatement après l'accouchement, elle a généralement lieu dès le troisième ou quatrième jour. S'il y avoit eu dans le nombre des malades une distention antérieure des mamelles, ou un dérangement du systême par l'effet de cette secrétion, nous aurions pu considérer cela comme cause occasionnelle, mais j'ai observé plus haut, que fréquemment il y avoit peu de lait ou que cette secrétion ne se faisoit pas du tout, ou si sa présence avoit eu lieu avant, les mamelles devenoient flasques et vuides.

J'ai eu raison de croire que dans deux cas la maladie a été occasionné par l'imprudence de la malade qui avoit fait usage, secrétement, d'une grande quantité de vins et de liqueurs, par lequel la fièvre fut produite.

Mais après tout, j'en ai vu plusieurs auxquelles je n'ai pas pu trouver une cause occasionnelle quelconque, à moins que ce ne fut l'action du travail qui pouvoit être estimée telle. Lorsque la maladie s'est déclarée dans un temps plus éloignée de l'accouchement, les effets qui peuvent en résulter paroîtront devoir se manifester immédiatement après; si c'étoit la cause occasionnelle de la maladie, nous devons l'attribuer à d'autres causes de fièvre.

Il m'a paru quelquefois que la maladie avoit réellement commencé avant le travail d'enfant; cependant malgré mon expérience, je ne puis pas absolument l'assurer, quoique cela ne soit pas impossible (*).

Nous ne devons pas omettre ici la question de savoir où peut s'étendre la propogation de cette maladie par la voie de l'infection.

Elle est souvent produite par la seule violence du travail dans une constitution inclinée à recevoir une telle impression; cela est très-évident, parce qu'elle a eu lieu, comme une maladie primitive chez des femmes qui ne

(*) Le Docteur Joseph Clarke a, dans son écrit déjà cité, fait mention d'un cas qui vient à l'appui de ceci.

s'étoient nullement exposées à la communication avec des personnes qui en étoient atteintes.

Cependant il me paroît qu'il y a de bonnes raisons de croire que, lorsque la maladie est une fois formée, elle peut se propager par l'infection, telle que la fièvre maligne; et alors, lorsqu'elle paroît dans un hôpital des femmes en couches, elle y fait des progrès considérables, et peut devenir fatale à un grand nombre de femmes.

Il reste à savoir si l'affection de l'abdomen doit être considérée comme la maladie primitive, ou si la fièvre est un symptôme de cette affection, ou enfin si la fièvre est le principe de la maladie, ou si elle n'en n'est qu'un symptôme: j'avoue que je suis porté à favoriser la dernière opinion.

Pour expliquer mes idées un peu plus clairement, je considère que les surfaces du péritoine sont après la délivrance dans un état différent de celui que l'on rencontre dans un autre temps. S'il ne se manifeste point de maladie, il ne résulte aucun inconvénient de ce changement, et après quelques jours, elles reprennent leur état naturel. Mais si à cette époque il naissoit une fièvre, soit par la violence du travail, l'apparition du lait, l'infection, ou toute autre cause; et si la tendance de cette fièvre étoit du genre putride, la tuméfaction et les autres affections du ventre se déclareront certainement. Dans le même temps que j'écris ceci, je vois un cas, d'une femme qui avoit été atteinte d'une fièvre scarlatine accompagnée d'ulcères à la gorge immédiatement avant sa délivrance. La maladie n'avoit pas encore disparu, lorsqu'elle fut délivrée: que le pouls devint extrêmement fréquent, et l'abdomen affecté au second jour, accompagnée des symptômes ordinaires.

L'expérience que j'ai acquise me met à même de juger que le même degré de fièvre ne feroit pas succomber une malade dans le même espace de temps, si elle n'étoit pas dans un état puerpéral. En effet à peine

connoissons-nous une fièvre, excepté la peste, qui tue le malades aussi rapidement et je n'ai jamais vu de marques évidentes de la putréfaction dans la maladie, telles que mortification des parties etc. La fétidité de la matière évacuée par les vomissemens ou par les évacuations albines, ne fait point partie de l'être vivant et nous démontre tout-au-plus que, dans cette maladie, tout ce qui se trouve contenu dans les premières voyes, n'ayant pas été complettement digéré, se putréfie promptement. Pour ce qui regarde le sang, dans toutes ces périodes de la maladie, lorsque l'on en a extrait par la saignée la surface étoit boursoufflée après la coagulation.

Il est un autre objet qui consiste à déterminer, par l'examen, la nature de l'affection de l'abdomen.

On a appellé communément cette affection, Inflammation et Croûte inflammatoire, la substance solide adhérente aux parties. Mais la dissection d'un grand nombre de corps morts ne justifie aucune de ces dénominations, puisque nous avons rencontré que fort peu d'inflammation, et qu'en même-temps il y avoit plusieurs pintes de fluide épanché dans la cavité, et qu'enfin les parties situées sous la croûte n'étoient point dans un état d'inflammation absolue. D'ailleurs si l'inflammation a existé, elle ne s'est trouvée que dans une petite portion de la membrane qui recouvre quelques parties particulières et dans l'étendue de deux pouces à-peu-près ou en quaré.

Ainsi il est question de savoir si la fièvre dispose le péritoine dans les femmes puerpérales à laisser échapper le fluide, qui est d'une nature coagulée, et qui forme une croûte à ces différentes surfaces?

Si l'inflammation d'une petite partie dispose en entier le péritoine à l'épanchement de ce fluide coagulée dans la cavité de l'abdomen?

Si l'inflammation précède ou suit l'épanchement? Si c'étoit le dernier, l'inflammation seroit-elle excitée par une qualité stimulante de la matière même (*)? Ou fina-

(*) J'ai appris que des praticiens ayant ouvert de corps de femmes

lement, la fièvre, l'inflammation et l'épanchement de ce fluide seroient-ils entièrement indépendants de l'un et de l'autre, relativement à la cause et à l'effet, ou ne seroient-ils qu'une partie du tout, ce qui est une maladie *sui generis?* Il paroît que nous avons de bonnes raisons de croire que l'action, dans les vaisseaux du péritoine est d'une nature particulière, puisque la matière rencontrée dans cette cavité (comme il conste des expériences du Docteur PEARSON) est différente de tout autre fluide animal quelconque.

Nous avons déjà observé que quelques auteurs, qui ont écrit sur la fiévre puerpérale, ont confondu, sous une dénomination générale, tous les cas où il y a eu une affection de l'abdomen, et ont par cette fausse idée, recommandé le même mode de traitement. J'avoue sincèrement que j'ai été dans la même erreur, dans les premiers temps que j'ai suivi la pratique des accouchemens et que ce n'a été qu'après une longue expérience et des observations réitérées, que j'ai commencé à voir la nécessité qu'il y avoit de faire une attention plus particulière à la différence des symptômes; d'autant plus, que le traitement, qui est propre à l'inflammation de la matrice, ou du péritoine, ou de tous les deux accompagnée d'un état inflammatoire du systême, est extrêmement contraire et nuisible à cette maladie épidémique, lorsqu'il y a une affection de l'abdomen accompagné d'un typhus ou (*Low Fever*).

Je m'en tiens à ce que j'ai déjà dit, pour démontrer la fausseté de cette doctrine, et je suis certain qu'on trouvera vraies, dans la pratique, les distinctions que j'ai faites, parce qu'elles ne sont point basées sur des hypothéses ou sur des idées, mais qu'elles ont été puisées dans la nture.

Cette maladie céde moins au pouvoir de la médecine

---

mortes de cette maladie, s'étoient accidentellement blessés à la main. Les conséquences de cette blessure furent : le gonflement de tout le membre et des glandes sous-axillaires, et de fièvre d'un caractère putride ou (*Low Fever*), avec un pouls très-fréquent.

qu'aucune que je connoisse ; son attaque est si trompeuse, et souvent si peu visible, et sa terminaison fatale et si rapide, que le temps ou les secours de la médecine pourroient être utiles, est souvent écoulé avant que la maladie soit reconnue.

Pour oser espérer quelque succès de l'effet des remèdes, il faut qu'ils soient mis en usage au commencement de la maladie, et si nous y apportons le moindre retard, il peut en résulter tant de mal, soit local soit général, qu'il nous ôte toute possibilité d'y remédier.

Qu'il me soit permis de précautionner (principalement les jeunes praticiens) contre une erreur dans laquelle ils pourroient tomber, lorsqu'il s'agit de la tuméfaction de l'abdomen, en faisant usage de la saignée avec l'intention de guérir une inflammation supposée.

Les saignées du systême en général, ont toujours été suivies de désavantages manifestes, quoique employées sur des malades fortes et pléthoriques avant la maladie ; il est vrai qu'elles diminuent, pour quelques temps, la douleur et que l'apparence de la croûte boursoufflée du sang, que l'on a tiré par la saignée, a paru justifier cette opération ; mais généralement elle affoiblit extrêmement la malade, et dans quelques cas j'ai vu qu'elle avoit accéléré la mort.

Les saignées locales au bas-ventre, par le moyen des sang-sues, quoiqu'elles ne produisent pas le même degré de débilité, ne m'ont point paru, dans aucun temps, contribuer à la guérison de la maladie.

Les raisons qui m'ont porté, dans une Section précédente, à m'opposer à l'usage des vésicatoires, sont ici plus fortes que jamais et l'on me permettra d'y insister davantage. Dans l'inflammation de la matrice et du péritoine, j'ai établi que les vésicatoires pouvoient être quelquefois utiles, malgré que leur avantage ne m'ayent jamais paru si décidés que ceux que nous trouvons dans les pleurésies péripneumonies &c. ; mais mon expérience n'étoit suffisante pour me faire prendre une décision à cet égard.

égard. Il est certain que, dans cette maladie, les vésicatoires augmentent l'irritation à un degré surprénant, et rendent le pouls plus fréquent qu'il n'étoit avant. Ils paroissent diminuer et soulager, pendant un petit espace de temps, la sensation douloureuse; mais ce soulagement n'est que momentané, et n'est pas suffisant pour en autoriser l'usage, parce que leurs mauvais effets suffisent pour contrebalancer leurs avantages. Dans un cas l'on proposa une répétion de vésicatoires appliqués sur différentes parties, et le malade fut rétabli; mais une conduite semblable, dans d'autres, bien loin de produire les mêmes effets, a détruit toutes les espérances que le hasard d'un cas particulier avoit fait naître.

On a souvent tenté la répétition des vomitifs selon la méthode suggérée par Mr. DOULCET, mais toujours avec désavantage; parce que l'agitation produite par l'action de vomir, la compression nécessaire occasionnée sur les parties contenues de l'abdomen, ont toujours aggravé la douleur et n'ont servi qu'à épuiser les forces de la femme qui l'étoient déjà suffisamment.

Les relâchants tels que les antimoniaux sous différentes formes quoiqu'employés dans le commencement de quelques cas où les forces apparentes de la malade favorisoient leur usage, ont également failli dans leurs succès. Ils produisent ordinairement ou augmentent la disposition aux vomissemens qu'il est difficile d'arrêter lorsqu'une fois ils ont lieu.

Tous les remèdes qui ont été employés, avec l'intention de diminuer l'inflammation, ont, dans le cours de mes expériences, été inéficaces pour la cure de la maladie. Par conséquent il restoit à tenter l'emploi de ceux qui ont une tendance à conserver les forces et à diminuer l'irritation, pour savoir s'ils seroient accompagnés des plus heureux succès.

Je me donne bien de garde, dans un point de pratique quelconque, de proposer une chose qui pourroit induire en erreur, sur-tout lorsque ma propre expérience ne

n'a pas fourni assez de lumière pour pouvoir garantir une opinion décisive ; cependant je puis avancer, d'après mon jugement, que ce systême sera le plus heureux de tous.

Or donc lorsqu'on remarquera une augmentation considérable dans la fréquence du pouls, je crois qu'il faudra administrer immédiatement le quinquina avec largesse et en aussi grandes doses que l'estomac pourra le supporter, en substance avec l'opium, dans la proportion d'un drachme, dans le cours de deux ou trois heures ; je l'ai donné avec avantage. Si cependant il y avoit une tendance aux vomissemens, il faudroit se contenter de n'employer qu'une décoction mêlée avec la tinture de quinquina et l'opium, dans l'intervalle de deux ou trois heures ; s'il survenoit une disposition à la diarrhée, on pourroit y ajouter quelques confections aromatiques.

L'opium est si efficace à mitiger les douleurs, qu'il est à peine indispensable, et peut être donné en grande doses et fréquemment répété ; comme par exemple un grain pourroit être donné toutes les six ou quatre heures, s'il ne survenoit point d'inconvénient par son usage ; mais la dose précise devra être réglée selon l'âge, l'état des forces et la constitution de la malade ; c'est pourquoi il est impossible d'offrir ici des régles générales. Il faudra en donner une quantité suffisante pour appaiser les douleurs et procurer du sommeil.

Une quantité modérée de vin trempé dans de l'eau ou mêlé avec un aliment tel que le sago, panade, crême de rís, &c. peut être prise, pourvu qu'elle ne dérange pas là tête ; dans le cours de la maladie, il sera souvent nécessaire, d'entretenir les forces par le vin ; du bouillon ou du pain et du lait peuvent être également employés pour aliment, et de l'eau d'orge mêlée avec du vin pour boisson.

Très-fréquemment, vers le troisième ou quatrième jour de la maladie, il survient une diarrhée, alors il faut supprimer l'usage du quinquina.

Sous ces rapports, si les douleurs du bas-ventre n'étoient pas considérables, on pourroit administrer un

vomitif léger d'ipécacuanha, mais si elles existoient, les efforts des vomissemens contrebalanceroient de beaucoup les avantages qu'on pourroit en retirer. Il faut ici être satisfait, de donner une dose de rhubarbe, et après cela une d'opiate. S'il y avoit de vomissement accompagné d'un dévoiement, il faudroit premièrement donner le vomitif, et après une dose de rhubarbe et d'opium. La mixture saline effervessente, est salutaire en mitigeant les vomissemens, mais dans ce cas, la quantité de vapeurs dégagée pendant la combinaison de l'acide avec l'alkali, augmente la distention et les douleurs de l'abdomen.

Si la diarrhée a été violente, nous ne pouvons employer, que rarement avec avantage, l'usage du quinquina, sous un autre forme que la décoction, et quelquefois même celle-là ne sympathisera pas. Mais on peut y substituer, en poursuivant la même intention, en donnant un bolus composé d'une demie drachme de poudre de racine de colombe et d'un grain d'opium; cette même dose peut être répétée un fois toutes les trois ou quatre heures. La décoction de corne de cerf, peut servir de boisson ordinaire, et quelquefois la mixture crétacée pourra être également administrée avec quelques teintures aromatiques. Si, avec la diarrhée, il y avoit beaucoup de tenesme, les lavemens avec l'opium deviendroient nécessaires; mais sans cela ils seroient inutiles.

Lorsque la diarrhée est forte, les lavemens émolliens pourront être appliqués avec avantage, une ou deux fois, dans le vingt-quatre heures; ils serviront à emporter quelques impuretés qui seront à leur portée, et quelquefois ils entraîneront, avec eux, de l'air de la partie inférieure des intestins, qui afflige souvent la malade.

Outre ce mode général de traitement que je conseille, l'application des cataplasmes aux jambes et aux pieds est très-utile d'après les principes que nous avons posés antérieurement; ils sont, à ce que je crois, préférables aux vésicatoires; l'effet des cataplasmes n'est que de procurer une rougeur, et un vésicatoire ne se borne pas là.

O 2

Les fomentations anodines fur le bas-ventre, lorsqu'il y a beaucoup de douleur, foulageront pour quelques tems ; mais j'ai fouvent douté fi leurs effets relâchants par la fuite ne deviennent pas une objection contre leur ufage. Les fomentations sèches ne font pas accompagnées du même inconvénient, mais rarement elles mitigent autant les douleurs.

Les avantages d'un tel traitement, feront, il faut en convenir, feulement négativement prouvés ; fi cependant l'on trouvoit que le pouls a été très-fréquent, et que par ce mode, fa fréquence a été diminuée et l'état des forces augmenté, nous devrons le pourfuivre avec efpoir de fuccès et quand même, dans quelques moments, il feroit employé inutilement, il me paroît qu'il ne pourroit en réfulter aucune mauvaife conféquence. D'un autre côté s'il réuffiffoit à prévenir dans quelques cas les progrès futurs d'une maladie fatale, nous aurions à nous applaudir de l'avoir employé dans ceux où il n'auroit pas été néceffaire.

Après tout ce qui eft contenu dans cette Section, relativement au traitement de cette maladie de femmes en couches, et après tout ce qui peut être fait, nous trouverons qu'elle eft très-fatale dans un grand nombre de cas.

J'ai préfenté le réfultat de mes expériences, et j'efpère que ceux de ma profeffion, qui n'ont pas rencontré cette maladie, ne condamneront pas facilement cet Effai, parce qu'il m'eft impoffible de défigner une méthode curative certaine. Ceux qui la poffédent conviendront, je l'efpère, que ma defcription eft exacte, tandis qu'ils regretterons avec moi qu'il y ait des cas ou toute la médecine devient inutile et qui paroiffent au-delà de fa portée.

Si nous efpérons de prévenir cette maladie, il faut prêter attention à une chofe très-indifpenfable, qui eft d'écarter, de l'imagination des femmes, avant et pendant le temps du travail et après l'accouchement, toute efpèce d'anxiété et de mal-aife, le plus qu'il eft poffible, puis-

que, comme je l'ai déjà observé, ils paroissent avoir une tendance matérielle à les assujettir à l'attaque de cette maladie. Elles doivent également éviter de s'exposer à l'infection de la fièvre avant l'accouchement et à la cause occasionnelle de fièvres après la délivrance, parce que, comme j'ai déjà observé, si une fièvre venoit à être excitée, il seroit très-vraisemblable qu'elle acquièreroit la nature de la constitution épidémique ou endémique.

Si la maladie se manifestoit dans un hôpital, les malades devroient être immédiatement séparées de toutes les autres. Le bois-de-lit et litteries devroient être lavés et aërés avant de les employer de nouveau, la salle devroit être lavée et blanchie. Tel étoit l'usage dans l'hôpital-général des femmes en couches de la Store-Street, avant et depuis que j'y suis employé. Je rappelle cette circonstance, parce que le Docteur JOSEPH CLARKE exprime sa surprise de ce que cet usage n'ait pas eu lieu en Angleterre. Il peut l'avoir été probablement dans d'autres hôpitaux, parce qu'il est naturel que le bon sens nous dicte, que rien n'est plus propre à prévenir les progrès de l'infection, que de donner des nouvelles surfaces et de nettoyer les vieilles.

Depuis l'année 1788 à peine cette maladie a-t-elle parue, excepté dans quelques cas ; mais je crois, d'après ce qu'il est déjà arrivé, et j'ose prédire que chaque fois qu'il y aura une succession de saisons chaudes et humides et des hivers doux, leurs effets sur le systême seront prouvés par les apparences d'une fièvre du genre putride (*Low Fever*) ou d'ulcères à la gorge ; dans ces circonstances nous trouverons, que les femmes dans l'état puerpéral, se rétabliront lentement, ou seront sujettes, par de très-foibles causes, à tomber dans l'état de maladie décrite dans ce Chapitre, particulièrement dans les hôpitaux des femmes en couches, et parmi les femmes non-mariées, parce que l'état misérable de leur esprit, avant leur admission, peut augmenter la disposition à cette épidémie.

Avant de conclure, je dois obſerver que la violence occaſionnée pendant le travail, peut produire (quoique rarement dans ces conſtitutions) l'inflammation de la matrice ou du péritoine, qui, exiſtant enſemble avec cette fièvre (*Low Fever*), peut quelquefois former un cas combiné. Dans une telle circonſtance, il ſera néceſſaire de déterminer, avec la plus grande attention, le mode de traitement convénable. La ſituation de la malade eſt ſi dangereuſe et critique, qu'il eſt impoſſible d'être trop en garde; un praticien, qui voudroit combattre l'inflammation, ſeroit tenté d'employer des évacuations: mais il découvriroit trop tard, lorsque cela auroit été fait, que ſa malade s'affaiſſeroit par leurs effets. Un homme prudent ne manquera jamais de ſe rappeler, qu'il faut beaucoup ſe précautionner contre tous les moyens qui réduiſent les forces; c'eſt un point, que je ſouhaite particulièrement d'inculquer, parce que je ne connois rien, dans la pratique de la médecine, qui néceſſite plus de préciſion dans la diſtinction, d'autant plus que la vie de la femme dépend de cette déciſion.

F I N.

OBSERVATIONS

SUR

L'ACCOUCHEMENT NATUREL.

AVIS DU TRADUCTEUR.

JE joins ici deux Obſervations que j'ai traduites, qui, j'espère, ſeront acceuillies du public.

La première eſt un exemple pris purement de la nature. Il démontre que les femmes ne ſont pas plus abandonnées de la providence que toutes les autres créatures, et nous trace la conduite qu'il faut tenir dans un accouchement naturel. Cette conduite, dans ce cas, ſe borne à admirer la ſageſſe du créateur dans toutes ſes productions.

La ſeconde eſt une nouvelle méthode de traiter les Enfans nouveaux-nés; elle dérive également de la ſimple nature dont les loix ſont immuables. Toutes les deux ſont extraites de l'excellent Traité des Maladies des Femmes en couches, *par Mr.* WHITE, *et traduites par moi, ſur l'édition de* 1791.

J'ai ajouté à celle-ci deux de mes Obſervations qui viennent à l'appui de l'excellence de cette nouvelle méthode. J'aurois pu en citer d'autres, s'il eût été néceſſaire; mais je paroîtrois chercher mon apologie en répandant cette vérité (1).

---

(1) Voyez le *Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris*, du mois de Germinal an 7. — *L'Obſervation ſur la ſection du Cordon Ombilical dans le cas d'Aſphyxie de l'Enfant nouveau-né*; par le Cit. FRÉTEAU, Chirurgien à Nantes.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

SUR

L'ACCOUCHEMENT NATUREL.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Extrait de l'excellent Traité des Maladies des Femmes en couches, *par Mr.* WHITE, *&c.*

„FIGURONS-NOUS une jeune femme bien faite, jouiſſant d'une parfaite ſanté, qui n'a jamais ſouffert d'inconvéniens par des vêtemens impropres, par inactivité ou par une diète mal-ſaine, qui ſeroit ſaiſie du travail d'enfant, dans un endroit ſolitaire, totalement privée de toute aſſiſtance; que feroit-elle? elle marcheroit pendant quelque-temps, alors elle ſe reposeroit, et puis elle ſe leveroit pour remarcher encore, jusqu'à ce que pour ſes aiſes et la ſureté de ſon enfant, elle trouveroit néceſſaire de ſe coucher (1). Pendant ce temps, l'orifice de la matrice ſe

(1) Le Docteur DENMAN, auteur d'un excellent Traité ſur les Accouchemens (dont la traduction en français eſt maintenant ſous preſſe et qui va être publié inceſſamment par le Citoyen KLUYSKENS, mon collégue), eſt de cette opinion, et je crois avec grande probabilité qu'il eſt vrai, qu'en appuyant les mains et les genoux à terre, c'eſt la poſition que l'inſtinct indique; et peut-être la plus naturelle dans ce temps du travail. Voyez *Introduction to the practiſe of medwyferg.* Part. I, pag. 98. London, 1782.

P

dilateroit graduellement, et la dilatation occaſionneroit une ſéparation des petits vaiſſeaux de communications qui ont lieu entre la membrane du chorion et la matrice, et par l'effet de cette ſéparation laiſſeroit échapper une lymphe mucilagineuſe qui ſerviroit à humecter le vagin et les parties externes. Elle auroit alors des intervalles d'aiſes, et peut-être, pendant ces intervalles, elle jouiroit d'un peu de ſommeil. La poche d'eau commenceroit à ſe former, et à la fin les membranes ſe dilacereroient le reſte de la liqueur de l'amnios, qui auroit échappé à l'évacuation produite par la lacération des membranes, couleroit par degrés, et ſerviroit à humecter ces parties. La matrice ſe contracteroit graduellement pendant chaque douleur, la tête de l'enfant avanceroit en faiſant ſon quart de tour; le périné s'étenderoit et s'alongeroit inſenſiblement jusqu'à ce qu'une douleur expulſeroit la tête de l'enfant au monde. Elle auroit alors un peu de repos, les douleurs ſe faiſant ſentir de nouveau, forceroient également les épaules en avant, en les rangeant ſelon les différentes dimenſions du baſſin jusqu'à leurs entière expulſion. Elle auroit alors encore un autre moment de repos. D'autres douleurs expulſeroient les feſſes, mais avec moins de difficulté, la matrice ſe contractant régulièrement à meſure que l'expulſion de l'enfant avanceroit. Lorsque par les douleurs l'enfant ſe trouveroit totalement expulſé, ſi le cordon ombilical venoit à ſe caſſer, il ne ſaigneroit pas. Après un certain temps lorsqu'elle ſe ſeroit un peu remiſe de la fatigue qu'elle viendroit d'eſſuyer, et que la matrice ſeroit encore contractée davantage, une autre douleur expulſeroit le placenta. Dans le cas que le cordon ne ſe caſſeroit point après que l'enfant auroit déjà crié pendant quelques minutes, ou reſpiré pendant un quart d'heure, les pulſations des artères ceſſeroient. Soit qu'il ſe caſſe ou non, il n'y auroit rien à craindre

pour une hémorragie, pourvu qu'il n'eût point été coupé. Si le placenta venoit à être expulsé avant que les pulsations des artères du cordon ombilical eussent cessé ; il ne s'en suivroit point de mauvaises conséquences ; la circulation ne laisseroit pas que de s'entretenir entre l'enfant et le placenta, aussi parfaitement que si ce dernier étoit encore contenu dans la matrice, jusqu'à ce que les poumons fussent entièrement distendus par l'air, et que les changemens nécessaires eussent pris place. Ces heureuses circonstances démontrent la grande attention de la nature dans ses productions.

„ Cette tendre mère se réjouiroit alors d'être soulagée de ses maux, ainsi que de la délivrance du poids qui la surchargeoit. Mais étant harassée de fatigue (tant par l'agitation de ses esprits que par celle de son corps) elle tomberoit naturellement dans un léger sommeil. En s'éveillant, le premier objet de ses soins seroit celui de son cher nourrisson. Elle s'asseyroit, le prendroit dans ses bras, et lui présenteroit la mamelle, ou l'innocent trouveroit un aliment d'une bonne qualité et d'une quantité suffisante pour suppléer à ses petits besoins. Elle ne demeureroit point longtemps dans cette situation. Bientôt elle se leveroit et iroit chercher de quoi se nourrir elle-même.

„ Cette description n'est point purement idéale, c'est ce qui arrive journellement, avec très-peu de changemens de circonstances. La femme sauvage, celle du soldat pendant les marches, et plusieurs autres femmes, qui s'accouchent clandestinement de leurs descendans illégitimes viennent à l'appui de ceci ; mais je n'en tire point une conclusion, que tous les cas seroient semblables chez toutes les femmes ; je sais que cela n'est pas. Une constitution délicate, des maladies héréditaires, provenant de l'intempérance de nos ancêtres et empirée par l'incommodité des habillemens, par l'indolence, une diète irrégulière sont cause

que cela eſt impoſſible. Mais il faut toujours avoir la nature pour guide. En l'étudiant avec ſoin, nous apprennons de quelle manière il faut l'aider lorsqu'elle en a beſoin.

„ Je ne voudrois pas inférer, que l'art n'eſt jamais néceſſaire. Je ſais qu'il l'eſt quelquefois dans toutes les différentes périodes, dans la groſſeſſe, le travail, et après l'accouchement; mais il arrive fréquemment que ceux qui ſont les plus affairés lorsqu'il n'eſt pas néceſſaire, ſont auſſi les plus incapables de donner de l'aſſiſtance dans les cas de danger imminent.

„ Le praticien doit être bien verſé dans la connoisſance de l'anatomie, phyſiologie et des loix mécaniques; il doit non-ſeulement avoir une connoiſſance de la théorie et de la pratique des accouchemens, mais auſſi celle de la médecine; il doit avoir de la patience, de l'expérience, et de l'humanité, du courage et de la dextérité en opérant, ainſi que de la préſence d'eſprit, et doit être conſtamment en pratique. Je ne dis pas que la force eſt néceſſaire, la dextérité fera plus que d'y ſuppléer. „

DEUXIÈME OBSERVATION.

Sur le Traitement des Enfans nouveaux-nés, *imprimé à Londres chez J. Walter, Charing Cross, &c.*

„ LA conſervation des enfans nouveaux-nés a toujours été regardée par les accoucheurs, comme l'objet de la plus grande importance; mais malgré tous leurs ſoins, ils ont vu avec regret qu'un grand nombre naiſſoient morts ou mouroient après une exiſtance imparfaite de quelques jours ou de quelques heures. Afin d'éviter ces accidents qui, cependant, ſont quelquefois inévitables et ſont ſouvent occaſionnés par une conduite erronée, je me propoſe de recommander une méthode, que mon expérience me met en état d'apprécier, et qui ſera infiniment préférable à celle que l'on a ſuivie jusqu'à préſent.

„ Pour rendre mon opinion plus intelligible, j'appelerai la vie de l'enfant, lorsqu'il eſt encore contenu dans la matrice, *Vie utérine*, et celle qui tient à la reſpiration, *Vie animale.*

„ Par un travail laborieux et lent, ainſi que par d'autres cauſes, les enfans nouveaux-nés ſont quelquefois expulſés ſans donner le moindre ſigne de vie. Mais lorsqu'en appliquant la main ſur la région du cœur, ou ſur le cordon ombilical, nous ſentons une pulſation forte et régulière du cœur ou des artères du cordon ombilical. Dans ces cas il a été trouvé convenable de traiter les enfans comme apoplectiques, pour éviter les mauvaiſes conſéquences que l'accumulation du ſang dans les artères laiſſe

à rédouter, il a été jugé néceſſaire de diviſer le cordon ombilical afin d'évacuer, de ces vaiſſeaux, une petite quantité de ſang.

„ J'ai ſouvent répété cette méthode et preſque toutes les conſéquences ont été la mort de l'enfant. Il eſt des cas où les enfans, après avoir reſpiré et même crié après la ligature du cordon ombilical, ſe ſont affaiſſés et ont péri, ou s'ils ſe ſont rétablis, ce n'a été qu'avec grande difficulté.

„ Nous ne devons point être ſurpris de ces événemens, ſi nous conſidérons que dans un tel état, la vie de l'enfant étoit purement *utérine*, de la même manière que s'il eût encore été contenu dans la matrice.

„ En diviſant et liant le cordon ombilical, la *vie utérine* étoit immédiatement détruite, et l'enfant n'ayant point encore acquiſe la *vie animale*, devoit inévitablement périr.

„ La *vie utérine* et la *vie animale* n'exiſtent jamais en perfection dans le même temps; mais lorsque la *vie animale* profite, la première ſe perd graduellement, et à la fin s'anéantit.

„ Or donc lorsqu'un enfant vient de naître avec les ſignes d'une ſanté parfaite, il y a pulſation manifeſte des artères du cordon ombilical. Et s'il continue de reſpirer ou de crier, cette pulſation diminuera et ceſſera quelques temps après ſa naiſſance.

„ Si un enfant étoit né très-foible, ſans reſpiration, et ſans jetter des cris, les pulſations des artères du cordon ombilical ne laiſſeroit pas ſouvent que de ſe faire ſentir, jusqu'à ce que l'enfant eut acquis la *vie animale* parfaite ou jusqu'à ce qu'il fût entièrement mort.

„ Il eſt intéreſſant d'obſerver la manière avec laquelle les pulſations des artères du cordon ombilical diminuent; elles ceſſent premièrement dans cette partie qui eſt la plus

près de la mère, et la colonne de ſang eſt jettée par chaque contraction du cœur de l'enfant, à une moindre diſtance; ainſi à la fin, le ſang qui circuloit dans la partie du placenta, appartenant au fœtus, réſide entièrement dans l'enfant.

„ Les pulſations des artères du cordon ombilical ſont une preuve convaincante de l'exiſtance de la *vie utérine*. Et l'exiſtance de la *vie utérine* prouve l'imperfection de la *vie animale*.

„ Or donc lorsque la *vie animale* eſt imparfaite, la *vie utérine* ne doit point être détruite.

„ Par conſéquent la ligature ni la ſection du cordon ombilical ne doit point être faite lorsqu'il exiſte des pulſations dans les artères.

„ On a recommandé une autre méthode pour la conſervation des enfans nouveaux-nés avec une mort apparente, c'eſt qu'au lieu de diviſer le cordon ombilical, il faut refouler le ſang qui s'y trouvoit contenu, de la mère vers l'enfant.

„ Mais cette méthode pourroit produire des inconvéniens d'une autre eſpèce, parce que ſi l'on employoit beaucoup de force, on pourroit empêcher ou ſupprimer l'action du cœur de l'enfant. Car nous ignorons ſi l'inactivité du cœur provient d'un défaut ou d'un excès de ſang, et alors il n'eſt point prudent de ſe mêler des efforts ou des procédés de la nature, parce que nous pourrions gener ou intercepter plutôt que de favoriſer ſes opérations.

„ Je n'ai ſimplement conſidéré le traitement des enfans nouveaux-nés, que comme favorable ou défavorable à leur conſervation immédiate; nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer, que le mauvais traitement des enfans nouveaux-nés eſt peut-être la cauſe de pluſieurs maladies auxquelles ils ſont aſſujettis. Parce que ſi on les empêche d'acquérir une parfaite *vie animale*, et qu'on les prive

ERRATA.

Page	ligne		LISEZ
6	18	*dans quelques-uns . . .*	*dans quelques-unes*
9	9	*grande excès . . . . . .*	*grand excès*
13	21	*que celui produit. . . .*	*de celui produit*
14	8 et 9	*dilatée . . . .*	*dilaté*
18	14	*excitabillité . . . . . .*	*excitabilité produite*
19	13	*dans un état incapable. .*	*dans l'impossibilité*
21	28	*acquièrera. . . . . . .*	*acquerra*
26	33	*acquièrant. . . . .*	*acquérant*
31	25	*la. . . . .*	*le*
33	3	*dant. . . . .*	*dans*
37	23	*absorboit. . . . .*	*absorbée*
49	23	*tous. . . . .*	*toutes*
54	3	*distenguant. . . . . . .*	*distinguant*
63	5	*maladie. . . . .*	*malade*
75	14	*sont. . . . .*	*soit*
76	37	*réduits. . . . .*	*réduites*
83	35	*effectée. . . . .*	*effectuée*
86	24	*éminent.. . . . .*	*imminent*
97	36	*premiers. . . . .*	*premières*

Le Lecteur est prié de vouloir bien suppléer aux fautes moins essentielles.

Le Public est prévenu que tous les Exemplaires de cet Ouvrage porteront la signature du Traducteur, pour éviter toute contrefaction.

C. Debrucq